

JEAN CANTINEAU

**COURS
DE
PHONÉTIQUE ARABE**

(Édition originale réimprimée)

suivi de

Notions générales de Phonétique et de Phonologie

PARIS
LIBRAIRIE C. KLINCKSIECK
1960

OCT 05 1971

COURS
DE
PHONÉTIQUE ARABE

JEAN CANTINEAU

**COURS
DE
PHONÉTIQUE ARABE**

(Édition originale réimprimée)

suivi de

Notions générales de Phonétique et de Phonologie

PARIS
LIBRAIRIE C. KLINCKSIECK
1960

AVERTISSEMENT

Par les publications parues de son vivant, Jean Cantineau était connu surtout pour ses études sur les dialectes arabes, et pour les recherches vers lesquelles il orienta ses élèves dans ces domaines en partie inexplorés.

L'intérêt qu'il portait aux problèmes de linguistique générale — et notamment à la phonologie — se manifeste dans sa traduction des *Principes de phonologie* de Troubetskoy (1949, réimprimée en 1957) et dans les articles qu'il consacra, de ce point de vue, tant à l'arabe classique qu'à certains dialectes.

C'est pour rappeler ces thèmes favoris, qui ouvrent autant de voies nouvelles aux jeunes linguistes, qu'un groupe d'amis et d'élèves du grand arabisant a décidé de rééditer, dans un volume intitulé *Études de linguistique arabe* (Mémorial Jean Cantineau), les articles dont on trouvera la liste ci-après.

Le même « Mémorial » comprendra aussi la présente réédition du *Cours de phonétique arabe*, à laquelle son auteur travaillait sans relâche, et qui devait bénéficier, dans son esprit, du double fruit de ses recherches théoriques et de son expérience pédagogique.

Le souci de ne pas trahir la pensée d'un esprit précis et scrupuleux, tout en satisfaisant la demande de plus en plus pressante des professeurs et des élèves de langue arabe, nous paraît justifier la décision prise par le Comité du « Mémorial » de republier le *Cours* sous l'aspect qu'il revêt dans le présent volume.

La seule modification — purement formelle — apportée au texte de 1941 concerne la translittération des signes :

ح en *h* au lieu de *η*

خ en *h* au lieu de *k*

غ en *g* au lieu de *ḡ*

que le Comité du « Mémorial » s'est cru autorisé à apporter

pour adopter une transcription uniforme dans toutes les *Études de linguistique arabe* de Cantineau.

Nous publions ensuite, à partir de la page 127, l'*Introduction* prévue par l'auteur pour la deuxième édition de son *Cours*, et un texte suivi, mais incomplet, qui représentait certainement dans son esprit une partie importante d'une nouvelle publication : *Notions générales de phonétique et de phonologie*.

L'ordre et la clarté des idées, la rigueur de l'exposé qui se révèlent dans cette nouvelle rédaction feront regretter à plus d'un lecteur qu'un décès prématuré ait empêché l'auteur de lui donner sa forme définitive. La présente publication n'en conserve pas moins son intérêt pédagogique puisque aussi bien le plan d'ensemble que les faits interprétés ne devaient pas différer sensiblement dans les deux éditions, si l'on en juge par le plan exposé dans la deuxième *Introduction*.

Oserons-nous rappeler enfin à tous ceux qui tireront profit de la lecture du présent volume (arabisants, maîtres et élèves de langue arabe, linguistes, etc.) que le précepte pascalien relatif à la vérité révélée s'applique aussi à la vérité scientifique : il y a plus de mérite à découvrir la vérité qui demeure encore cachée qu'à reconnaître celle qu'on peut démontrer à tous ? Inciter les jeunes arabisants à poursuivre leurs recherches dans les directions ouvertes par son *Cours*, comme par l'ensemble de ses œuvres, c'est le plus bel hommage qu'on puisse rendre à la mémoire de Jean Cantineau, grand professeur et grand savant.

Les Éditeurs.

Articles de Jean CANTINEAU reproduits à la suite du *Cours*
dans les *Études de linguistique arabe* (Mémorial Jean CANTINEAU)

- *Esquisse d'une phonologie de l'arabe classique* (extrait du *BSL*, n° 126, p. 93-140);
- *Analyse phonologique du parler d'El-Hâmma* (extrait du *BSL*, n° 134, p. 64-105);
- *Réflexions sur la phonologie de l'arabe marocain* (extrait de *Hespéris*, t. 37, p. 193-207);
- *La dialectologie arabe* (extrait de *Orbis*, t. 4, 1955, p. 149-169);
- *Le consonantisme du sémitique* (extrait de *Semitica*, vol. 4, 1951-1952, p. 79-94).

SYSTÈME DE TRANSLITTÉRATION

I. ARABE CLASSIQUE

Consonnes :

أ ء و	o	د	d	ض	ḍ	ك	k
ب	b	ذ	ḏ	ط	t	ل	l
ت	t	ر	r	ظ	ḏ	م	m
ث	ṭ	ز	z	ع	ʿ	ن	n
ج	ǧ	س	s	غ	ǧ	ه	h
ح	ḥ	ش	š	ف	f	و	w
خ	ḫ	ص	ṣ	ق	q	ي	y

La gémination (*tašdīd*) est marquée par le redoublement de la consonne. Le *tanwīn* est marqué par un " au-dessus de la ligne : *maʿāla*".

Voyelles :

— a	— i	— u
— ā	— ī	— ū

II. ARABE DIALECTAL

Consonnes :

On ajoutera, en cas de besoin, au système précédent les principaux signes suivants :

<u>b</u> b spirant	<u>ḍ</u> d emphatique	<u>c</u> ch allemand de « ich »
ž j français	g g français	l l emphatique
r r emphatique	č tch < k	ŋ n postpalatal

(D'une façon générale une barre sous une consonne indique que celle-ci est prononcée spirante; un point en dessous, qu'elle est prononcée emphatique.)

Voyelles :

ä entre a et è français	e é français	u ou français
â entre a et o français	ö eu français	ü u français

(D'une façon générale le point sous la voyelle indique que celle-ci est prononcée fermée; la cédille, qu'elle est ouverte; une barre au-dessus, qu'elle est longue.)

La nasalisation est exprimée par le signe ~ au-dessus de la voyelle.

INTRODUCTION

HISTORIQUE

Les anciens grammairiens arabes ⁽¹⁾ ont été les premiers phonéticiens de leur langue : on trouve chez Sibawaihi, par exemple, un classement correct des consonnes suivant leurs points d'articulation, des remarques importantes sur leurs modes d'articulation, une abondante étude de l'assimilation consonantique, des notions exactes sur la durée vocalique et les altérations du timbre des voyelles, des indications sur les particularités phonétiques des différents dialectes. Comme celle de nos grammairiens du xvii^e siècle, cette phonétique des grammairiens arabes est purement descriptive, et ignore l'évolution historique de la langue; elle se borne à déclarer certaines prononciations correctes et d'autres vicieuses, sans aller au fond des choses. Elle n'en est pas moins fort précieuse, et bien des erreurs seraient évitées si l'on s'y reportait plus souvent.

C'est par l'étude de cette phonétique des grammairiens arabes, par sa comparaison avec les éléments que fournissent la prononciation traditionnelle du classique et les diverses prononciations dialectales, que commencèrent en Europe, au milieu du siècle dernier, les recherches phonétiques sur le domaine de l'arabe : celles des orientalistes allemands Wallin (1855), Brücke (1860) et Lepsius (1861) ⁽¹⁾. Plus tard Vollers dans son article « The system of Arabic sounds » (1892) rassemble les indications contenues dans les grammairiens arabes; puis dans son livre *Volksprache und Schriftsprache im alten Arabien* (1906), il étudie plusieurs faits phonétiques importants dans les dialectes anciens de l'Arabie. Quelques

⁽¹⁾ Voir la bibliographie à la fin du volume.

années plus tard le livre de Schaade, *Sibawaihi's Lautlehre* (1911), condensait en peu de pages l'essentiel des indications phonétiques contenues dans l'ouvrage du maître de la grammaire arabe.

En même temps l'essor de la dialectologie arabe allait fournir à la phonétique de nouvelles données. Les ouvrages de Stumme sur le parler de Tunis (1896) et sur celui de Tripoli (1898), ceux de W. Marçais sur le parler de Tlemcen (1902) et sur celui des *Ūlād Brāhīm* de Saïda (1908), le livre de Mattsson sur le parler de Beyrouth (1911), celui de M. Cohen sur le parler des Juifs d'Alger (1912), contenaient tous une phonétique développée, abondamment nourrie de faits — et celui de Mattsson se réduisait même à cela.

La guerre de 1914-1918 n'arrêta pas ce mouvement en faveur de la phonétique dialectale : en 1915, G. Bergsträsser publie son *Sprachatlas von Syrien und Palästina*, qui contient plusieurs cartes relatives à la phonétique; en 1917 paraît l'opuscule de Fischer, *Zur Lautlehre des Marokkanisch-Arabischen*. Le livre de M^{gr} Feghali, *Le parler de Kfar'abîda* (1919), contenait une importante phonétique; de même l'introduction des textes dialectaux de G. Bergsträsser, *Zum Arabischen Dialekt von Damaskus* (1924), est presque exclusivement phonétique. L'auteur de la présente brochure a consacré à la phonétique des parlers orientaux une partie de ses ouvrages : *Le dialecte arabe de Palmyre* (1934); *Études sur quelques parlers de nomades arabes d'Orient*, I (1936), II (1937); *Les parlers arabes du Ḥōrân* (sous presse) avec un atlas linguistique contenant un certain nombre de cartes phonétiques.

En même temps l'étude de la phonétique de l'arabe classique attirait de nouveau l'attention. L'ouvrage de Gairdner, *The Phonetics of Arabic* (1925), appliquait à la phonétique arabe (classique et égyptienne) quelques-unes des méthodes de la phonétique expérimentale; plus tard son article, « The Arab Phoneticians on the Consonants and Vowels » (1935), reprendra les notions déjà étudiées par Vollers — pendant que l'opuscule de M. Bravmann, *Materialien und Untersuchungen zu*

den *phonetischen Lehren der Araber* (1934), extrayait des traités de *tağwîd* (ou lecture coranique) des renseignements nouveaux. En même temps, O. Pretzl publiait dans *Islamica*, VI, 1-3 (1933-1934), une série d'articles intitulés *Die Wissenschaft der Koranlesung* qui contiennent aussi beaucoup de données phonétiques tirées des traités de *tağwîd*.

MÉTHODES ET RÉSULTATS

DIRECTION DES FUTURES RECHERCHES

On peut distinguer dans la phonétique arabe les rubriques suivantes :

a. *Évolution du système phonique sémitique* (connu par la méthode comparative) *aboutissant au système phonique arabe ancien*. Les grandes lignes des faits sont maintenant assez bien connues; le *Grundriss der vergleichenden Grammatik der semitischen Sprachen* de C. Brockelmann, quoique déjà ancien, et le *Précis de linguistique sémitique* du même auteur (traduit par W. Marçais et M. Cohen, 1910) peuvent encore servir. Il y a peu de nouveau à trouver dans cette direction.

b. *Description du système phonique de l'arabe ancien* (arabe classique et dialectes anciens). Ici la seule méthode valable consiste à dépouiller les grammairiens arabes et les traités de *tağwîd*. L'essentiel de ce travail est déjà fait et il y a lieu seulement de continuer à étudier ces textes et à les commenter.

c. *Évolution du système phonique de l'arabe ancien pour aboutir aux systèmes phoniques des différents dialectes arabes*. Les faits sont beaucoup moins connus, d'abord parce que ces systèmes phoniques dialectaux ne sont pas tous décrits, ensuite parce que nous ignorons souvent les causes des évolutions et les différentes manières dont elles se sont produites et répandues.

d. *Description des systèmes phoniques des différents dialectes*. Un certain nombre de parlers arabes ont été décrits : on connaît donc assez bien leurs phonétiques. Toutefois les

nouvelles disciplines qui ont rénové les études dialectales dans le domaine des langues romanes, germaniques ou slaves n'ont pas encore été généralisées en dialectologie arabe : il n'y a pas pour ainsi dire de *phonétique expérimentale* de l'arabe; si des travaux ont été faits, ils n'ont pas été publiés (mis à part le travail assez superficiel de Gairdner) : le champ des recherches peut être très vaste en ce domaine. D'autre part les descriptions dialectales ne portent en général que sur des dialectes isolés, et pour ainsi dire jamais sur des *surfaces linguistiques* : la *géographie linguistique* des dialectes arabes reste à faire (exception faite du *Sprachatlas* de G. Bergsträsser) : des recherches étendues de géographie linguistique sont indispensables et présenteront un grand intérêt. Enfin la phonologie, cette nouvelle branche de la linguistique créée depuis peu, n'a jamais été appliquée dans le domaine arabe. On voit qu'il y aurait matière à d'abondants travaux sur la phonétique dialectale de l'arabe.

PLAN

Le présent cours comportera :

1. Des *notions générales* — avec quelques indications rapides sur l'appareil phonatoire et le mode de production des sons du langage. Pour plus de détails on se reportera au cours de *Phonétique générale*;
2. Une étude sur le *consonantisme*;
3. Une étude sur le *vocalisme*;
4. Une étude sur la *syllabe*, les *accents* de mots et de phrases, le *rythme*.

Dans ces trois chapitres, et dans chacun de leurs paragraphes, les quatre points de vue : phonétique et phonologique, descriptif et évolutif, seront successivement exposés.

Enfin une *bibliographie raisonnée* terminera ce cours.

I. NOTIONS GÉNÉRALES

Définitions.

La *phonétique* est l'étude des sons du langage parlé; on la divise en *phonétique proprement dite* qui examine ces sons en eux-mêmes, et étudie leur mode de production, voire d'audition — et en *phonologie* qui les étudie en fonction de leur emploi dans la langue.

Les grammairiens arabes n'ont, semble-t-il, aucun terme qui corresponde à « phonétique »; l'étude des sons de la langue n'est pas pour eux une des grandes divisions de la grammaire, comme c'en est une pour nous. Toutefois il existe chez eux un quatrième et dernier chapitre de la grammaire ⁽¹⁾ nommé par Zamahšari : *al-muštarak* « ce qui est commun au nom, au verbe et à la particule », dans lequel se trouvent traités — à côté d'autres questions — la plupart des points de phonétique qui les ont intéressés.

L'appareil phonatoire.

Pour une description complète des organes de la parole, on se reportera au cours de *Phonétique générale*. On rappellera seulement ici que l'appareil phonatoire comporte :

1. Les *poumons*.

2. La *trachée* et son extrémité supérieure : le *larynx*; celui-ci contient deux paires de replis membraneux : les *cordes vocales*; l'espace compris entre les cordes vocales et la paroi postérieure du larynx est la *glotte*. Un petit opercule, l'*épiglotte*, vient fermer le larynx au moment de la déglutition des aliments.

3. Le *pharynx* situé entre la racine de la langue et les parois de l'œsophage.

4. Les *fosses nasales*, pouvant être ouvertes ou fermées suivant la position qu'occupe le *voile du palais*, membrane qu'on aperçoit au

(1) Les trois autres étant : le nom : *ism*; le verbe : *fi'l*; la particule : *ḥarf*.

fond de la bouche et dont l'extrémité inférieure est un petit appendice : la *luette*.

5. La *bouche* dont les parties les plus importantes sont : le *palais*, la *langue*, les *dents*. Elle est fermée par les *lèvres*. La forme et le volume de la cavité buccale sont commandés par l'écartement des mâchoires, la position et la forme de la langue, la position et la forme des lèvres. La *luette*, la *pointe de la langue* et les *lèvres* sont susceptibles d'entrer en vibration.

La plupart de ces organes sont connus des grammairiens arabes et désignés par des termes assez précis.

Le « poumon » est *riṣa*, pl. *riṣūna* et *riṣāt*.

La « trachée » est *qaṣabat ar-riṣa*.

Le « larynx » est *ḥalq* ou *ḥanğara*; *ḥulqūm* semble désigner à la fois le « larynx » et la « trachée »; il en est quelquefois de même pour *ḥalq*.

Les « cordes vocales » ne semblent pas connues.

L'« épiglote » est *ṭabaq raṣ al-qaṣaba*.

Sont distingués en outre : *ṣaqṣā l-ḥalq* « la partie la plus reculée du larynx », *ṣawṣaṭ al-ḥalq* « le larynx moyen », *ṣadnā l-ḥalq* « le larynx antérieur », cette dernière expression semblant désigner le « pharynx » pour lequel ne paraît exister aucun nom particulier. On notera également l'expression *ğār al-ḥalq* qui semble désigner tout l'appareil phonatoire.

Le « voile du palais » n'a pas de nom spécial, mais la « luette » est *lahāt*.

Les « fosses nasales » s'appellent simplement *ṣanf* ou plus précisément *dāḥil al-ṣanf*, ou encore *manḥir*. Le sens du terme *ḥayṣūm* est controversé.

La « cavité buccale » est *dāḥil al-fam*.

Le « palais » est *ḥanak*, terme désignant parfois aussi le « menton ». On distingue le « palais antérieur » *niṭṣ* ou *ğār al-ṣa-lâ*, « le sommet de la voûte palatale » *al-ḥanak al-ṣa-lâ*.

La « langue » est *lisân*, mais on précise souvent : *ʿakada* ou *ʿakarat al-lisân* : la « racine de la langue »; *ṣaqṣā l-lisân* : la « partie postérieure de la langue »; *wasat al-lisân* : la « partie médiane de la langue »; *ḍahr al-lisân* : le « dos de la langue »; *ḥāfat al-lisân* : les « bords de la langue »; *ṭaraf al-lisân* : la « pointe de la langue »; on appelle celle-ci *ṣasala* quand elle se durcit (comme dans la prononciation des sifflantes) et *ḍalq*, *ḍawlaq* quand elle est molle, facilement mobile (comme dans la prononciation des liquides).

Le « dents », sg. *sinn*, pl. *ṣasnân*, se divisent en « incisives médianes » : *ṭanṭya*, pl. *ṭanāyā*; « incisives extérieures » : *rabāṭya*, pl. *rabāṭyāt*; « canines » : *nāb*, pl. *ṣanyāb*; « molaires » : *ğirs*, pl. *ṣadrās*. Un autre nom des « canines » semble être *dāḥik*.

Les « gencives » s'appellent *lita*, pl. *liṭāt*.

Les « lèvres » s'appellent *ṣafa*, duel *ṣafatāni*; la « lèvre inférieure » est *aš-ṣafa as-suflā*; la « lèvre supérieure » : *aš-ṣafa al-ʿulyā*.

Modes de production des sons du langage ⁽¹⁾.

Pendant la parole, les poumons jouent le rôle de soufflet; l'air expiré forme le courant gazeux qui entretient les oscillations des cordes vocales. Sous l'action de ce courant d'air, les cordes vocales, convenablement tendues par les muscles du larynx, peuvent entrer en vibration (comme l'anche battante de certains tuyaux sonores). Le larynx, les cavités buccales et nasales jouent le rôle de résonateurs vis-à-vis du son ainsi produit : ils le renforcent et le modifient; c'est ce qui a lieu dans l'émission des voyelles et des consonnes sonores. Quand les cordes vocales relâchées ne vibrent pas, le son se réduit à un bruit de souffle plus ou moins modifié par la cavité buccale : c'est ce qui se produit dans l'émission des consonnes sourdes. Il y a dans l'acte de parole deux éléments nécessaires et suffisants pour la production du son ou du bruit :

a. *l'expiration du souffle* des poumons;

b. *l'articulation buccale*, étant bien entendu que le résonateur buccal peut changer de forme et de volume à volonté.

Deux autres éléments peuvent manquer ou se surajouter aux deux premiers :

c. *la vibration des cordes vocales*;

d. *la résonance nasale* (suivant que le voile du palais est relevé ou abaissé).

Qu'ont connu les grammairiens arabes de ce mécanisme fort complexe du son ou du bruit vocal (*ṣawt*)? Ils connaissaient le souffle expiratoire : *nafas*; ils avaient étudié en détail l'articulation buccale dans ses diverses modalités et en donnent des descriptions fort exactes; le rôle du résonateur nasal dans la production de certains sons ne leur avait pas échappé. Par contre il semble qu'ils aient entièrement ignoré les cordes vocales et leur rôle essentiel dans la production du son.

Classement des sons du langage.

Le classement essentiel à établir à l'intérieur du système des sons simples du langage est celui en *consonnes* et en *voyelles*.

On peut définir brièvement consonnes et voyelles de la façon suivante :

a. Ce qui caractérise une *consonne*, c'est la création d'un *obstacle* dans l'appareil phonatoire, et le *franchissement* de cet obstacle par le souffle expiratoire;

(1) Pour plus de détails voir le cours de *Phonétique générale*.

b. Au contraire ce qui caractérise une *voyelle*, c'est l'*absence d'obstacle* dans l'appareil phonatoire, de sorte que le souffle sonore *passé librement*.

Pour les grammairiens arabes, chaque son simple du langage s'appelle *ḥarf*, pl. *ḥurûf* (terme qui désigne à proprement parler la « lettre de l'alphabet ») — qu'il s'agisse de consonnes proprement dites ou de *ḥurût al-madd wa-l-lîn* : voyelles longues. Leur système d'écriture peut omettre les voyelles brèves ou en tout cas ne les note que par de petits signes auxiliaires placés au-dessus ou au-dessous des consonnes : *ḥarakaf* pl. *ḥarakât* : ce nom de la voyelle brève l'oppose, non pas à la consonne, mais à l'absence de voyelle : *sukûn*. Ainsi, bien qu'il existe un nom de la « voyelle » : *muṣawwita*, et un nom de la « consonne » : *ṣāmita*, on peut dire que ce système d'écriture a un peu obscurci chez les grammairiens arabes l'opposition fondamentale de *consonnes* et de *voyelles*, de sorte qu'ils ne donnent pas à cette opposition l'importance essentielle qu'elle a en réalité.

II. LE CONSONANTISME

I. GÉNÉRALITÉS

1. Phonétique générale.

Il a été dit ci-dessus que ce qui caractérise les consonnes, c'est la formation d'un obstacle à l'intérieur de l'appareil phonatoire et le franchissement de cet obstacle par le souffle expiré. Les consonnes peuvent donc être classées suivant le point où se forme cet obstacle (« point d'articulation »); suivant la plus ou moins grande importance de cet obstacle (« degré d'aperture ») et suivant les différentes particularités qui l'accompagnent (« modes d'articulation »).

a. *Points d'articulation.* On distinguera les points d'articulation suivants :

1. Les deux lèvres s'appliquent l'une contre l'autre : *consonnes bilabiales* : *p, b, m, w*.

2. La lèvre inférieure s'appliquant sur les incisives supérieures : *consonnes labiodentales* : *f, v*.

3. Les incisives légèrement écartées et la pointe de la langue passant entre elles : *consonnes interdentes* : *th* anglais, *ḏ, ṭ, ḏ* arabes.

4. Les incisives supérieures ou leurs alvéoles sur lesquelles s'applique la pointe de la langue : *consonnes dentales* : *t, d, n, s, z*.

5. La partie antérieure du palais avec laquelle la langue vient en contact : *consonnes prépalatales* : *k* et *g* (devant *i, e*), *č* (= *tch*), *ǵ* (= *dj*), *š, ž, y, l* (dite *consonne latérale*, l'air passant sur les côtés de la langue), *r* (dite *consonne vibrée* ou *roulée*, la pointe de la langue entrant en vibration).

6. La partie postérieure du palais sur laquelle s'applique le dos de la langue : *consonnes postpalatales* : *k, g* (devant *a, o, u*), *ŋ* (= *ng* de l'allemand).

7. Le voile du palais et la luette sur lesquels s'applique le dos de la

langue : *consonnes vélaires* (ou *uvulaires*, de lat. *uvula* «luette») : *q, b, g*.

8. Le pharynx qui se rétrécit par constriction de ses parois : *consonnes pharyngales* : *ħ* et *ʕ*.

9. Le larynx ou plutôt la glotte qui peut se fermer ou s'ouvrir plus ou moins : *consonnes laryngales* : *ʔ, h*.

b. *Degrés d'aperture*. Suivant l'importance de l'obstacle formé dans l'appareil phonatoire — ou le « degré d'aperture » de celui-ci —, on peut classer les consonnes de la façon suivante :

1. Consonnes d'aperture nulle, pendant l'émission desquelles l'appareil phonatoire est complètement fermé et l'obstacle maximum : *consonnes occlusives* : *p, b, t, d, k, g, q, ʔ*.

2. Consonnes d'aperture très faible, pendant l'émission desquelles l'appareil phonatoire est incomplètement fermé, et l'obstacle assez considérable : *consonnes fricatives* ou *spirantes* : *f, v, ṭ, ḍ, s, z, š, ž, ħ, ǧ, ħ, ʕ*. Intermédiaires entre les occlusives et les spirantes sont les *consonnes affriquées* dont la première partie est occlusive et la fin spirante, sans que le point d'articulation change : *č, ğ, ṭʃ* de certains parlers arabes.

3. Consonnes pendant lesquelles la bouche est fermée, mais le voile du palais abaissé, de sorte que le souffle passe par le nez : *consonnes nasales* : *m, n, ŋ*.

4. Consonnes d'aperture moyenne, pendant lesquelles la langue laisse un passage assez grand à l'air : *consonnes liquides* : *l, r*.

5. Consonnes d'aperture importante, pendant lesquelles le passage de l'air est plus grand encore : *semi-voyelles* : *w, y*.

6. Consonnes d'aperture maxima : l'appareil phonatoire est normalement ouvert et le souffle passe largement : *consonne aspirée* : *h*.

c. *Les modes d'articulation*. Les points d'articulation et les degrés d'aperture étant ainsi définis, il faut encore distinguer diverses particularités d'articulation :

1. Les *consonnes géminées*, dont l'articulation est prolongée de sorte que leur durée est à peu près égale à celle de deux consonnes simples : on les transcrit en général en redoublant la consonne : *bb, mm*, etc.

2. Les *consonnes sonores*, pendant l'articulation desquelles les cordes vocales vibrent : *b, d, g, v, ḍ, z, ž, ğ, ǧ, ʕ, m, n, l, r, w, y* — et les *consonnes sourdes* dépourvues de ces vibrations glottales : *p, t, k, ʔ, f, ṭ, s, š, č, ħ, ħ*.

3. Les *consonnes emphatiques*, caractérisées par une forte tension des différents organes de la phonation, et par un certain report en arrière du point d'articulation : *t*, *š*, *ḏ*, *q* de l'arabe.

4. Les *consonnes mouillées* dont la seconde partie semble formée par un *y* : *gn* français de « cygne », *ll* et *ñ* espagnols.

5. Les *consonnes aspirées* qui semblent suivies d'un *h* plus ou moins fort : *p*, *t*, *k* de l'allemand ; *t^h*, *k^h* de certains parlers arabes.

6. Les *consonnes à appendice labio-vélaire* qui semblent suivies d'un *w* léger : *b^w*, *m^w*, *f^w*, *k^w*, *g^w* de certains parlers arabes ; *k^w*, *g^w*, *q^w*, *ḫ^w* de l'éthiopien.

7. Les *consonnes à appendice latéral* qui semblent suivies d'un *l* léger : *š* du sémitique, *ḏ* de l'arabe.

d. *Principaux phénomènes de phonétique combinatoire*. Il peut se produire entre consonnes contiguës ou voisines divers phénomènes qui relèvent de la phonétique combinatoire. Les principaux sont : l'*assimilation*, la *dissimilation* et la *métathèse*.

L'*assimilation* est le phénomène par lequel deux phonèmes tendent à devenir identiques ou à acquérir des caractères communs : par ex. *-dt-* > *-tt-*. Quand l'assimilation n'est que partielle, on peut l'appeler *accommodation* : par ex. *-nb-* > *-mb-*.

La *dissimilation* est un processus inverse de l'assimilation, par lequel deux phonèmes identiques ou présentant des caractères communs tendent à se différencier s'ils se trouvent dans le voisinage l'un de l'autre. Par ex., le premier des deux *r* de lat. *peregrinum* passe à *l* dans le français de *pèlerin*.

La *métathèse* est le phénomène par lequel deux phonèmes échangent leur place respective à l'intérieur d'un mot. Par ex. lat. *scintilla* passe à *stincilla* qui aboutit au français *étincelle*.

2. Le consonantisme du sémitique.

Les diverses langues sémitiques dont la parenté est fort étroite : *accadien* (= assyro-babylonien), *cananéen* (= hébreu, phénicien, moabite), *araméen*, *ougaritéen* (= langue de Ras Shamra), *arabe*, *sudarabique* (= sudarabique épigraphique, éthiopien, sudarabique moderne) supposent l'existence d'une langue plus ancienne : le *sémitique*, dont elles ne sont que des formes évoluées et plus ou moins différenciées.

En comparant les uns aux autres les systèmes consonantiques des diverses langues sémitiques, on est amené à admettre que le sémitique possédait primitivement le système consonantique ci-contre ⁽¹⁾, comprenant 31 consonnes dont, il est vrai, deux : *b* et *d₂^l* sont douteuses.

(1) Il n'a pas été tenu compte des gémérations dans ce tableau, quoique chacune des consonnes qui le composent soit susceptible d'être gémérée.

Ce qui frappe ensuite, c'est que quatre de ces triades ont un point d'articulation dental. La première de ces quatre triades est composée d'occlusives dentales ordinaires : t , d , q , la seconde est formée d'occlusives dentales dont le point d'articulation semble avoir été un peu plus en avant, et dont l'occlusion pourrait avoir été imparfaite : je les note par t_2 , d_2 , q_2 : elles sont susceptibles de devenir soit des spirantes interdentes, soit des chuintantes, soit des sifflantes; la troisième triade comporte des occlusives dentales affriquées à 2^e élément sifflant : t^s , d^s , q^s , qui sont en général devenues par la suite des sifflantes; la quatrième triade est formée d'occlusives dentales à occlusion faible, probablement semblables à la seconde triade, mais qui sont pourvues d'un appendice latéral, une sorte de l léger : t_2^l , d_2^l , q_2^l ; l'élément sonore de cette dernière triade est mal attesté.

Enfin on remarquera l'abondance des consonnes postpalatales, vélaires, pharyngales, qui constituent également une caractéristique importante du consonantisme sémitique.

3. Le consonantisme de l'arabe ancien.

Dès ses premiers textes, l'arabe ancien nous apparaît comme ayant possédé un système de 28 consonnes, suivant le tableau page 18 ⁽¹⁾.

Si on le compare au système sémitique, il présente d'importantes évolutions :

La triade labiale a été détruite par passage de p à f et disparition de l'emphatique b (à vrai dire mal attestée en sémitique).

Si la première triade dentale est intacte, par contre la seconde est devenue une triade de spirantes interdentes et la troisième une triade de sifflantes. La quatrième triade à appendice latéral, a été détruite par passage de t_2^l à $š$, et disparition de la sonore d_2^l (à vrai dire mal attestée). Il ne reste donc plus qu'un seul phonème à appendice latéral : q (le $qâd$ du classique).

L'ancien $š$ est devenu s et s'est confondu avec le s issu de la troisième triade dentale; il a été remplacé par un nouveau $š$ issu, comme on vient de le voir, de t_2^l .

Enfin la triade postpalatale a été détruite, son g étant devenu prépalatal et aboutissant à $ǧ$.

Seul le système des vélaires, pharyngales et laryngales — et celui des liquides et des semi-voyelles — sont restés intacts.

(1) Dans lequel il n'a pas été non plus tenu compte des gémérations, bien que chacune des consonnes qui y figurent soit susceptible d'être gémérée.

Quant aux grammairiens arabes⁽¹⁾, ils présentent le système consonantique de leur langue en énumérant 29 consonnes primitives, rangées

ب *b*
 م *m*
 و *w*
 ف *f*
 د *d* — ت *t*
 ط (*ḍ*) *t*
 ن *n*
 ذ *ḏ* — ث *t*
 ظ *ḏ*
 ز *z* — س *s*
 ص *s*
 ر *r*
 ل *l*
 ض *ḏ*
 ج *ǧ*
 ش *š*
 ي *y*
 ك *k*
 ق *q*
 غ *ǧ* — خ *ḫ*
 ع *ʿ* — ح *ḥ*
 ء *ʾ*
 ه *h*

selon leurs points d'articulation, du larynx aux lèvres : *hamza*, *ʿalif*⁽²⁾, *hâa*, *ʿayn*, *hâa*, *ḡayn*, *hâa*, *qâf*, *kâf*, *ḏâd*, *ǧîm*, *šîn*, *yâa*, *lâm*, *râa*, *nûn*,

⁽¹⁾ Sibawaihi (éd. Derenbourg), II, p. 452; Zamaḥṣarî-Ibn Yaʿîš (éd. du Caire), X, p. 125-128.

⁽²⁾ A notre point de vue, *ʿalif* n'est pas une consonne.

ṭāw, dāl, tāw, ṣād, zāy, sīn, ḡāw, ḡāl, ṭāw, fāw, bāw, mīm, wāw. Ils ajoutent à ces 29 consonnes primitives, en tenant compte des prononciations particulières : 1° 6 consonnes considérées comme correctes : le *nūn* léger, le *hamza* intermédiaire, l'*ʿalif* avec *imāla* forte, le *šīn* qui est comme le *ḡīm*, le *ṣād* qui est comme le *zāy*, l'*ʿalif* avec *tafḥīm*; 2° 8 consonnes considérées comme incorrectes et usitées chez des Arabes qui se sont mêlés à des étrangers : le *kāf* intermédiaire entre le *ḡīm* et le *kāf*, le *ḡīm* qui est comme le *kāf*, le *ḡīm* qui est comme le *šīn*, le *ḡād* faible, le *ṣād* qui est comme le *sīn*, le *ṭāw* qui est comme le *tāw*, le *ḡāw* qui est comme le *ṭāw*, le *bāw* qui est comme le *fāw*; 3° on ajoute parfois à ces consonnes les 5 suivantes : le *qāf* qui est entre le *qāf* et le *kāf*, le *ḡīm* qui est comme le *zāy*, le *sīn* qui est comme le *zāy*, le *yāw* qui est comme le *wāw* (*aišmām*), le *wāw* qui est comme le *yāw*. Ils arrivent ainsi à un total de 48 consonnes et même de 50 si le *hamza* intermédiaire est subdivisé en trois prononciations distinctes.

A. Les consonnes arabes peuvent être réparties de la façon suivante quant à leur *point d'articulation* :

- 3 bilabiales : *b, m, w*;
- 1 labio-dentale : *f*;
- 3 interdentales : *t, d, ḡ*;
- 7 dentales : *t, d, ṭ (ḡ), n, s, z, ṣ*;
- 6 prépalatales : *ḡ, š, y, r, l, ḡ*;
- 1 postpalatale : *k*;
- 3 vélaires : *q, ḡ, ḡ*;
- 2 pharyngales : *ḡ, ʿ*;
- 2 laryngales : *ʿ, h*.

La théorie des points d'articulation (*maḥraḡ*, pl. *maḥârîḡ*) a été faite par les grammairiens arabes avec soin ⁽¹⁾. Ils distinguent 16 ⁽²⁾ points d'articulation des consonnes :

1. La partie la plus reculée de la gorge (= larynx) : en sont issus le *hamza*, le *hāw* et l'*ʿalif*.

2. La gorge moyenne (= pharynx) : *ʿayn* et *ḡāw*.

3. La partie antérieure de la gorge : *ḡayn* et *ḡāw*.

Les consonnes des trois groupes précédents sont appelées *ḡalqīya* « gutturales ».

4. La partie postérieure de la langue et la partie du palais « haut » qui est au-dessus d'elle : *qāf*.

⁽¹⁾ Sibawaihi (éd. Derenbourg), II, p. 452-453; Zamahšari-Ibn Yašī (éd. du Caire), X, p. 123-125, 131, etc.

⁽²⁾ 17 dans certains traités de *taḡwīd*.

5. Les parties de la langue et du palais « haut » un peu moins en arrière : *kâf*.

Les deux consonnes précédentes sont appelées *lahawîya* « uvulaires ».

6. La région médiane de la langue et du palais « haut » : *ğîm*, *şîn* et *yâw*.

Ces trois consonnes sont appelées *şagrîya* « consonnes de l'ouverture de la bouche ».

7. Le bord antérieur de la langue et des dents molaires : *dâd*.

8. Tout le bord antérieur de la langue, la partie antérieure du palais « haut », les petites molaires, les canines, les incisives : *lâm*.

9. La pointe de la langue et les incisives : *nûn*.

10. Un point d'articulation analogue, quoique un peu plus en arrière sur le dos de la langue, et se rapprochant de celui du *lâm* : *râw*.

Les trois consonnes *lâm*, *nûn*, *râw* sont appelées *dalqîya* ou *dawlaqîya* « consonnes prononcées avec la pointe de la langue ».

11. La pointe de la langue et les alvéoles des incisives : *ṭâw*, *dâl* et *tâw*.

Ces trois consonnes sont appelées *niṭîya* « prépalatales ».

12. La pointe de la langue et la partie supérieure interne des incisives : *zây*, *şîn* et *şâd*.

Ces trois consonnes sont appelées *ṣasalîya* « consonnes prononcées avec la pointe de la langue effilée ».

13. La pointe de la langue et les bords des incisives : *ḍâw*, *dâl* et *ṭâw*.

On les appelle *liṭawîya* « gingivales ».

14. La lèvre inférieure et les incisives : *fâw*.

15. Les deux lèvres : *bâw*, *mîm* et *wâw*.

Ces quatre consonnes sont appelées *şafawîya* ou *şafaḥîya* « labiales ».

16. Les narines : « *nûn* léger » (nasalisation).

Cette classification des points d'articulation est remarquablement exacte et coïncide à peu près avec la nôtre.

B. Selon leur degré d'aperture les consonnes arabes peuvent être classées de la façon suivante :

7 occlusives : labiale *b*; dentales *t*, *d*, *ṭ* (*ḍ*); postpalatale *k*; vélaire *q*; glottale *ʕ*.

1 occlusive affriquée ġ.

14 spirantes : labiodentale *f*; interdentes *t*, *d*, *ð*; sifflantes *s*, *z*, *ʃ*; chuintante *ʒ*; à appendice latéral *ɖ*; vélaires *b*, *g*; pharyngales *ħ*, *ʕ*; laryngale *h*.

2 nasales : *m*, *n*.

2 liquides : vibrée *r*, latérale *l*.

2 semi-voyelles : *w*, *y*.

B'. D'autre part, on peut les classer suivant *leurs modes d'articulation*.

a. Consonnes *géménées* : toutes les consonnes arabes sont susceptibles de l'être; et consonnes *simples*.

b. Consonnes *sonores* : *b*, *m*, *w*, *d*, *ð*, *ɖ* (*ḍ*), *n*, *z*, *ġ*, *γ*, *r*, *l*, *ɗ*, (*q*), *g*, *ʕ*; et consonnes *sourdes* : *f*, *t*, *ʈ*, *s*, *ʃ*, *k*, *q*, *ħ*, *ʕ*, *h*. En ce qui concerne le caractère sourd ou sonore de *ʔ* et de *ʕ*, voir plus loin.

c. Consonnes *emphatiques* : *ṭ* (*ṭ*), *ḍ*, *ṣ*, *ḍ* et peut-être *q*; consonnes *non emphatiques* : toutes les autres. Il sera question plus loin des consonnes *mufaḥḥama*.

d. Consonnes à *appendice latéral* : il n'en existe qu'une seule : *ɖ*.

Les grammairiens arabes ne font pas de distinction entre « degrés d'aperture » et « modes d'articulation »; ils classent ces deux types de particularités sous une même rubrique : les *ṣifāt al-ḥurūf* « les qualités des consonnes ». Ils en énumèrent au moins dix-sept, et quelques-uns davantage; ils les classent en qualité ayant un contraire et en qualités n'en ayant pas. Examinons ces diverses qualités dans l'ordre où elles sont généralement énumérées ⁽¹⁾ :

1. Le *ğahr* et son contraire le *hams* séparent toutes les consonnes en deux groupes : les *mağhûra* et les *mahmûsa*. Les définitions du *ğahr* et du *hams* sont obscures, et l'on peut en discuter le sens; on a admis pendant longtemps (par ex. Schaade, p. 13) que les *mağhûra* sont les consonnes *sonores* et les *mahmûsa* les consonnes *sourdes*. Depuis quelques années, il y a eu une énergique réaction contre cette façon de voir (Gairdner, *Arab Phonéticiens*, p. 243-246; Bravmann, p. 21-25); les objections qu'on a présentées contre l'identité *mağhûra* = sonore et *mahmûsa* = sourde sont les suivantes :

a. Les phonéticiens arabes ont ignoré le rôle exact des cordes vocales. Mais à cela il est facile de répondre qu'on peut percevoir très nettement l'opposition *sourde/sonore*, tout en méconnaissant sa cause exacte.

(1) Sibawaihi, II, p. 453-455; Zamahšarî-Ibn Ya'îš, X, p. 128-131; traités de *tağwîd*.

b. On a discuté sur le sens des expressions *mağhûra* et *mahmûsa* et contesté leur traduction par « sonore » et « sourde ». Il est exact que *mağhûra* veut plutôt dire « éclatante » et *mahmûsa* « étouffée »; Bravmann n'a certes pas tort quand il voit dans *mağhûr* un équivalent de *qawî* et dans *mahmûs* un équivalent de *ḥafîf* « léger » ou de *ḍaʿîf* « faible ». Mais cela ne veut pas dire que *mağhûr* n'ait pu être pris dans le sens de « sonore » et *mahmûs* dans le sens de « sourd » : les termes français ne sont-ils pas eux-même impropres, quand on dit « sonore » dans le sens de « accompagné de vibrations des cordes vocales » et « sourd » dans le sens de « non accompagné de ces abréviations »?

c. C'est autour de la liste des *mağhûra* et des *mahmûsa*, telle que la donnent Sîbawaihi, Zamaḥṣarî et Ibn Yaʿîš que la discussion est la plus acharnée. D'après les grammairiens, les *mağhûra* sont en effet : *hamza*, *ʿalif*, *ʿayn*, *ḡayn*, *qâf*, *ğîm*, *yâʿ*, *dâd*, *lâm*, *nûn*, *râʿ*, *tâʿ*, *dâl*, *zâʿ*, *ḍâ*, *dâl*, *bâʿ*, *mîm*, *wâw* — tandis que les *mahmûsa* sont : *ḥâʿ*, *ḥâʿ*, *ḥâʿ*, *kâf*, *šîn*, *šîn*, *tâʿ*, *ṣâd*, *tâʿ* et *fâʿ*. Depuis que ces textes sont connus et discutés, on a remarqué que *hamza* qui est sourd par définition, que *qâf* et *tâʿ*, qui dans la tradition de lecture parvenue jusqu'à nous sont des consonnes sourdes, se trouvent dans cette liste classés parmi les *mağhûra*. L'objection fait plus d'impression qu'elle n'a de véritable valeur; on verra plus loin que *qâf* et *tâʿ* ont pu être primitivement des sonores, au moins dans une partie de l'arabe ancien; quant au *hamza*, son alliance fréquente avec l'*ʿalif* a pu le faire considérer à tort comme une sonore. En somme les arguments présentés n'emportent pas la conviction, et la division des consonnes en *mağhûra* et *mahmûsa* semble bien correspondre à notre classification en « sonores » et « sourdes » — chez Sîbawaihi et Zamaḥṣarî du moins, car il n'est pas prudent de faire appel aux grammairiens de basse époque que cite Bravmann, p. 22.

2. L'opposition entre *šidda* et *riḥâwa* correspond exactement à notre distinction entre « occlusion » et « spirantisme ». Les *ḥurûf šadîda* sont bien nos « occlusives »; elles sont d'ailleurs appelées *ḥurûf ʿânîya* « momentanées ». La liste donnée par Sîbawaihi, II, p. 454 et Ibn Yaʿîš, X, p. 129, est parfaitement conforme à notre conception moderne : ils citent en effet : *hamza*, *qâf*, *kâf*, *ğîm*, *taʿ*, *dâl*, *tâʿ*, *bâʿ*. D'autre part leur liste des *ḥurûf riḥwa* « molles » ou *zamânîya* « duratives, continues » ne contient que les consonnes que nous appelons spirantes : *ḥâʿ*, *ḥâʿ*, *ḡayn*, *ḥâʿ*, *šîn*, *dâd*, *zâʿ*, *ṣâd*, *ḍâʿ*, *tâʿ*, *dâl* et *fâʿ*. Quant aux autres consonnes : *ʿalif*, *ʿayn*, *yâʿ*, *lâm*, *nûn*, *râʿ*, *mîm*, *wâw*, elles sont considérées comme étant « entre les *šadîda* et les *riḥwa* » : en effet *nûn* et *mîm* sont des nasales, *lâm* et *râʿ* ont un mode d'articulation particulier; *ʿalif*, *wâw* et *yâʿ* sont des « lettres de prolongation » *ḥurûf al-madd*. C'est seulement en ce qui concerne le *ʿayn* qu'on

pourrait contester cette classification — qui à part cela concorde avec celle des phonéticiens modernes.

3. L'*ʿiṭbâq* et son contraire l'*infitâḥ* recouvrent en partie nos notions d'« emphase » et d'« absence d'emphase ». Mais les définitions des grammairiens arabes sont loin d'être claires; je me contenterai de citer celle de Sîbawaihi, II, p. 455 : « les *muṭbaqa* sont le *ṣâd*, le *ḡâd*, le *ṭâw*, et le *ḡâw*; les *munfatihā* sont toutes les autres consonnes... Quant aux quatre consonnes ci-dessus, si on place la langue à leur point d'articulation, la langue s'applique (*inṭabaqa*) depuis le point d'articulation jusqu'au point où le palais supérieur est en face de la langue : on la lève vers le palais, et quand on a ainsi placé sa langue, alors la voix est pressée (*maḥṣūr*) dans l'espace compris entre la langue et le palais, vers le point d'articulation de ces consonnes. En ce qui concerne le *dâl*, le *zây* et les consonnes analogues, certes la voix est aussi pressée quand on place la langue à leur point d'articulation, mais les quatre consonnes ci-dessus ont deux points d'articulation et cela est rendu évident par la pression (plus grande) de la voix. Sans l'*ʿiṭbâq*, le *ṭâw* serait un *dâl* ⁽¹⁾, le *ṣâd* un *ṣîn*, le *ḡâ* un *ḡâl*; quant au *ḡâd*, il serait en dehors de la langue puisqu'il est seul de son point d'articulation ». En somme, pour Sîbawaihi et ses successeurs, les *muṭbaqa* sont des consonnes « pressées ». On notera que dans leur liste des *muṭbaqa* ne figurent ni le *qâf*, ni les prononciations particulières du *râw* et du *lâm* que nous appelons « *râw* emphatique » et « *lâm* emphatique » : pour les grammairiens arabes ce sont des *mufaḥḥama*.

4. L'*isti'lâw* n'est pas sans quelque rapport avec l'*ʿiṭbâq*. Zamahšarî, p. 190 et Ibn Yaʿîš, X, p. 129, le définissent ainsi : « l'élévation de la langue vers le palais, que la langue soit couverte (comme pour les *muṭbaqa*) ou qu'elle ne le soit pas »; les consonnes *mustaʿliya* sont les quatre *muṭbaqa*, auxquelles il faut ajouter *qâf*, *ḥâw* et *gayn*; le contraire de l'*isti'lâw* est l'*inhifâḡ* ou l'*istifâl*; les consonnes non *mustaʿliya* sont dites *mustafila* ou *munḥafida*. Des auteurs tardifs ajoutent aux sept *mustaʿliya* le *ḥâw* et le *ʿayn*.

5. Bien qu'il ne figure pas généralement dans la liste des *ṣifât al-ḥurûf* il est impossible de séparer le *tafḥîm* de l'*ʿiṭbâq* et de l'*isti'lâw*. Le *tafḥîm* est appelé encore *tagliḡ* ou *tasmiṇ* et son contraire est le *tarḡiḡ* ⁽²⁾. Il semble bien que ce terme s'applique à l'impression acoustique particulière : « grosse », « épaisse », « grasse », produite par certaines consonnes, à savoir les quatre *muṭbaqa*, puis *qâf*, *ḥâw*, et *gayn*, et enfin en certains cas particuliers *râw* et *lâm*; une propriété

(1) On discutera plus loin cette affirmation remarquable.

(2) Pour plus de détail, se reporter aux considérations de Mattsson, p. 18-32.

essentielle des consonnes *mufahhama* est d'empêcher par leur voisinage l'*ʾimâla*, c'est-à-dire l'altération vers *e* de la voyelle *a*, altération qui est fréquente au voisinage des consonnes *muraqqaqa*. Mentionnons encore que le *tafḥīm* s'applique non seulement aux consonnes, mais aussi aux voyelles : il existe un *ʿalif al-tafḥīm* qui semble un *â* postérieur, tirant sur *o*; il semble exister aussi un *tafḥīm* du *yâ* qui serait l'*ʾiṣmām*.

6. Les grammairiens arabes divisent encore les consonnes en *mud-laqa* « liquides » et *muṣmata* « muettes ». Les *mudlaqa* sont au nombre de six : *lām* et *râ* (que nous appelons « liquides »), *nūn* et les trois labiales *bâ*, *fâ*, et *mīm*.

Passons maintenant rapidement en revue les *ṣifât al-ḥurūf* qui n'ont pas de contraire :

7. Les *ḥurūf al-qalqala* sont des consonnes qui ont un son « bruyant » car elles réunissent *ḡahr* et *ṣidda*; autrement dit, ce sont les cinq occlusives sonores : *qâf*⁽¹⁾, *ḡīm*, *ṭâ*⁽¹⁾, *dâl*, *bâ*. La *qalqala* est considérée pour ces consonnes comme particulièrement forte en fin de mot, à la pause; on l'appelle *qalqala kubrâ*. Au contraire, à l'intérieur du mot, on l'appelle *qalqala ṣuḡrâ* « petite *qalqala* ».

8. Les *ḥurūf aṣ-ṣafīr* sont les trois « sifflantes » : *ṣīn*, *zâ* et *ṣâd*.

9. Les *ḥurūf al-līn* ou consonnes « douces » sont le *wâw*, le *yâ* et l'*ʿalif*, appelées aussi parfois *ḥurūf al-madd* « lettres de prolongation ».

10. *al-hâwi* « qui comporte un souffle » est une épithète de l'*ʿalif al-ḡarsī* : « celui qui produit un son » par opposition à l'*ʿalif* support de *hamza*.

11. L'*inḥirâf* est la caractéristique du *lām*, car la langue « s'incurve » pendant son articulation et le son s'échappe de chaque côté. C'est ce que nous exprimons en disant que *l* est une « latérale ».

12. Le *takrīr* est une particularité du *râ* : en effet son articulation est « réitérée, répétée » puisqu'elle consiste en plusieurs vibrations ou battements de la pointe de la langue.

13. Le *tafaṣṣī* « étalement, extension » est une propriété du *ṣīn* : la langue en effet s'étale sur le palais, laissant au milieu une sorte de canal par lequel s'échappe le souffle.

14. L'*istiṭâla* « allongement, prolongation » est une qualité du *dâd*, peut-être à cause de son appendice latéral.

(1) Sur le caractère sonore de *qâf* et de *ṭâ*, voir ci-dessus, p. 22 et plus loin.

15. La qualité d'être *mahtût* « écrasé, pressé » ou bien « dit avec volubilité » est attribuée au *hâ* par le *Sirr aṣ-Ṣinā'a* d'Ibn Ğinnî, cité par Bravmann, p. 41 et aussi au *hamza* par Ḥalîl, cité par Azharî, *Tahdîb al-luġa*, p. 41, (Bravmann, p. 39). Elle est attribuée également au *tâ* par Zamaḥṣarî - Ibn Ya'îš, X, p. 128 et 131, mais il est possible qu'il s'agisse d'une faute de copiste et qu'il faille lire *hâ* au lieu de *tâ*.

Gémiation. On remarquera que le *tašdid* ⁽¹⁾ ou « renforcement » des consonnes, qui est le terme arabe correspondant à « gémiation », n'est pas compris dans la liste des *ṣifât al-ḥurûf*, probablement parce qu'il ne modifie pas leur nature propre, mais prolonge seulement leur tenue.

C. *Phénomènes combinatoires.* Les grammairiens arabes se sont peu occupés de la « métathèse » et de la « dissimilation ». Par contre ils donnent une grande place à « l'assimilation partielle » ou « accommodation » qu'ils rangent parmi les différents phénomènes dénommés *badal* ou *ṣibdâl*, *qalb* ou *ṣiqlâb* « permutation de consonnes ». Ils insistent surtout sur « l'assimilation complète », dite *iddigâm* (école de Baṣra) ⁽²⁾ ou *ṣidgâm* (école de Kûfa); c'est même à propos de l'*iddigâm* qu'ils énumèrent les consonnes, leurs points d'articulation (*maḥârîġ*) et leurs qualités (*ṣifât*).

Ils distinguent un *petit* et un *grand iddigâm*. Dans le *petit iddigâm*, les deux consonnes qui s'assimilent étaient en contact; dans le *grand iddigâm* les deux consonnes étaient séparées par une voyelle, de sorte qu'il y a d'abord eu chute, syncope, de la voyelle (donc perte d'une syllabe) puis assimilation des deux consonnes. De toute façon l'*iddigâm* n'est possible que si la seconde des deux consonnes est suivie d'une voyelle.

Suivant la plus ou moins grande analogie des deux consonnes qui s'assimilent, les grammairiens distinguent encore l'*iddigâm al-mutamâtilayn* « assimilation de deux consonnes ayant même point d'articulation et mêmes qualités », l'*iddigâm al-mutaġġanisayn* « assimilation de deux consonnes ayant même point d'articulation, mais des qualités différentes » et enfin l'*iddigâm al-mutaqâribayn* « assimilation de deux consonnes voisines par leurs points d'articulation et leurs qualités ».

4. Les systèmes consonantiques des différents dialectes arabes.

Le système consonantique de l'arabe ancien, tel qu'il vient d'être décrit, a subi dans les différents dialectes arabes diverses modifications ou altérations. Certaines de ces modifications sont anciennes; les

(1) On évitera d'employer le terme *šidda* qu'on réservera pour « occlusion »; voir ci-dessus, p. 22.

(2) Ibn Ya'îš, X, p. 121.

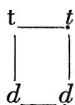
grammairiens arabes les connaissent et les attribuent à certains dialectes qui existaient de leur temps; d'autres au contraire sont beaucoup plus récentes.

Ces modifications ou altérations seront étudiées à propos des différents phonèmes. Je me bornerai ici à quelques considérations générales.

Ce qu'avait de plus frappant le système consonantique de l'arabe classique c'était l'existence d'un grand nombre de phonèmes isolés (10 sur 28 consonnes), n'entrant ni dans les couples ni dans les triades : au point de vue de l'évolution du système consonantique, le stade de l'arabe classique était un stade inorganique, un stade d'émiettement, de désagrégation. Au contraire les systèmes consonantiques des dialectes que nous pouvons examiner représentent des stades de réorganisation, par élimination des phonèmes isolés, ou par leur regroupement en couples, en triades, voire en blocs plus vastes.

Passons rapidement en revue les plus importantes de ces transformations :

1. La triade des *spirantes interdales*, a souvent disparu (parlers des sédentaires), et les phonèmes qui la composaient, devenus occlusifs, constituent généralement avec les occlusives dentales déjà existantes un *carré des occlusives dentales* :



2. Dans le système classique existaient une occlusive affriquée par chuintement \check{g} , et une chuintante \check{s} , toutes deux isolées. Diverses réorganisations ont été obtenues :

a. Le $\check{g}im$ étant passé à \check{z} dans certains parlers, il y a eu formation d'un couple :



b. Dans d'autres parlers un \check{c} a été créé en partant de $kâf$; suivant que le $\check{g}im$ est resté \check{g} ou qu'il est passé à \check{z} , il y a eu formation de l'une ou de l'autre des triades :



3. Le $\check{d}âd$, phonème isolé, a également disparu, par confusion avec le $\check{d}â$, de sorte que le système n'a plus de consonne à appendice latéral.

4. Le couple $\begin{smallmatrix} k \\ q \end{smallmatrix}$ a été parfois disloqué dans les parlers de sédentaires :

a. soit parce que le $qâf$ est devenu ʕ ;

b. soit parce que le $kâf$ est devenu č , le $qâf$ devenant en même temps k .

Plus souvent il s'est conservé soit tel quel, soit sous une autre forme :

$$k \text{ — } g$$

le $qâf$ étant devenu une sonore postpalatale simple : g (parlers de nomades).

Parfois il y a même eu réfection d'une triade d'*occlusives postpalatales* :

$$\begin{array}{c} k \text{ — } g \\ \quad \searrow \\ \quad \quad q \end{array}$$

soit par restitution d'une sonore simple g venant de ğim (cas des parlers citadins égyptiens), soit par emprunt de cette sonore g aux parlers de nomades voisins (cas des parlers citadins d'Afrique du Nord), soit par création d'une sonore g en parlant de $qâf$ et réintroduction de q par emprunt aux parlers de citadins voisins (cas des parlers de nomades d'Afrique du Nord).

Outre ces diverses réfections, il y a eu assez souvent création de phonèmes spéciaux : consonnes à appendice labio-vélaire : b^w, m^w, f^w, k^w, g^w ; consonnes aspirées : t^h, k^h ; consonnes affriquées à second élément sifflant : t^s, d^s ; consonnes mouillées : t^r, k^r . Certains de ces phonèmes ont une valeur distinctive; d'autres sont extraphonologiques.

II. LES LABIALES

Le *sémitique* possédait, semble-t-il, une triade d'*occlusives labiales* :

$$\begin{array}{c} p \text{ — } b \\ \quad \searrow \\ \quad \quad (b) \end{array}$$

à laquelle venait s'adjoindre une nasale m et une semi-voyelle w .

En *arabe ancien* cet état de choses a été bouleversé : l'emphatique b (dont l'existence est d'ailleurs mal attestée) a disparu : la sourde p est devenue une spirante labio-dentale f — de sorte que l'arabe classique dispose des quatre labiales suivantes : une occlusive orale

bilabiale (sonore) ⁽¹⁾ *bâw*; une occlusive nasale bilabiale (sonore) ⁽¹⁾ *mîm*; une semi-voyelle bilabiale (sonore) ⁽¹⁾ *wâw*; une spirante labio-dentale (sourde) ⁽²⁾ *fâw*. Ces quatre consonnes sont appelées *šafawîya* «labiales»; mais le caractère labio-dental du *fâw* a été bien indiqué, notamment par Sîbawaihi, II, p. 453 : «le corps de la lèvre inférieure et les bords des incisives supérieures, tel est le point d'articulation du *fâw*».

Le *wâw* étant difficile à séparer du *yâw*, il n'en sera question ici qu'en passant : pour plus de détails on se reportera au paragraphe relatif aux semi-voyelles.

Les grammairiens arabes ne signalent qu'un petit nombre d'altérations des consonnes labiales, inconditionnées ou conditionnées ⁽³⁾.

Sîbawaihi, II, p. 452, indique une articulation vicieuse du *bâw* «prononcé comme le *fâw*», c'est-à-dire spirant. Ibn Ya'îš, X, p. 128, cite le phénomène inverse, avec l'exemple de *fawr* «temps présent» prononcé *bawr*, et il ajoute que cela est fréquent dans le langage des Persans. Le commentaire de Sirâfî sur Sîbawaihi indique de même que les confusions entre *bâw* et *fâw* sont fréquentes dans le langage des étrangers, soit que la prononciation de *bâw* l'emporte sur celle de *fâw* (c'est-à-dire que *fâw* ait tendance à devenir occlusif), soit qu'au contraire la prononciation de *fâw* l'emporte sur celle de *bâw* (c'est-à-dire que *bâw* ait tendance à devenir spirant). De même les textes de *tagwid* cités par Bravmann, p. 76, mettent en garde contre une prononciation spirante du *bâw*, fréquente au Maghreb.

Les grammairiens citent quelques exemples dans lesquels un *b* serait passé à *m* d'une façon inconditionnée : *banâtu mahri* (al-Ašma'î) «légers nuages blancs qui apparaissent avant l'été» pour *bânatu bahri*; *râtima* (Ibn al-Âlâ) «qui ne bouge pas» pour *râtiba*; *min kaṭami* (Ya'qûb) «de près» pour *kaṭabi*; *nugam* (Ibn al-A'râbî) «gorgées» pour *nugab* (Zamaḥšarî-Ibn Ya'îš, X, p. 33-36). — Le phénomène inverse : *m* passant à *b*, est également attesté d'une façon inconditionnée dans *Bakka* prononciation dialectale pour *Makka* «La Mecque» (Howell, *Arabic Grammar*, § 682, IV, p. 1194).

On cite également un exemple de *b* passé à *f* : *hudhu bi-ṣiffâni-hi* «prends-le en son temps» pour *bi-ṣibbâni-hi* — et un autre du phénomène inverse : *biskil* ou *buskul* «qui est le dernier, sans valeur»

(1) Mais neutralisée au point de vue de la sonorité, aucun correspondant sourd n'ayant d'existence phonologique.

(2) Mais dont le caractère sourd est neutralisé phonologiquement, aucun correspondant sonore n'ayant d'existence phonologique.

(3) On distinguera soigneusement, parmi les altérations phonétiques qu'un phonème peut subir : 1° les altérations *inconditionnées* qui se produisent en n'importe quelle position et quels que soient les phonèmes voisins; 2° les altérations *conditionnées*, produites par le voisinage de certains phonèmes.

pour *fiskil*, *fuskul* (Howell, *Arabic Grammar*, § 696 A, IV, p. 1394).

Plus contestable est un exemple de *b* passé à *t* : *ḡa-ālit* et *ḡa-ālīt* « vêtements en lambeaux » pour *ḡa-ālib* et *ḡa-ālīb* (Ibn Ya-īš, X, p. 41; Howell, *Arabic Grammar*, § 689, IV, p. 1354) et deux exemples de *b* tombé en deux *i* : *ṭasāli* « renards » et *ṣarānī* « lièvres » pour *ṭasālibi* et *ṣarānibi* (dans un vers du poète Abū Kāhil an-Namir ibn Tawlab al-Yaškuri; Howell, *Arabic Grammar*, § 682 et 685, IV, p. 1297).

En fin de mot, il semble que *-m* sémitique ait eu tendance, en arabe, à passer à *-n* : en face des terminaisons casuelles *-um*, *-im*, *-am* de l'ancien babylonien, l'arabe a le *tanwīn* : *-u*ⁿ, *-i*ⁿ, *-a*ⁿ; en face de hébr. *sim* « si », l'arabe a *sin*; dans le Coran et parfois en poésie, les finales en *-m* et en *-n* riment ensemble. Seuls auraient été conservés les *m* finaux que préservait l'analogie morphologique ou lexicographique : impér. *qum* de *qāma*, ou que des voyelles finales avaient protégés pendant un certain temps : *hum* < *humū* (C. Brockelmann, *Précis*, p. 74; *Grundriss*, p. 136-137).

On verra plus loin que le passage de *tāo* à *fāo* est un fait fréquent et bien attesté, aussi bien dans l'antiquité que de nos jours. Le phénomène inverse est plus rare; pour l'arabe ancien on signalera le doublet *muḡfūr* et *muḡtūr* « sorte de suc semblable au miel distillé par certaines plantes »; pour les dialectes modernes on notera la forme syrienne *tum*^m (passés à *tum*ⁿ dans les parlers citadins) du nom de la « bouche » — au lieu de *fum*^m, forme habituelle.

On notera les assimilations suivantes, dans le Coran, entre la finale d'un mot et l'initiale du mot suivant :

-b m- > -mm- : *yw-āddibu man yašāu* « il punira qui il voudra » (Coran, II, 284; III, 124; V, 21 et 44; XXIX, 20), à lire *yw-āddimman yašāu* (avec syncope de la voyelle).

-b f- > -ff- : *ḡhab fa-man tabi-aka* « va-t'en, et celui qui t'aura suivi... » (Coran, XVII, 65), à lire *ḡhaffaman tabi-aka*, etc.

-f b- > -bb- : *naḡsif bi-him* « nous les ferions engloûtir » (Coran, XXXIV, 9), à lire d'après al-Kisâi : *naḡsibbi-him*.

-m b- > -bb- : *wa-qawli-him 'alā Maryama buhtāna*ⁿ *'aḡḡma*ⁿ « ce qu'ils disent de Marie est un mensonge énorme » (Coran, IV, 155), à lire d'après l'école d'Ibn al-'Alā : *Maryabbuhtana*ⁿ (avec syncope de la voyelle) — et de même *likay lā ya-lama ba-da 'ilmi*ⁿ *'šayoa*ⁿ « si bien qu'il ne saura plus rien de ce qu'il savait » (Coran, XVI, 72) à lire *ya-labba-da* (avec syncope de la voyelle).

Dans des cas de ce genre, le groupe *-m b-* est plutôt sujet à une prononciation particulière, dite *ṣiḡfāo*, accompagnée dans la récitation coranique d'un nasillement, d'un chant à bouche fermée : *gunna*. Il est possible qu'il y ait eu en même temps nasalisation partielle de la voyelle précédente. Sur cette question, voir Bravmann, 67.

Un *m* peut passer à *n* devant une occlusive dentale : *umtuḡi'a*

« avoir le teint altéré par le chagrin » est parfois prononcé *untqi'a*, *imtaṭala* « différer qqch. » peut passer à *intaṭala*, *mimṭar* « manteau de pluie » peut être prononcé *minṭar*. Le même phénomène se produit, à l'occasion, devant les palatales et les vélaires : *yamḡaru* « il a soif », *ṣamquṣ* « action de boire avec avidité », *ṣamḡarat* « donner un lait teinté de sang (brebis) » peuvent être prononcés *yanḡaru*, *ṣanquṣ*, *ṣanḡarat* (voir le détail des références dans Brockelmann, *Grundriss*, I, p. 161-162).

Un *m* se dissimile parfois en *b* au voisinage d'un *n* : *mâ smuka* « quel est ton nom ? » devient alors *bâ smuka* (al-Fârisî, d'après al-Aṣma'î); *an-Numayṭ*, nom d'un endroit dans le Dahna, devient *an-Nubayṭ* (Howell, *Arabic Grammar*, IV, § 682, p. 1194). La même dissimilation peut se produire après *w* : *wamad* « chaleur étouffante » est prononcé parfois *wabad* (Brockelmann, *Grundriss*, I, p. 232).

Les géminées sémitiques *-bb-*, *-pp-* se sont quelquefois dissimilées en arabe : *sunbula* « épi » correspond à hébr. *šibboleṭ*, *qunfuḍ* « porc-épic » correspond à hébr. *qippōḏ*; à l'intérieur même de l'arabe on rencontre à la fois *ḥammaša* et *ḥarmaša* « égratigner le visage ».

Chez les Banû Kilâb un *m* tombe devant un *n* dans *minfaḥa* « soufflet » qui devient *ṣinfaḥa*.

Dans les *dialectes modernes* de l'arabe, trois séries de phénomènes (en général extra-phonologiques) peuvent affecter les consonnes labiales :

1. Le *tafḥīm* : dans les parlers de nomades orientaux, et dans les parlers de sédentaires qui ont subi l'influence des parlers nomades, les trois consonnes labiales : *b*, *m*, *f*, sont susceptibles d'acquérir un *tafḥīm* secondaire, soit sous l'influence des voyelles postérieures de la série *u*, *o*, soit sous l'influence de consonnes *mufaḥḥama* voisines; il en est parfois de même pour le *w*, mais celui-ci est plus souvent *mufaḥḥama* par nature (voir Cantineau, *Dialecte arabe de Palmyre*, I, p. 44-48; *Études sur quelques parlers de nomades arabes d'Orient*, I, p. 12-16; II, p. 129-130; *Parlers arabes du Ḥōrân*, atlas, cartes 6-12, 17-18, 56). Des faits analogues existent dans les parlers d'Afrique du Nord : *ḥmḥok* « ta mère »; ils ont été insuffisamment étudiés jusqu'ici.

2. L'*affrication* : les labiales *b*, *m*, *f*, peuvent être suivies d'un *w* furtif, « spirante de passage » qui apparaît principalement devant les voyelles *i*, *e*, *a*; en effet ces voyelles comportent une *ouverture maxima* des lèvres, tandis que les consonnes labiales nécessitent une *fermeture* partielle ou totale des lèvres; dans une prononciation lente, il est naturel qu'un « son de passage » marque la transition entre deux positions opposées des lèvres. Le fait apparaît dans les dialectes de nomades de l'Afrique du Nord : W. Marçais, *Ūlād Brāḥīm de Saïda*, p. 23-24, cite *ḡrobb^wa* « corbeaux », *raḇb^wi* « mon Dieu », *fumm^wi* « ma bouche », etc. Des faits analogues apparaissent en Orient, dans les parlers de

nomades (ou influencés par les nomades) : mêmes références que ci-dessus.

3. La *spirantisation* : la prononciation spirante du *b* est un trait caractéristique de certains parlers de sédentaires marocains : au lieu d'une occlusive on entend une spirante bilabiale sonore : il faut sans doute voir là une influence du substrat berbère. D'après W. Marçais, *Textes arabes de Tanger*, p. xv, « l'occlusive primitive de *b* a été conservée seulement : 1^o au cas de gémination : *bb* et non *bb̥*; 2^o immédiatement après *m* : *mb* et non *mb̥*; 3^o après le *l* de l'article : *lbâb* « la porte » en regard de *bâb* « porte »; 4^o sporadiquement dans quelques vocables, ainsi : *arb̥a* « quatre », *qolb* « cœur », *kelb* « chien ». — Par contre A. Fischer, *Zur Lautlehre des Marokkanisch-Arabischen*, p. 1, déclare que d'après ses propres observations à Tanger, Rabat, Casablanca et Mogador, le *b* occlusif serait conservé dans une bien plus large mesure. Mais on n'oubliera pas que la spirantisation du *b* est sûrement un « fait honteux » et qu'une partie des informateurs de Fischer a pu le dissimuler.

Les phénomènes combinatoires dialectaux dans lesquels les labiales sont intéressées ont peu d'importance; on signalera seulement ici : l'*assimilation*, dans la plupart des parlers, du groupe *-sf-* en *-ss-* dans *noşş*, *nuşş* « moitié, demie » venant de cl. *nusf*; l'*assimilation* dans les parlers syro-palestiniens du *b-* de l'inaccompli au *n-* préfixe de 1^{re} pers. pl. : *mnektob* « nous écrivons » < *b-nektob* : l'*assimilation* fréquente en Algérie *-ft-* > *-tt-* dans *şött* « j'ai vu, tu as vu », *şötto* « je l'ai vu, tu l'as vu »; l'*accommodation*, en Algérie et au Maroc, de *mt-* en *nt-* dans la particule d'appartenance *ntâs*, en face de *mtâs*; cette forme *ntâs* a abouti en maltais à *ta*, par assimilation de *n* à *t*. On se reportera en ce qui concerne l'Algérie à W. Marçais, *Tlemcen*, p. 22-23; *Saïda*, p. 23-24; M. Cohen, *Juifs d'Alger*, p. 71-76.

III. LES DENTALES

A. Les occlusives orales.

On a vu ci-dessus que le *sémitique* possédait une triade d'occlusives orales dentales :



L'*arabe classique* a conservé cette triade; le seul point où il y ait matière à discussion est la prononciation de l'emphatique : le *ṭ* est-il une sourde ou une sonore ? Mettons à part le fait que les grammairiens arabes classent le *ṭ* parmi les consonnes *mağhûra*, puisque le sens

précis du terme *mağhûra* est contesté; mais il y a un passage de Sîbawaihi, II, p. 455 où le *ḷ* semble bien défini comme une sonore : « S'il n'y avait pas l'*ʾiṭbâq*, le *ḷ* serait un *dâl* ». Par contre on ne peut contester que dans la prononciation traditionnelle de l'arabe classique *ḷ* ne soit une sourde : *tâḷ*, et que d'autre part dans la majeure partie des dialectes arabes, les représentants de cette consonne ne soient également des sourdes de type *t*. Toutefois dans les dialectes du Yémen une prononciation *ḷ* semble bien être attestée, d'abord par le témoignage de Glaser, « Die arabische Aussprache », in *Sitzungsberichte des böhm. Ges. d. Wiss.*, Phil. hist. Klasse, 1885, p. 94, qui signale à Ṣanʿâ, un *ḷ* prononcé comme un *ḷ*; ce témoignage avait été un peu obscurci par les remarques de Goitein, « Jemenische Geschichten », in *ZS* VIII (1932), p. 168-169, déclarant qu'il est difficile, dans ces parlers, de distinguer *d*, *t*, *ṭ*, — et que des confusions se produisent souvent dans l'écriture; mais l'existence dans les parlers du Yémen d'un représentant sonore *ḷ* de *ḷ* ancien vient d'être de nouveau confirmée par E. Rossi, « Appunti di dialettologia del Yémen », in *RSO* XVII (1937), p. 236 ⁽¹⁾. On retiendra d'autre part le fait signalé par Kampffmeyer, « Materialien zum Studium der arabischen Beduinendialekte Innerafrika », in *MSOS* II, p. 143-221, nos 37, 70, 135, etc., à savoir que dans le dialecte arabe du Wadaï (Est du lac Tchad) le *ḷ* serait prononcé sonore : comme un *d* plus ou moins emphatique. En rapprochant le passage de Sîbawaihi de ces deux faits dialectaux, on est tenté d'admettre que le *ḷ* était primitivement une sonore *ḷ*, mais qu'il est devenu très rapidement et à peu près partout (à commencer par la prononciation traditionnelle de l'arabe classique) une sourde *t*. L'emphase, et la tension générale des organes qui l'accompagne, n'a peut-être pas été étrangère à cet assourdissement.

Les altérations inconditionnées des occlusives dentales *t*, *d*, *ṭ* (*ḷ*) ne semblent pas avoir été nombreuses à l'époque ancienne. Sîbawaihi, II, p. 452 et Zamahšarî-Ibn Yaʿîš, X, p. 126-127, signalent une prononciation fautive de *tâḷ* articulé comme *tâḷ*, par exemple *tâlibu* au lieu de *tâlibu*; le fait aurait été particulièrement fréquent chez les populations de l'Iraq oriental, dont le persan était la langue primitive. Au contraire un *t* passerait à *ṭ* dans le verbe *ṣaflata* « délivrer, sauver quelqu'un », à côté de la forme plus courante *ṣaflata*. Un *d* serait passé à *t* dans *taraḇût* « (chamelle) soumise, docile » pour *darabût*. Un *d* serait passé à *ṭ* dans l'expression *maṭṭa l-ḥarfa* « il a allongé la consonne » (pour *madda*), et dans *ṣibṣāt* « action d'éloigner quelque chose » pour *ṣibṣad*.

L'altération conditionnée la plus remarquable que subisse le *t* est le

⁽¹⁾ E. Rossi remarque, il est vrai dans un autre article : « Nuove osservazioni sui dialetti del Yemen », in *RSO* XVIII (1938), p. 461, que cette prononciation sonore de *ḷ* apparaît surtout entre deux phonèmes sonores; un fait analogue : passage de *t* à *d* apparaîtrait dans les mêmes conditions, quoique plus rarement.

passage à *-ah* de la terminaison féminine *-at-* dans les noms à la pause : *nâqatu*ⁿ « chamelle » devenant *nâqah* à la pause. Une transformation directe et purement phonétique de *t* en *h* étant un phénomène un peu inattendu, et dont les exemples sont rares, Brockelmann, *Grundriss*, I, p. 48, a proposé d'interpréter ce fait de la façon suivante : le *t* serait d'abord complètement tombé à la pause : *nâqat* > *nâqa*, puis il se serait développé après la voyelle finale un *h* secondaire analogue au *hâs* *as-sakt* dont il sera question plus loin : *nâqa* > *nâqah*; cette explication est vraisemblable. Quoi qu'il en soit on notera que ce remplacement de *t* par *h* à la pause ne se produit en arabe classique que pour la terminaison *-at-* des noms (substantifs et adjectifs) féminin singulier : les féminins en *-t-* comme *bint* ou *uht* ne subissent pas cette transformation; les noms dans lesquels le *t* n'est pas un indice de féminin, comme *ankabût*, *waqt*, *mawt* ne la subissent pas, non plus que les noms féminin pluriel en *-ât* comme *muslimât* « (femmes) musulmanes », et que la 3^e pers. fm. de l'accompli verbal comme *ġarabat* « elle a frappé ».

Mais les grammairiens anciens connaissent des variantes dialectales à ces règles. Certains dialectes fort répandus ignoraient le passage de *t* à *h* à la pause, et disaient par exemple : *wa-salayhi s-salâmu wa-rahmat* (au lieu de *rahmah*) « Que sur lui soient la paix et la miséricorde » ou *ġawzi tayhâca ka-ġahri l-ħaġafat* (au lieu de *ħaġafah*) « ...l'intérieur d'un désert comme le dos du bouclier » : Zamaḥṣarî-Ibn Yaʿîš, IX, p. 80-81. D'autres dialectes au contraire avaient tendance à étendre le passage pausal de *t* à *h* à d'autres catégories, notamment aux féminin pluriel en *-ât*. Tel était le cas du dialecte de la tribu des Ṭayyî, dont on cite les phrases caractéristiques : *kayfa l-banûna wa-l-banâh* « comment sont les fils et les filles ? », *kayfa l-ṣiḥwatu wa-l-ṣaḥawâh* « comment sont les frères et les sœurs ? », *dafnu l-banâh, mina l-makrumâh* « le fait d'enterrer les filles fait partie des actions nobles » (comp. Zamaḥṣarî-Ibn Yaʿîš, X, p. 42 et 45). De même à Médine, chez les *anṣâr*, on prononçait à la pause *tâbûh* dans *Coran*, II, 249, tandis que chez les *Qurayš* de La Mecque on prononçait *tâbût* « arche d'alliance », le *t* final de ce mot n'étant pas indice du féminin (*ibid*). On verra plus loin les traces de ces tendances dans les parlers modernes.

Les occlusives dentales subissent beaucoup d'autres altérations conditionnées. Les faits de dissimilation sont, il est vrai, rares; citons cependant *fustât* « tente, camp » au lieu de la forme *fustâṭ* garantie par le pl. *fasâtîṭ*. Par contre les faits d'accommodation sont nombreux :

Le *t* s'accommode en *ṭ* au contact des *muṭbaqa* : *ġâd*, *ṣâd* et *ġâc*. On rencontre *iṣṭabara* (pour *iṣṭabara*) « être patient », *iḍṭaraba* (pour *iḍṭaraba*) « être agité, se battre », *iḍṭalama* (pour *iḍṭalama*) « souffrir une injustice » (Zamaḥṣarî-Ibn Yaʿîš, X, p. 46-48). Des accommodations analogues se produiraient pour le *-t-* des suffixes *-tu*, *-ta*, *-ti*, *-tum*,

-*tunna* de l'accompli, dans le dialecte des Banû Tamîm : *huṣṭu* (pour *huṣtu*) « j'ai fermé (l'œil d'un faucon avec un capuchon) », *huḍṭu* (pour *huḍtu*) « j'ai enfoncé, j'ai fait entrer », *ḥafīḍu* (pour *ḥafīḍtu*) « j'ai conservé » (*ibid.*).

Le *t* s'accommode en *d* au voisinage des sonores *d*, *z*, *ḡ*; *iḍḍakara* (pour *iḍtakara*) « se rappeler »; *izdaḡara* (pour *iztaḡara*) « être repoussé, réprimandé »; *iḡḍamaʿa* (pour *iḡtamaʿa*) « se rassembler, être d'accord » (Zamaḥṣarî-Ibn Yaʿīš, X, p. 48-49). De même le *t* des suffixes de l'accompli peut s'accommoder en *d* après un *z* ou un *ḍ* troisième radicale : *fuzdu* (pour *fuztu*) « j'ai enlevé ».

Le *t* s'assimile à *d*, *t*, *ṭ*, *ḍ*, *s*, *z*, *ṣ*, *ḍ*; c'est le cas notamment du *t* du réfléchi : par exemple *iddaraʿa* (pour *id taraʿa*) « endosser la cuirasse », *iṭṭalaqa* (pour *iṭṭalaqa*) « être gai, content », *iṭṭamada* (pour *iṭṭamada*) « aller à une flaque d'eau », *iḍḍakara* (pour *iḍtakara*, et à côté de *iḍḍakara*) « se rappeler », *iḍḍalama* (pour *iḍṭalama*, et à côté de *iḍṭalama*) « souffrir une injustice », *issammaʿa* (pour *tasammaʿa*) « écouter », *iṣṣabara* (pour *iṣṭabara*) « être patient », *izzammala* (pour *tazammala*) « s'envelopper dans ses vêtements », *iḍḍaḡaʿa* (pour *iḍtaḡaʿa*) « être couché sur le côté ». De même le *t* des suffixes -*tu*, -*ta*, -*ti*, -*tum*, -*tunna* de l'accompli s'assimile à un *ṭ* troisième consonne radicale : *ḥabaṭṭuhu* (pour *ḥabaṭtuhu*) « je l'ai frappé »; il peut également s'assimiler à un *d* troisième radicale : *ʿudduhu* (pour *ʿudtuhu*) « je l'ai visité ». Cependant l'assimilation inverse est également attestée : certains lisent *farrattu* < *farrattu*, Coran, xxxix, 57; *ḥuttuhum* « je les ai gardés » < *ḥuṭtuhum*; et de même *ʿaratta* « tu as voulu » < *ʿaradta*; *zitta* « tu as augmenté » < *zidta*. Quant au *t* préfixe de l'inaccompli, il peut se contracter avec le *t* des réfléchis (V^e et VI^e formes) par chute de la voyelle préfixale qui les sépare et parfois sans que rien n'indique cette contraction : ainsi s'expliquent certaines formes coraniques, par exemple *tanazzalu* (pour *tatanazzalu*) *l-malāʾikatu wa-r-rūḥu* « les anges et l'Esprit descendent », xcvi, 4. Des assimilations analogues peuvent se produire entre les consonnes radicales : c'est ainsi que le mot *watd*, *watad*, *watid* « pieu, piquet » peut se présenter sous la forme *wadd*⁽¹⁾, par assimilation de *dd* en *tt*; la même assimilation se retrouve en *ʿiddân*⁽¹⁾, pl. de *ʿatûd* « jeune bouc ». — Le *d* est susceptible d'assimilations analogues : *sayyidatt* « ma maîtresse, ma Dame » peut se contracter en *sittt* avec passage de *dt* à *tt*; le nom de nombre cardinal *sitt*, *sitta* pourrait s'expliquer par un processus du même genre : il semble que sa racine sémitique soit *šdt*₂; il faudrait donc partir de formes arabes anciennes *sidt*-, *sidṭat*- dans lesquelles se serait produite une assimilation réciproque de *dṭ* en *tt*.

Enfin il existe des exemples assez nombreux d'assimilations de *t*, *d*, *ṭ*,

(1) Cette assimilation serait propre au dialecte des Banû Tamîm.

finale de mot ou suivis seulement d'une voyelle brève, avec une des consonnes *t, d, ṭ, ṭ̣, ḍ, ḍ̣, s, z, ṣ, ṣ̣, ṣ̥, ḡ, ḡ̣* :

- t d- > dd *inʿat Dulâmata* « décris Dulâma » > *inʿaddulâmata*; Ibn Yaʿiš, X, p. 146.
- t ṭ- > tt *bayyata ṭâʿifatu* > *bayyattâʿifatu* « une partie (d'entre eux) agit pendant la nuit », *Coran*, IV, 83 (avec syncope de la voyelle).
- t ṭ̣- > tṭ *sakata ṭâmiru* « un homme opulent s'est tu » > *sakattâmiru* (avec syncope de la voyelle).
- t ḍ- > dḍ *wad-dâriyâti darwa* « parcelles qui s'éparpillent en tout sens » > *wad-dâriyâddarwa*, *Coran*, LI, 1 (Ibn al-ʿAlâ et Hamza) [avec syncope de la voyelle].
- t ḍ̣- > dḍ̣ *sakata Ḍâlimu* « Ḍâlim s'est tu » > *sakaddâlimu* (avec syncope de la voyelle).
- t s- > ss *sakata sâmiru* « un bavard nocturne s'est tu »⁽¹⁾ > *sakassâmiru* ⁽¹⁾ (avec syncope de la voyelle).
- t z- > zz *sakata zâḡiru* « un grondeur s'est tu » > *sakazzâḡiru* (avec syncope de la voyelle).
- t ṣ- > ṣṣ *sakata ṣâbiru* « un homme patient s'est tu » > *sakaṣṣâbiru* (avec syncope de la voyelle).
- t ṣ̣- > ṣṣ̣ *ṣaṣâbat ṣirba* « elle obtint une boisson » > *ṣaṣâbaṣṣirba*, Zamaḥṣarî - Ibn Yaʿiš, X, p. 139.
- t ḡ- > ḡḡ *fa-ṣidâ waḡabat ḡunûbuhâ* « Quand la victime est tombée sur le côté » > *waḡabaḡḡunûbuhâ*, *Coran*, XXII, 37.
- t ḡ̣- > dḍ̣ *ṣuddat ḡafâʿiruhâ* « ses tresses étaient serrées » > *ṣuddadḡafâʿiruhâ*, Zamaḥṣarî - Ibn Yaʿiš, X, p. 140.
- d t- > tt *ḥarada tâḡiru* « un commerçant s'est retiré » > *ḥarattâḡiru* (avec syncope de la voyelle).
- d ṭ- > tṭ *ṣab'id Ṭâliba* « éloigne Ṭâlib » > *ṣab:ittâliba*, Ibn Yaʿiš, X, p. 146.
- d ṭ̣- > tṭ̣ *ḥarada ṭâmiru* « un homme opulent s'est retiré » > *ḥaratṭâmiru* (avec syncope de la voyelle).
- d ḍ- > dḍ *ḥarada ḍâlibu* « un homme amaigri s'est retiré » > *ḥaradḍâlibu* (avec syncope de la voyelle).
- d ḍ̣- > dḍ̣ *ḥarada Ḍâlimu* « Ḍâlim s'est retiré » > *ḥaraddḍâlimu* (avec syncope de la voyelle).
- d s- > ss *qad samiʿa* « il a entendu » > *qassamiʿa*, *Coran*, LVIII, 1 (Hamza).
- d z- > zz *ḥarada zâḡiru* « un grondeur s'est retiré » > *ḥarazzâḡiru* (avec syncope de la voyelle).

(1) Je ne suis pas responsable de l'humour (peut-être involontaire) de cet exemple et des suivants, dus au grammairien Ar-Raḍî et cités par Howell, IV, p. 1795.

- d š- > šš *ḥarada šābiru*ⁿ « un homme patient s'est retiré » > *ḥaraššābiru*ⁿ (avec syncope de la voyelle).
- d š- > šš *lam yurid šayca*ⁿ « il n'a rien voulu » > *lam yuriššayca*ⁿ, Zamaḥšarī-Ibn Yaʿiš, X, p. 138.
- d ġ- > ġġ *iḥmad ġābira*ⁿ « loue Ġābir » > *iḥmaġġābira*ⁿ, Zamaḥšarī-Ibn Yaʿiš, X, p. 138.
- d d- > dd *zid daḥika*ⁿ « ris davantage » > *ziddaḥika*ⁿ, Zamaḥšarī-Ibn Yaʿiš, X, p. 140.
- t t- > tt *uṭbuṭ tawwama*ⁿ « retiens un jumeau » > *uṭbuttawwama*ⁿ, Zamaḥšarī-Ibn Yaʿiš, X, p. 146.
- t d- > dd *farāṭa Dārimu*ⁿ « Dārim fut le premier » > *faraddārimu*ⁿ (avec syncope de la voyelle).
- t t- > tt *farāṭa tāmīru*ⁿ « un homme opulent fut le premier » > *farat-tāmīru*ⁿ (avec syncope de la voyelle).
- t d- > dd *farāṭa dābilu*ⁿ « un homme amaigri fut le premier » > *farad-dābilu*ⁿ (avec syncope de la voyelle).
- t ḍ- > dḍ *farāṭa Ḍālimu*ⁿ « Ḍālim fut le premier » > *faraddḍālimu*ⁿ (avec syncope de la voyelle).
- t s- > ss *farāṭa sāmīru*ⁿ « un bavard nocturne fut le premier » > *faras-sāmīru*ⁿ (avec syncope de la voyelle).
- t z- > zz *farāṭa zāġīru*ⁿ « un grondeur fut le premier » > *farazzā-ġīru*ⁿ (avec syncope de la voyelle).
- t š- > šš *farāṭa šābiru*ⁿ « un homme patient fut le premier » > *faraš-šābiru*ⁿ (avec syncope de la voyelle).
- t š- > šš *lā tuḥāliṭ šarra*ⁿ « ne fréquente pas quelqu'un de méchant » > *lā tuḥāliššara*ⁿ, Zamaḥšarī-Ibn Yaʿiš, X, p. 138.
- t ġ- > ġġ *irbiṭ ḡamala*ⁿ « attache un chameau » > *irbiġġamala*ⁿ, Zamaḥšarī-Ibn Yaʿiš, X, p. 138.
- t ḍ- > dḍ *ḥuṭ ḍamānaka*ⁿ « garde ta caution » > *ḥuddamānaka*ⁿ, Zamaḥšarī-Ibn Yaʿiš, X, p. 140.

Dans les dialectes modernes de l'arabe, le passage à *-ah* du *-at*-indice de féminin a été étendu de la pause à l'intérieur de la phrase. C'est actuellement dans tous les dialectes la terminaison normale des noms féminins (sauf à l'état construit et devant les pronoms suffixes). Le *h* de cette terminaison *-ah* s'est souvent affaibli et a même disparu complètement dans beaucoup de parlers, de sorte que la terminaison féminine a abouti à une simple voyelle : *-a*, *-ā*, *-e*, sentie comme demi-longue.

D'une façon générale cette altération en *h* ou cette chute totale du *t* final s'est limitée (comme en arabe classique) à l'ancienne terminaison *-at*-des noms féminin singulier. C'est seulement dans quelques parlers que cette altération a été étendue à d'autres catégories grammaticales : ainsi chez les ʿŌmur et les Ṣlūt, petits nomades du désert de Syrie, la terminaison *-āt* d'état absolu pluriel féminin est passée à *-ā^h* : *ḥams*

öbgarâ^h « cinq vaches », *hamsö hğarâ^h* « cinq pierres »; chez les Šammar, grande tribu de l'Arabie du Nord et de l'Iraq (peut-être originaire des Tayyio), la même terminaison en -ât d'état absolu pluriel féminin passe à -âⁱ : *hams öbgarâⁱ* « cinq vaches »; de plus, dans le verbe à la 3^e personne singulier féminin de l'accompli, la terminaison en -at perd son *t* (conservé dans la plupart des autres parlers) et passe à -a', *ä*, *e* : *ktöb^w aⁱ* « elle a écrit », *šerbe* « elle a bu » (Cantineau, *Parlers des nomades*, I, p. 20-21; II, p. 16-17).

Dans certaines parties du Maghreb, plus précisément dans les parlers de sédentaires de l'Algérie et du Maroc, le *t* subit de curieuses altérations inconditionnées : probablement sous l'influence du substrat berbère, l'occlusion du *t* devient insuffisamment ferme, et la consonne tend à se mouiller en *t^y* ou à s'affriquer en *t^s*, *t^š*, ou même à se spirantiser en *t̤*. Ces phénomènes atteignent non seulement les *t* anciens, mais aussi les *t* venant de *t̤* suivant un processus courant dans ces parlers (voir plus loin, p. 44). Voici les régions où se produisent ces phénomènes : dans le département de Constantine, la partie ouest de l'arrondissement de Bône (Edough) et la partie est de l'arrondissement de Philippeville ont une mouillure ou une affrication par chuintement : *klit^y* ou *klit^s* « j'ai mangé », *t^yben* ou *t^sben* « paille hachée »; l'Ouest de l'arrondissement de Philippeville, la commune mixte d'El-Milia, et les communes de plein exercice immédiatement au Sud, la ville de Constantine, les communes mixtes de Tâher et de Djidjelli, la partie nord de la commune de Fedj-Mzala, la partie est de la commune d'Oued Marsa et la ville de Bougie, la partie nord-ouest de la commune de Taktout ont une affrication par sifflement : *klit^š*, *t^šben*. De même dans le département d'Alger, dans les villes d'Alger (et sa banlieue immédiate, à l'exception des parlers juifs), de Cherchel et de Dellys, l'affrication se fait par sifflement : *klit^š*, *t^šben*. Dans le département d'Oran, la ville de Tlemcen a une affrication par sifflement : *kt^šebt^s* « tu as écrit »; au contraire les parlers des Msirda et des Traras, dans les montagnes au Nord de la ville, ont après voyelle une spirantisation du *t* : *bit̤* « chambre », *hât̤* « poisson » — mais *tben* « paille ». Au Maroc, il semble que l'affrication par sifflement soit de règle dans les centres urbains : Fès, Tanger, Rabat-Salé, Tétouan, etc. Au contraire les montagnards arabophones du Maroc septentrional (ou Ġbâla) ont, comme les montagnards du Nord de Tlemcen, une spirantisation en *t̤*, après voyelle.

On notera dans les mêmes dialectes Ġbâla la tendance à faire passer à *d* la préformante *t̤* de l'inaccompli : *a-derfed* « elle soulève », *a-derfed* « tu soulèves », *a-drefdo* « vous soulevez ».

En général l'occlusive sonore *d* est à l'abri des altérations par mouillure ou affrication, qui n'atteignent que la sourde *t*. Cependant dans les parlers montagnards du Nord du Maroc, le *d* peut — comme le *t* — devenir *d̤* après voyelle.

Comme en arabe classique, les occlusives dentales *t*, *d*, *t̤* sont dans

les dialectes modernes de l'arabe, sujettes à de nombreuses altérations conditionnées : notamment des accommodations et des assimilations. Nous n'en indiquerons que les grandes lignes : le *t* tend à s'assimiler à *d*, *t*, *t*, *d*, *d*, qui le suivent; il s'assimile souvent aussi à *s*, *z*, *š*, *š*, *ž*, qui le précèdent ou le suivent (cas qui se présente souvent dans les formes verbales réfléchies en *t*, par exemple : *ssämma* « être nommé ») — mais parfois il peut y avoir accommodation de *tz*, *tž*, *tğ*, en *dz*, *dž*, *dğ*. Le *d* s'assimile à un *t* ou à un *t* qui le suit; il peut aussi s'accommoder en *t* devant une consonne sourde quelconque; *t* s'assimile à un *t* ou à un *d* qui le suit, mais lui cède son emphase; il existe d'autre part de nombreux cas d'acquisition d'emphase, en général conditionnées. Sur le détail de ces faits, en particulier en Algérie, on consultera W. Marçais, *Tlemcen*, p. 24-30; *Saïda*, p. 21-22; M. Cohen, *Juifs d'Alger*, p. 71-78.

On remarquera enfin, dans quelques parlers se rattachant à la grande confédération nomade des *ʿAnāze*, en Arabie du Nord, une curieuse assimilation du *t*, indice du féminin, à *k* pronom suffixe de 2^e pers. sg. masc. : *nāgöti* « ma chamelle » — mais *nāgak^k* « ta chamelle » (Cantineau, *Parlers des nomades*, II, p. 18).

B. La nasale *n*.

Le *sémitique* possédait une occlusive nasale dentale *n*.

L'*arabe ancien* a conservé cette nasale. Son point d'articulation est d'après Sibawaihi, II, p. 453, et Zamahšarī-Ibn Yaʿiš, X, p. 124-125, le même que celui des sifflantes : pointe de la langue et alvéoles des incisives.

Le *nûn* n'est guère sujet à des altérations inconditionnées, mais par contre il subit d'importantes modifications conditionnées : accommodations et assimilations. Ces phénomènes affectent aussi bien le *nûn* du *tanwîn* que les autres *nûn* :

1. La prononciation du *nûn* n'est conservée intacte (*ṣiḡḥār*) que devant six consonnes : *ʕ*, *h*, *ḥ*, *ʿ*, *ḡ*.

2. Devant les quinze consonnes *q*, *k*, *ğ*, *š*, *ḡ*, *š*, *z*, *s*, *ḡ*, *d*, *t*, *f* appartenant au même mot, ou commençant le mot suivant, le *nûn* subit un premier degré d'accommodation qu'on appelle *ihfâʕ* (le *nûn* étant alors qualifié de *ḥafīfa*, de *muhfâ* ou de *ḥafīyya* : il se réduirait alors à une résonance nasale : *gunna*, produite dans le *ḥayšûm*⁽¹⁾, sans aucune articulation buccale) [Ibn Yaʿiš, X, p. 126]. En réalité, comme le montre la récitation coranique traditionnelle, la *gunna* est un nasillement prolongé, un chant à bouche fermée; il semble y avoir

(1) On a vu ci-dessus, p. 10, que le sens exact du terme *ḥayšûm* est contesté.

eu en même temps accommodation du *nûn*, celui-ci prenant le point d'articulation de la consonne suivante.

3. Devant *b*, le *nûn* s'accommode (*ʔiqlâb*) en *m*, comme il arrive en beaucoup de langues. Cette accommodation s'accompagne de *gunna*. C'est ainsi qu'il faut lire *mim bâbi*ⁿ < *min bâbi*ⁿ « par une porte », *Coran*, XII, 67.

4. Enfin il y a une assimilation complète (*iddigâm*) du *nûn* aux six consonnes *r*, *l*, *w*, *y*, *m*, et naturellement *n*. Les grammairiens ⁽¹⁾ discutent sur le fait de savoir si la résonance nasale (*gunna*) est maintenue quand le *nûn* s'assimile aux quatre premières, c'est-à-dire à *r*, *l*, *w*, *y*. Certains professent — et telle semble être la pratique de la récitation coranique — qu'il y a assimilation complète, c'est-à-dire sans *gunna* devant *l* et *r*, mais assimilation incomplète, c'est-à-dire avec *gunna* devant *w*, *y*, *m* et *n* — autrement dit devant *w* et *y* on entendrait *w* nasal et *y* nasal. Voici quelques exemples de ces assimilations. On lit :

*mirrabbi*ⁿ < *min rabbi*ⁿ « d'un Seigneur », *Coran*, xxxvi, 58; *ʔiḍḍat-tarabbukum* < *ʔiḍḍat-tarabbukum* « quand votre Seigneur vous a crié », *Coran*, xiv, 7 (avec syncope de la voyelle).

*millabani*ⁿ < *min labani*ⁿ « de lait », *Coran*, xlvii, 16; *ʔall-ʔanfâli* < *ʔani l-ʔanfâli* « au sujet du butin », *Coran*, viii, 1 (avec syncope de la voyelle); *ʔillâ* < *ʔin lâ* « si ce n'est... ».

maʔyaqûlu < *man yaqûlu* « qui dit ? »; *li-ʔaʔyaʔlama* < *li-ʔan yaʔlama* « afin que sache... », *Coran*, lvii, 23 (variante de Bayḍawî, II, p. 316).

*maʔwâqidu*ⁿ < *man wâqidu*ⁿ « qui est Wâqid ? »; *Yâʔ sîwâ-l-qurʔâni* < *Yâʔ sîn wa-l-qurʔâni* « Yâʔ, sîn, par le Coran », *Coran*, xxxvi, 1.

mimmâ < *min mâ* « de ce que »; *mim Muḥammadi*ⁿ < *min Muḥammadi*ⁿ « de Muḥammad ».

On notera encore que le *n* du *tanwîn* devait être assez faiblement articulé, puisqu'il a pu tomber à la pause.

Les dialectes modernes de l'arabe ont également bien conservé cette nasale. Elle ne subit guère que des altérations conditionnées, en particulier des accommodations et des assimilations :

Le *n* s'accommode souvent en *ŋ*, nasale postpalatale devant les postpalatales et les vélaires, par exemple : *yoŋgol* « il transporte des

⁽¹⁾ On pourra consulter sur cette question Sibawaihi, II, p. 464-465; Ibn Yaʔiš, X, p. 143-144; Howell, *Arabic Grammar*, IV, p. 1783 et suiv.

gerbes », *yeqksa* « il s'habille » (Saïda) — et même parfois devant *t*, *s*, *ḡ* : *‘ηtôho* « nous tomberons » (W. Marçais, *Ūlād Brāhīm*, p. 26).

Le *n* s'accommode en *m* devant une labiale, en particulier un *b* : on entend par exemple fréquemment *ḡāmb* « côté » pour *ḡānb*, *mem baḡd* « après » pour *men baḡd*.

Le *n* s'assimile souvent à un *r* ou à un *l* qui le suit, au Maghreb (W. Marçais, *ibid.*, p. 27-28) comme en Orient (Cantineau, *Dialecte arabe de Palmyre*, I, p. 53) : *mellôz* < *men lôz* « d'olivier », *werrâḥ* < *wên râḥ* « où s'en est-il allé ? » ; *Belabbâs* < *Ben el-abbâs* (avec syncope de la voyelle de l'article). L'assimilation peut se produire à distance avec un *l* qui précède : c'est ainsi que le surnom du célèbre saint de Bagdad : ‘Abd el-Qāder el-Ġilāni est devenu au Maroc et dans l'Algérie occidentale eḡ-Ġilāli.

W. Marçais, *ibid.*, p. 26-28, cite, pour le Sahara oranais, des exemples d'assimilation de *n* à un *t* suivant : *bett* < *bent* « fille », *tti*, *tti* < *‘nta*, *‘nti* « toi ». Le *n* final de la préposition *men* et de *ben* « fils de » a tendance à s'assimiler en outre aux dentales, aux sifflantes et aux vélaires : *Baqqaddûr* < *Ben Qaddûr*, *Bes Slēmân* < *Ben Slēmân*.

Il semble y avoir une dissimilation de *n* en *l* devant un *m* dans la forme algérienne *glām* « moutons » < *ḡānam* ; la même dissimilation peut se produire au voisinage d'un autre *n* : beaucoup de parlers ont *finḡâl* « tasse à café » en face de *finḡân*.

C. Les spirantes interdentes.

Le *sémitique*, on l'a vu, possédait une triade d'occlusives dentales :

$$\begin{array}{c} t_2 - d_2 \\ \swarrow \\ \underset{2}{d} \end{array}$$

dont le point d'articulation semble avoir été plus en avant que celui des dentales de la première triade et dont l'occlusion paraît avoir été imparfaite.

En *arabe ancien* cette triade est représentée par une triade de spirantes interdentes :

$$\begin{array}{c} t - d \\ \swarrow \\ \underset{2}{d} \end{array}$$

Cette prononciation interdente est bien établie par le témoignage des grammairiens : Sibawaihi, II, p. 453, indique en effet comme point d'articulation : « ce qui est entre la pointe de la langue et l'extrémité des incisives » ; toutefois une prononciation un peu plus en arrière est également attestée, car Ibn Ya-îš, X, p. 125, commentant un passage du *Mufaṣṣal* où Zamaḡšarî s'exprime exactement dans les mêmes

termes que Sibawaihi, déclare : « (leur point d'articulation) est ce qui est entre la pointe de la langue et les bases (*ouṣūl*) des incisives ... ce sont des *gingivales* (*liṭawīya*), car leur origine est la gencive (*liṭa*) ». Comme par ailleurs tous les auteurs sont d'accord pour classer ces consonnes parmi les *ḥurūf riḥwa* ou *spirantes*, on se demandera si Ibn Yaʿīš a en vue une prononciation un peu plus en arrière de ces phonèmes, ou bien s'il fait allusion à une de ces prononciations sifflantes dont on parlera plus loin.

Quoi qu'il en soit, on aura soin, dans la prononciation de l'arabe classique, de donner toujours à ces phonèmes la valeur de véritables spirantes interdentes (comme le *th* anglais), et l'on évitera les prononciations sifflantes (*s*, *z*, *ẓ*) d'origine turque, ou affriquées par sifflement (*tʰ*, *dʰ*, *ḏʰ*) particulières aux lettrés des villes de l'Afrique du Nord : ce sont des essais approximatifs, essais faits par des populations qui n'ont pas dans leur parler de spirantes interdentes.

On s'élèvera en particulier contre deux interprétations erronées concernant la prononciation du ʔ. D'abord contre la transcription de ce phonème par *z* : cette transcription repose sur une prononciation vicieuse, probablement d'origine turque. Ensuite contre la théorie qui fait du ʔ une sourde emphatique *ṭ* (Brockelmann, *Grundriss*, I, p. 129) — au moins primitivement. Rien chez les grammairiens arabes ne permet d'étayer cette conception : Sibawaihi, II, p. 455 (confirmé par Ibn Yaʿīš, X, p. 129) déclare que le ʔ sans *ṣiḥāq* serait un ʕ ; il est donc une sonore *ḏ*. Quant au passage d'Ibn Yaʿīš, X, p. 128, où énumérant les prononciations vicieuses, il cite celle du ʔ comme un ʕ, par exemple *ṭalama* pour *ḏalama* « il a fait du tort », il serait imprudent d'en faire état, car la plupart des prononciations mentionnées dans ce paragraphe sont expressément désignées comme étrangères, comme non arabes. Quant à une prononciation *ṭ* du ʔ par les nomades orientaux (que Brockelmann cite d'après l'autorité de Wallin, *ZDMG* XII, p. 626) je ne l'ai jamais rencontrée et je la considère comme une méprise de Wallin.

Dès une époque ancienne les spirantes interdentes ont eu une tendance dans certains dialectes, aux confins des régions araméennes, à passer aux occlusives dentales ; les inscriptions grecques de l'Auranitide, de la Trachonitide et de la Nabatène nous fournissent des transcriptions de noms propres arabes dans lesquelles *ṭ* est rendu par *τ* et non par *θ* : *Ḥārīṭa* est transcrit *Aperas*, *Muḡīṭ* *Moyieos* (et *Moeiθou*), *Gawṭ* *Γαυτος* (et *Αυθος*) : C. Brockelmann, *Grundriss*, I, p. 131-132. On verra plus loin le développement de cette tendance dans les dialectes modernes.

Il existe des exemples en arabe ancien d'un passage de *ṭ* à *f* : on dit *ḡadaḑ* à côté de *ḡadaṭ* « tombeau », et al-Fārisī cite d'après Yaʿqūb la phrase suivante : *qāma Zayduⁿ fumma ʿAmruⁿ* au lieu de *qāma Zayduⁿ ṭumma ʿAmruⁿ* « Zaïd se leva et ensuite ʿAmr » (Howell, *Arabic Grammar*, IV, p. 1195) ; *ṣāṭur* et *ṣafūr* « malheur », *ṭarwa* et *farwa* « grand nombre »

(Ibn Duraid, *Kitâb al-Ištiqâq*, 129, 2; Brockelmann, *Grundriss*, I, p. 130-131).

Il existe aussi quelques exemples dans lesquels un *t* plus ancien paraît être passé à *s* en arabe classique : la comparaison des autres langues sémitiques montre que *laysa* « il n'y a pas » représente un plus ancien **layta*, que *sâdis* « sixième » et *suds* « sixième partie » reposent sur **šâdit* et sur **šudt*; on notera encore le doublet *marâta* et *marasa* « sucer son doigt » (Brockelmann, *Grundriss*, I, p. 159-235).

Les spirantes interdentes subissent de nombreuses assimilations soit entre elles, soit aux consonnes *t*, *d*, *ṭ*, *s*, *z*, *ṣ*, *š*, *ğ*, *ḍ*, les suivant immédiatement ou séparées d'elles seulement par une voyelle brève.

Exemples d'assimilation de *t* :

- t ḍ* > -*ḍḍ* *ibʿat ḍālika* « envoie cela » > *ibʿaḍḍālika*, Ibn Yaʿiš, X, p. 146.
- t ḍ* > -*ḍḍ* *ibʿat Ḍālīma* « envoie Ḍālim » > *ibʿaḍ Ḍālīma*, Ibn Yaʿiš, X, p. 146.
- t t* > -*tt* *ʿabiṭa tāğīru* « un commerçant s'est amusé » > *ʿabittāğīru*.
- t d* > -*dd* *ʿabiṭa Dārimu* « Dārim s'est amusé » > *ʿabid Dārimu*.
- t ṭ* > -*ṭṭ* *ʿabiṭa ṭāridu* « un chasseur s'est amusé » > *ʿabittāridu*.
- t s* > -*ss* *ʿabiṭa sāmīru* « un bavard nocturne s'est amusé » > *ʿabissāmīru*.
- t z* > -*zz* *ʿabiṭa zāğīru* « un grondeur s'est amusé » > *ʿabizzāğīru*.
- t ṣ* > -*ṣṣ* *ʿabiṭa šābiru* « un homme patient s'est amusé » > *ʿabiṣṣābiru*.
- t š* > -*šš* *lam yariṭ šisʿa* « il n'hérita pas d'un peu de bien » > *yariššisʿa*, Zamaḥṣarī-Ibn Yaʿiš, X, p. 139.
- t ġ* > -*ğğ* *lam yalbat ġālisa* « il ne resta pas assis » > *lam yalbağğālisa*, Zamaḥṣarī-Ibn Yaʿiš, X, p. 138.
- t ḍ* > -*ḍḍ* *lam yalbat ḍāriba* « il ne tarda pas à frapper » > *yalbaḍḍāriba*, Zamaḥṣarī-Ibn Yaʿiš, X, p. 140.

Exemples d'assimilation du *ḍ* :

- ḍ t* > -*tt* *nabaḍa tāmīru* « un homme opulent a abandonné » > *nabattāmīru*.
- ḍ ḍ* > -*ḍḍ* *buḍ Ḍālīma* « prends Ḍālim » > *buḍḍālīma*, Ibn Yaʿiš, X, p. 146.
- ḍ t* > -*tt* *ʿuḍtu* « j'ai cherché refuge », *Coran*, XL, 28; XLIV, 19, à lire *ʿuttu* d'après Ibn al-ʿAla, Ḥamza, al-Kisāʿi; *lattaḥaḍta* « tu aurais pu prendre », *Coran*, XVIII, 76, à lire *lattaḥatta* d'après la plupart des lecteurs (à

l'exception d'Ibn Kaṭīr, Yaṣqûb et Ḥafs qui ne font pas l'assimilation).

- ḍ d- > -dd- *nabaḍa Dârimu*ⁿ « Dârim a abandonné » > *nabad-Dârimu*ⁿ.
- ḍ t- > -tt- *nabaḍa ṭâridu*ⁿ « un chasseur a rejeté » > *nabaṭṭâridu*ⁿ.
- ḍ s- > -ss- *nabaḍa sâmiru*ⁿ « un bavard nocturne a rejeté » > *nabassâmiru*ⁿ.
- ḍ z- > -zz- *nabaḍa zâḡiru*ⁿ « un grondeur a rejeté » > *nabazzâḡiru*ⁿ.
- ḍ š- > -šš- *nabaḍa šâbiru*ⁿ « un homme patient a rejeté » > *nabaššâbiru*ⁿ.
- ḍ š- > -šš- *lam yattaḥiḍ šarika*ⁿ « il n'a pas pris un associé » > *yattaḥiššarika*ⁿ, Zamaḥšarî-Ibn Ya'îš, X, p. 139.
- ḍ ġ- > -ğğ- *wiḍ ġâwûkum* « lorsqu'ils sont venus à vous », Coran, xxxiii, 10, à lire *wiğğâwûkum*; Zamaḥšarî-Ibn Ya'îš, X, p. 138.
- ḍ ḍ- > -ḍḍ- *inbiḍ ḍâribaka* « repousse celui qui te frappe » > *inbiḍḍâribaka*, Ibn Ya'îš, X, p. 140.

Exemples d'assimilation de ḍ :

- ḍ t- > -tt- *ṣayqiḍ tâbita*ⁿ « éveille un homme ferme » > *ṣayqittâbita*ⁿ (avec perte d'emphase ?), Ibn Ya'îš, X, p. 146.
- ḍ ḍ- > -ḍḍ- *iḥfaḍ ḍâlîka* « garde cela » > *iḥfaḍḍâlîka* (avec perte d'emphase ?), Ibn Ya'îš, X, p. 146.
- ḍ t- > -tt- *ḡaluḍa tâḡiru*ⁿ « un commerçant devint grossier » > *ḡaluttâḡiru*ⁿ.
- ḍ d- > -dd- *ḡaluḍa Dâlimu*ⁿ « Dâlim devint grossier » > *ḡaluddâlimu*ⁿ.
- ḍ t- > -tt- *ḡaluḍa ṭâridu*ⁿ « un chasseur devint grossier » > *ḡaluttâridu*ⁿ.
- ḍ s- > -ss- *ḡaluḍa sâmiru*ⁿ « un bavard nocturne devint grossier » > *ḡalussâmiru*ⁿ.
- ḍ z- > -zz- *ḡaluḍa zâḡiru*ⁿ « un grondeur devint grossier » > *ḡaluzzâḡiru*ⁿ.
- ḍ š- > -šš- *ḡaluḍa šâbiru*ⁿ « un homme patient devint grossier » > *ḡaluššâbiru*ⁿ.
- ḍ š- > -šš- *lam yaḥfaḍ šîra*ⁿ « il n'apprit pas de poésie par cœur » > *yaḥfaššîra*ⁿ, Zamaḥšarî-Ibn Ya'îš, X, p. 139.
- ḍ ġ- > -ğğ- *iḥfaḍ ġâraka* « protège ton voisin » > *iḥfağğâraka*, Zamaḥšarî-Ibn Ya'îš, X, p. 138.
- ḍ ḍ- > -ḍḍ- *iḥfaḍ ḍanaka* « garde tes moutons » > *iḥfaḍḍanaka*, Zamaḥšarî-Ibn Ya'îš, X, p. 140.

La perte de l'emphase de la première consonne dans certains de ces exemples est étonnante.

Dans les *dialectes modernes de l'arabe*, on peut poser le principe suivant : *les spirantes interdentes sont conservées telles quelles, c'est-à-dire t, d, ð, dans les parlers de nomades ou d'anciens nomades; elles sont passées aux occlusives correspondantes t, d, ð, dans les parlers sédentaires*. Voyons l'application de ce principe.

En *Orient*, le fait est particulièrement net pour les villes ayant un parler de sédentaires : Le Caire, Alexandrie, Jérusalem, Damas, Alep, Bagdad; il est moins net pour les campagnes : si l'on se reporte au *Sprachatlas* de Bergsträsser, cartes 1 et 4, on verra que des parlers campagnards ayant une prononciation *q* du ق, donc essentiellement sédentaires, ont conservé les interdentes : par exemple la Palestine, le Liban sud, les parlers des Drûz, le parler de Palmyre; par contre l'inverse ne paraît pas être vrai, et aucun parler de nomades ne semble avoir perdu la prononciation spirante des interdentes.

En *Afrique du Nord*, les faits se présentent d'une manière analogue, c'est-à-dire que certains parlers de sédentaires peuvent avoir des interdentes, en dépit du principe posé ci-dessus, mais que l'inverse ne paraît guère se produire. C'est ainsi qu'en *Tunisie*, les parlers sédentaires du Sahel (type de Takrouna) ont des spirantes interdentes ainsi que la ville de Tunis. En *Algérie*, dans le département de Constantine, les spirantes interdentes sont devenues occlusives dans toute la zone des parlers sédentaires qui couvre la commune de Collo (et les communes de plein exercice situées immédiatement à l'Est, y compris Philippeville, et au Sud y compris Constantine), la commune d'El-Milia (et les communes de plein exercice situées immédiatement au Sud), les communes de Taher et de Djidjelli, la partie nord de la commune de Fedj-Mzala, la partie arabophone de la commune d'Oued Marsa, le Nord de la partie arabophone de la commune de Takitount, la ville de Bougie. Dans le département d'Alger, les spirantes interdentes ne sont passées aux occlusives qu'à Alger seulement; dans les autres villes à parler sédentaire, Cherchel, Blida, Dellys, Médéa, Miliana, Vieux-Ténès, les spirantes interdentes sont conservées; il faut probablement voir dans cette conservation des interdentes le résultat sur ces villes de l'influence des parlers de nomades : il s'agit plutôt d'une *restitution* que d'une *conservation*, car sur certains points, à Cherchel et à Miliana par exemple, j'ai remarqué des hésitations et j'ai eu l'impression que certains éléments de la population pouvaient avoir des occlusives : cette restitution pourrait n'être pas très ancienne. Dans le département d'Oran les spirantes interdentes ne sont passées aux occlusives qu'à Tlemcen, chez les montagnards Msirda et Trara (au Nord de Tlemcen), et dans certains parlers israélites. Au Maroc, en l'absence d'informations détaillées, il semble que les parlers de sédentaires, tant citadins que montagnards, aient fait passer aux occlusives, les spirantes interdentes. Le *maltais* actuel a complètement perdu les spirantes interdentes; par contre, en *Espagne*, au *xv^e* siècle, le *grenadin* les conservait encore

(G. S. Colin, « Les trois interdentes de l'arabe hispanique », in *Hespéris*, X, 1930, p. 91-120).

Les nouvelles occlusives dentales *t*, *d*, *ḍ*, issues des spirantes interdentes subissent le même sort que les anciennes occlusives dentales. En particulier le *t* issu de *ṭ* est exposé aux mêmes altérations que l'ancien *t* : affrication en *tʰ*, *tʰ*, mouillure en *tʷ*, spirantisation en *ṭ* : dans ce dernier cas, comme chez les Msirda, la prononciation primitive peut se trouver reproduite : ainsi *ḥrat* > *ḥrat* > *ḥraṭ* « il a labouré ».

Dans les parlers de nomades où les spirantes interdentes sont normalement conservées, on peut rencontrer parfois des exemples sporadiques où elles sont passées sans motif apparent, aux occlusives dentales. W. Marçais, *Ūlād Brāhīm*, p. 20-21, cite entre autres : *elhat* « être essoufflé » < *lahata*, *teffāl* « natte du moulin à bras » < *tifāl*, etc.; *genfūd* « hérisson » < *qunfūd*, *medra* « fourche à vanner » < *miḍrāt*.

Un autre fait important distingue en Afrique du Nord les parlers de sédentaires dans leur traitement des interdentes : l'emphatique *ḍ* (ou le *ḍ* confondu avec elle : voir plus loin) au lieu de passer à *ḍ* s'assourdit en *ṭ* : *ṭaḥro* « son dos »; *ṭlēla* « ombre », *byaṭ* « blanc », *mṛēt* « malade », *ṭofro* « son ongle », etc. Le phénomène a une extension moins grande que la réduction des spirantes interdentes, et il n'est presque jamais réalisé complètement : il est contrarié par des restitutions dues, soit à la langue classique, soit aux parlers de nomades avoisinants. Sa cause réelle est difficile à déterminer : s'agit-il d'une prononciation sourde du *ḍ*, analogue à celle indiquée dialectalement dans l'arabe classique (voir ci-dessus, p. 32)? S'agit-il d'un assourdissement provoqué par l'emphase? S'agit-il d'un fait berbère : comparer le passage de *aḍaḍ* « doigt » à *aṭaḍ* dans l'Est de la Kabylie (A. Basset, *Études de géographie linguistique en Kabylie*, p. 75 et carte XV)?

Notons encore le passage des spirantes interdentes aux spirantes labiodentales dans nombre de parlers de nomades telliens de l'arrondissement de Mostaganem : *tāni* « aussi » > *fāni*, *ḍhāb* « or » > *vhāb*, *ḍalma* « obscurité » > *valma* (comparer W. Marçais, *Ūlād Brāhīm*, p. 20). Des faits analogues sont attestés en Orient : par exemple, à Palmyre, *felḡ* au lieu de *telḡ* « neige »; comme on l'a vu ci-dessus, p. 28, le phénomène inverse peut se produire : dans beaucoup de parlers orientaux, la « bouche » (cl. *fum*) se dit *tum*^m, pl. *tmām*.

Examinons maintenant certaines altérations combinatoires qui frappent les spirantes interdentes.

La sonore *ḍ* peut s'emphatiser en *ḍ̣* au voisinage d'une emphatique ou d'une vélaire; sont par exemple fréquents en Algérie : *fḥaḍ* « cuisse » (cl. *fahḍ*), *ḥḍā* « prendre » (cl. *ṣaḥaḍa*), *ḍörwok* « maintenant » (< *ḍā l-waqt*) [W. Marçais, *Ūlād Brāhīm*, p. 21].

Les spirantes interdentes s'assimilent très fréquemment à un *t* qui les suit. W. Marçais, *Ūlād Brāhīm*, p. 22, cite les exemples suivants pour Saïda : *ḥ^arōtt* « j'ai labouré » (< *ḥaraṭtu*), *lettāh* « sa saveur » (< *laḍḍa-*

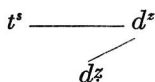
tahu), *gböttäh* « je l'ai saisi » (cl. *qabađtuhu*). Elles s'assimilent aussi souvent au *š* de négation : *mā yaḥröšš* « il ne laboure pas » < *mā yaḥröš*, *mā ntḥöšš* « je ne me laisserai pas surprendre » < *mā ntḥödš*, *mā yegböšš* « il ne saisit pas » < *mā yegböđš* (W. Marçais, *ibid.*).

Les spirantes interdentes peuvent se dissimuler en occlusives au voisinage des sifflantes ou des chuintantes. W. Marçais, *Ūlād Brāḥīm*, p. 23, cite pour Saïda les exemples suivants dans lesquels un *d* passe à *d* sous l'influence d'une sifflante ou d'une chuintante précédente : *smtđ* « semoule » < *samtđ*, *žbed* « tirer » > *ğabađa*, *šādi* « singe » < *šāđt* (?), etc.

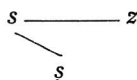
Une dissimilation remarquable est celle qui frappe en Oranie le nombre « trois » : au lieu de *tlâta*, on trouve des formes *tlâta* et *tlâta*; à Tlemcen, au lieu de *t'lât'a*, les formes *tlât'a* et *t'lâsa* (W. Marçais, *Tlemcen*, p. 156).

D. Les spirantes sifflantes.

Le *sémitique* possédait une triade d'occlusives dentales affriquées par sifflement :



En *arabe ancien*, ces phonèmes sont devenus des spirantes sifflantes (comme dans la plupart des langues sémitiques), de sorte qu'on a une nouvelle triade :



On remarquera d'abord que le *s* arabe ne représente pas seulement le *t^s* sémitique, phonème relativement rare, mais aussi et surtout le *š* sémitique passé régulièrement à *s* dès une date ancienne (voir plus loin, à propos du *šin*, la théorie de la « mutation des sifflantes »). Ensuite on notera le caractère sourd ⁽¹⁾ de la sifflante emphatique : Sibawaihi, II, p. 455, déclare que le « *šād* sans *ṣiḇāq* serait un *sin* ». Néanmoins une prononciation sonore inconditionnée *z* n'est pas inconnue : dans *Coran*, I, 5, la lecture *z-zirāṭa l-mustaḡīm* est attestée par plusieurs auteurs, en particulier par Ibn al-ʿAlā ⁽²⁾.

⁽¹⁾ Caractère sourd d'ailleurs neutralisé, aucun correspondant sonore n'ayant d'existence phonologique.

⁽²⁾ Ibn Yaʿiš, X, p. 53, attribue cette prononciation du *z* à l'influence du *tā* « qui est comme le *dāl* ». Cette explication est peu satisfaisante car le *t* est trop éloigné.

Le point d'articulation de ces phonèmes est « l'extrémité de la langue et ce qui est un peu au-dessus des incisives » : Sîbawaihi, II, p. 453 — « l'extrémité de la langue et les incisives » : Zamaḥṣarî-Ibn Yaʿîš, X, p. 124-125 : ce sont donc des spirantes *dentales* ou *alvéolaires*; à cause de leur son particulier on les appelle *hurûf aš-šafr* : des *sifflantes*.

Les sifflantes ne subissent qu'un petit nombre d'altérations inconditionnées, d'ailleurs très sporadiques : Ibn Yaʿîš, X, p. 24, cite un vers se terminant par *wa-ṣabûki sâdt*, au lieu de *sâdis* — sans doute pour les besoins de la rime. De même un peu plus loin, p. 36, il cite un autre fragment poétique dont deux hémistiches se terminent par *n-nâti* au lieu de *n-nâsi*, et par *ṣakyâti*, au lieu de *ṣakyâsi* — également pour les besoins de la rime : on voit qu'il ne s'agit que de licences poétiques.

Par contre les trois sifflantes *s*, *z*, *ṣ* sont exposées à de fréquentes altérations conditionnées.

Le *s* peut s'emphatiser en *ṣ* avant les consonnes vélaires *g*, *h*, *q* et l'emphatique dentale *ṭ*; c'est ainsi que dans la phrase *wa-ṣabaga ʿalaykum niʿamahu*, Coran, xxxi, 19, on peut lire *ṣabaga* avec un *ṣ*; de même on prononce *ṣalaḥa* pour *salaḥa* « changer de peau (serpent)»; *massa ṣaqara* pour *massa saqara*, Coran, liv, 48 : *ṣâṭis* pour *sâṭis* « qui se répand (rayon de soleil) », etc., Zamaḥṣarî-Ibn Yaʿîš, X, p. 51-52. Ibn Yaʿîš dans son commentaire, remarque que ces quatre consonnes sont *mağhûra* (ce qui est inexact en ce qui concerne le *ḥâ*) et *mustaʿliya* tandis que le *sîn* est *mahmûs* et *mustaḥḥil* — d'où nécessité d'une accommodation. Mais cette accommodation ne se produit pas quand le *s* suit une de ces quatre consonnes.

De même *s* et *ṣ* s'accommodent en *z* (et *ẓ*) devant un *d* qui les suit immédiatement; on dit par exemple *yazdulu* (ou *yazdilu*) *ṭawbahu* « il laisse tomber sa robe » du verbe *sadala* — et *yazduqu* (= *yaṣduqu*) « il est vrai dans ses paroles »; il semble que dans ce dernier cas l'emphase du *ṣ* se conserve souvent dans le résultat de l'accommodation, soit *ẓ* : Zamaḥṣarî-Ibn Yaʿîš, X, p. 52-54.

On notera encore que dans le dialecte des Banu Kalb le *s* suivi d'un *q* pouvait s'accommoder en *z* (au lieu de *ṣ*) : cette tribu lisait par exemple *massa zaqara* pour *massa saqara*, Coran, liv, 48 : Zamaḥṣarî-Ibn Yaʿîš, X, p. 52. On comparera aussi les doublets *raqaṣa* et *raqaza* « sauter », *baṣaqa*, *baṣaqa* et *baṣaqa* « cracher », *qaraza* et *qaraṣa* « pincer », *lasiqa* et *laziqa* « se coller à », *zaʿaqa* et *ṣaʿaqa* « crier ».

Le *s* et le *ṣ* s'assimilent à un *z* qui suit : *iḥbis zaradata* « retiens une maille » devient *iḥbiz zaradata*; *iḥḥaṣ zâcida* « examine davantage » devient *iḥḥaz zâcida*.

Le *z* s'assimile à un *s* ou à un *ṣ* : *ruz Salamata* « mets à l'épreuve Salama » peut devenir *rus/Salamata*; *ṣawğiz ṣâbira* « abrège ton discours en prenant patience » devient *ṣawğis/ṣâbira* : Zamaḥṣarî-Ibn Yaʿîš, X, p. 145-146.

Dans les dialectes modernes de l'arabe, la prononciation sonore du

ṣād (comme un *z*) est attestée en Arabie du Sud, au Yémen : Landberg, *Ḥaḍramoût*, p. 239 — mais il ne semble pas que le phénomène soit absolument régulier.

Les sifflantes ne sont guère sujettes à altération dans les dialectes modernes; le seul cas fréquent est la perte ou l'acquisition d'emphase : exemples d'acquisition d'emphase : *râṣ* « tête » (cl. *raṣs*), *ṣôg* « marché » (cl. *sûq*-), *ṣôr* « rempart » (cl. *sûr*-), *ṣâg* « jambe » (cl. *sâq*-), etc.; exemples de perte d'emphase : *sder* « poitrine » (cl. *ṣadr*), *shöd* « chaleur brûlante » (cl. *ṣahada* « brûler » [en parlant du soleil]), etc.; voir W. Marçais, *Ūlād Brāhīm*, p. 15; M. Cohen, *Juifs d'Alger*, p. 90-94.

Dans la plupart des parlers syriens un *ṣ* ancien est devenu *z* dans *zġr* « petit » < *ṣaġr*.

Sur des assimilations de *sš*, *ṣš*, *zš* en *šš*, de *sž*, *ṣž*, *zž* en *žž*, voir W. Marçais, *Ūlād Brāhīm*, p. 17 : par exemple *mā nelbešš* pour *mā nelbesš*.

IV. LES LIQUIDES

A. La consonne roulée *r*.

Le *sémitique* possédait une consonne roulée : *r*.

En *arabe ancien* cette consonne est parfaitement conservée : c'est un *r* roulé obtenu par une série de battements de la langue; ces battements se produisent un peu en arrière des alvéoles des incisives : c'est pourquoi les grammairiens arabes l'appellent *ḥarf at-takrîr*; il est donc de même type que le *r* italien ou espagnol ⁽¹⁾.

Les grammairiens classiques connaissent d'ailleurs deux prononciations du *râo* : un *râo mufaḥḥama* et un *râo muraqqaqa*. Le second est un *r* normal; le premier a une prononciation spéciale, plus forte, comme s'il était géminé (*muġâḥafa*) : Sībawaihi, II, p. 289-293; Zamahšarî-Ibn Yašîs, IX, p. 61-62. Les grammairiens se sont appliqués à déterminer avec grand soin dans quelles conditions apparaît le *râo mufaḥḥama* : en voici l'essentiel ⁽²⁾.

Le *tafḥīm* du *râo* est amené par l'entourage phonétique : c'est donc un phénomène *conditionné*. Les causes qui le produisent sont essentiellement le voisinage des voyelles *a*, *u*, ou des consonnes *mustaḥliya* *t*, *ḏ*, *ṣ*, *ḏ*, *q*, *ḥ*, *g*. Les causes qui l'empêchent, qui tendent donc à maintenir

⁽¹⁾ Alors qu'au contraire le *r* français parisien, d'un type tout différent, est obtenu par raclement de l'air entre la partie postérieure de la langue et l'arrière-palais ou le voile; il est donc analogue au *gayn* et non au *râo*.

⁽²⁾ Voir le bon résumé de O. Pretzl, « Die Wissenschaft der Koranlesung », in *Islamica*, VI (1934), p. 326.

le *tarqîq*, sont au contraire la voyelle *i* et la semi-voyelle *y* qui lui est apparentée. Voyons le détail des faits :

Le *r* est *mufaḥḥama* s'il est suivi par une des voyelles *a*, *u*, ou bien par une des consonnes *mustaḥliya* *t*, *ḏ*, *s*, *ḍ*, *q*, *ḥ*, *g*, suivie elle-même de *a* ou de *u*. Il est au contraire *muraqqaqa* s'il est suivi par la voyelle *i* ou par la semi-voyelle *y*.

S'il est suivi par une consonne *mustaḥliya*, le *tafḥîm* ou le *tarqîq* sont déterminés par le timbre de la voyelle précédente : il y a *tafḥîm* si cette voyelle est *a* ou *u*, il y a *tarqîq* si elle est *i*.

S'il est suivi par une consonne *mustaḥliya* suivie elle-même de la voyelle *i*, le *tarqîq* ou le *tafḥîm* sont possibles — mais le *tarqîq* est le plus fréquent.

En vertu de ces principes on lit, avec *tafḥîm* : *raḥmanu*ⁿ, *kabuṛa*, *yaḥkîru*, *yaṛûḥu*, *qirṭâsu*ⁿ, *maṣṣûdu*ⁿ, *maṣṣûlu*ⁿ, *muṛtaṣifu*ⁿ. Par contre on lit avec *tarqîq* : *qarîbu*ⁿ, *Maryamu*. Il y a hésitation par exemple entre *firqi*ⁿ et *fîrqi*ⁿ. On remarquera que le *tafḥîm* est amené plutôt par ce qui suit, que par ce qui précède le *r*.

Une théorie légèrement différente a été développée par le célèbre lecteur Warš : O. Pretzl, *Die Wissenschaft der Koranlesung*, p. 326-328. Quoi qu'il en soit, le *râs mufaḥḥama* et le *râs muraqqaqa* ne sont en arabe classique que des variantes combinatoires d'un même phonème : cette distinction n'a qu'une valeur phonétique, extraphonologique.

Le *r* ne subit pour ainsi dire pas d'altérations inconditionnées. En fait d'altérations conditionnées, il semble ne subir que quelques rares assimilations.

Nous mentionnerons seulement l'assimilation de *-rl-* en *-ll-*. Cette assimilation est tenue pour incorrecte par beaucoup de grammairiens; cependant elle se rencontrait chez certains lecteurs du Coran; c'est ainsi que Yaḥqûb al-Ḥadramî lisait *yaḡfillakum*, *Coran*, XLVI, 30 au lieu de *yaḡfir lakum*; c'est ainsi que, d'après Abû Bakr ibn Muḡâhid, le célèbre lecteur Ibn al-ʿAlâ lisait *faḡḡfiliânâ*, *Coran*, III, 14 au lieu de *fa-ḡfir lanâ*, et avec syncope d'une voyelle brève : *sahḡhallakum*, *Coran*, XXII, 64 au lieu de *sahḡhara lakum*, etc. : Zamahšarî-Ibn Yaʿîš, X, p. 143.

Dans les *dialectes arabes*, le *r* n'est sujet qu'à une seule altération inconditionnée qui soit vraiment importante : dans certains parlers de *sédentaires*, le *r* tend à passer à *ḡ*⁽¹⁾ : j'ai personnellement relevé ce fait chez les chrétiens de Bagdâd et il est signalé dans plusieurs parlers de citadins marocains, notamment à Fez.

(1) Une évolution analogue se retrouve en français : le *r* français n'a pas toujours eu la prononciation vélaire qu'il a actuellement. Il avait autrefois l'articulation roulée du *r* espagnol ou italien : c'est seulement à partir du XVIII^e siècle qu'il est devenu un peu partout en France un *r* vélaire.

L'opposition ancienne de *r mufahhama* et de *r muraqqqa* subsiste dans les parlers arabes modernes. En Orient cette opposition reste purement phonétique et ne revêt aucun caractère distinctif; les causes qui amènent le *tafhīm* sont analogues à celles que nous avons relevées en arabe ancien : le contact des consonnes *mufahhama* ou des voyelles postérieures (*u, o, a*) amène le *tafhīm* de *r* tandis que le contact des consonnes *muraqqqa* ou des voyelles antérieures (*ä, e, i*) provoque le *tarqīq* : voir Mattsson, *Dialecte arabe vulgaire de Beyrouth*, p. 68-70; Feghali, *Kfarabīda*, p. 69; Cantineau, *Dialecte de Palmyre*, p. 54-56; *Parlers de nomades*, I, p. 21-25. Au Maghreb, au contraire, des influences analogiques masquent souvent l'origine du *tafhīm*, et l'opposition des deux *r* a pris une valeur distinctive si nette qu'on peut parler de deux phonèmes de type *r* : le *r* simple et le *r* « emphatique », et deux mots entièrement semblables par ailleurs peuvent se distinguer entre eux parce que l'un a un *r* simple et l'autre un *r* emphatique : ainsi on dit *dār* « il a fait » (sans doute par analogie de *idīr*) mais *dār* « il a tourné » (sans doute par analogie de *idīr*); de même *brad* « il a limé » (cl. *barada*?) mais *bred* « il s'est refroidi » (d'un ancien *barida* au lieu cl. *baruda*?), etc. Sur le *r* emphatique en Afrique du Nord, voir W. Marçais, *Ūlād Brāhīm*, p. 25-26; Cohen, *Juifs d'Alger*, p. 53-54; A. Fischer, *Lautlehre des Marokhanisch-Arabischen*, p. 8, n. 2.

Le *r* ne subit que peu d'altérations conditionnées dans les dialectes modernes de l'arabe. On citera seulement quelques dissimilations de *r* en *n* ou *l* au voisinage d'un autre *r*, d'un *l* ou d'une nasale : c'est ainsi que *corsar* « corsaire » passe à *garṣān* (*Mille et une nuits* et maghrébin), que *général* passe en arabe d'Égypte à *gennênār*, et *américain* à *malakân*; sur le nom du « pied » *riġl* passé à *æġr*, voir plus loin, p. 54. Parmi les assimilations on notera celle de *rl* en *ll* dans *ndillek* « je te ferai » < *ndīr lek* et *dāllāh* « il lui a fait » < *dār lāh* (W. Marçais, *Ūlād Brāhīm*, p. 27).

B. La latérale *l*.

Le sémitique possédait une liquide latérale *l*.

En arabe ancien cette consonne est parfaitement conservée. Son point d'articulation est : tout le bord antérieur de la langue et la partie antérieure du palais « haut » qui est en face d'elle, un peu au-dessus des petites molaires, des canines et des incisives. Elle a une prononciation particulière : *l'inhirāf*, car la langue « s'incurve » pendant qu'on l'articule, sa pointe appuyée à l'endroit qui vient d'être indiqué, de sorte que l'air s'échappe des deux côtés : aussi les phonéticiens européens l'appellent-ils une *latérale*.

Le *l* ne subit en arabe ancien que peu d'altérations inconditionnées.

Un article *m-* apparaissait dans le dialecte de la tribu de Ṭayyib et dans les dialectes du Yémen au lieu de l'article normal *l-*; et an-Namir ibn Tawlab citait les paroles suivantes du Prophète : *laysa mina m-birri m-šiyāmu fi m-safari* « ce n'est pas une bonne chose que de jeûner en voyageant » (Zamaḥṣarī-Ibn Ya'īš, X, p. 33). Mais il n'est pas prouvé que cet *m-* provienne de *l-* : il s'agit probablement d'un autre élément démonstratif (Brockelmann, *Grundriss*, I, p. 137).

Par contre, de même qu'ils distinguent un *rāo mufahḥama* et un *rāo muraqqāqa*, les grammairiens arabes connaissent un *lām mugallaḡa* et un *lām muraqqāqa* ⁽¹⁾. Tous admettent que le *l* géminé du nom de « Dieu » doit être prononcé avec un *taglīḡ* quand il est précédé de *u* ou de *a*, mais avec *tarqīḡ* quand il est précédé de *i* : ainsi on doit dire *raḥmatu llāhi*, *ḥatama llāhu ʿalā qulūbihim*, mais *bismi llāhi*. En outre les traités de *tagwīd*, en particulier le *Kitāb at-taystr* d'ad-Dānī et le *Kitāb al-kāfi* d'al-Andalūsī, signalent certaines règles sur le *taglīḡ* et le *tarqīḡ* du *lām* figurant dans n'importe quel mot. Voici, d'après O. Pretzl, l'essentiel de ces règles.

Le *taglīḡ* est amené par une des quatre consonnes *muṭbaqa* : *ṣ*, *t*, *ḡ*, *ḍ*, quand elles précèdent immédiatement le *l*, et que celui-ci est suivi d'une des voyelles *a*, *u*. On doit donc lire *faṣḥu*, *naṭḥubu*, *ṣaḡḡalnā*, *ṣaḡḡama*. Le *taglīḡ* est également possible si un *a* bref s'intercale entre *ṣ* ou *t* (pas *ḡ* ni *ḍ*) et *l*, celui-ci étant suivi de *a* (pas de *u*) : on lira donc *ṣaḡḡātu*, *ṭaḡḡaba*. Il est empêché par un *i* suivant ou précédant le *l*. Il semble exister une prononciation intermédiaire entre le *taglīḡ* et le *tarqīḡ* : elle se produit par exemple si, la condition ci-dessus étant remplie, le *l* est géminé ou suivi d'une voyelle *u* : *ṣallā*, *ṭaluqa*. On voit que le *taglīḡ* du *l* est bien moins fréquent que celui du *r* : il est amené seulement par les consonnes *muṭbaqa*, si les voyelles voisines ne s'y opposent pas. Comme celui de *r*, il est purement phonétique et n'a aucune valeur distinctive.

Le *l* est sujet à des altérations conditionnées : il peut parfois se dissimiler en *n* au voisinage d'un autre *l* : les grammairiens citent *laʿanna* pour *laʿalla* « peut-être » et *lā ban faʿalta kaḡā* pour *lā bal faʿalta kaḡā* « non, tu as fait ainsi ». Les cas d'assimilation sont beaucoup plus fréquents : chacun sait que le *l* de l'article s'assimile à 13 consonnes initiales de mot : les 10 dentales *t*, *d*, *ṭ*, *n*, *ṭ*, *ḡ*, *ḍ*, *s*, *z*, *ṣ*, la liquide roulée *r*, la latérale *ḡ*, et la chuintante *ṣ*. Un *l* en fin de mot peut s'assimiler aux mêmes consonnes initiales du mot; le cas se présente en particulier pour les conjonction *bal* « mais » et *hal* « est-ce que ? » (voir Zamaḥṣarī-Ibn Ya'īš, X, p. 140-143) :

⁽¹⁾ Voir sur cette question A. Fischer, « Zur Aussprache des Namens Allāh », in *Islamica*, I (1924), p. 544-547; *JRAS*, 1931, p. 847; O. Pretzl, « Die Wissenschaft der Koranlesung », in *Islamica*, VI (1934), p. 326, 328-330.

Tous les lecteurs du *Coran* lisent (avec assimilation de -l à r-) :
barrāna, LXXXIII, 14, pour *bal rāna*.

Hamza et al-Kisâoî lisent (avec assimilation de -l à t-, t-, s-) :

battuṣṭirūna l-hayāta d-dunyā, LXXXVII, 16, pour *bal tuṣṭirūna*;
hattuwwiba, LXXXIII, 36, pour *hal tuwwiba*;
bassawwalat, XII, 18, 83, pour *bal sawwalat*.

Al-Kisâoî seul lit (avec assimilation de -l à t, n, ḡ, z, ḍ) :

baṭṭaba'a, IV, 154, pour *bal ṭaba'a*;
bannattabiṣu mā ʿalqaynā, II, 165, pour *bal nattabiṣu*;
baḍḍanantum ʿan lan yaḡaliba r-rasūlu, XLVIII, 12, pour *bal ḍanantum*;
bazzuyyina li-lladīna kafarū, XIII, 33, pour *bal zuyyina*;
baḍḍallū, XLVI, 27, pour *bal ḡallū*.

Ces assimilations devaient être encore plus fréquentes dans la langue courante, et surtout dans les dialectes anciens. Cependant Sibawaihi, II, p. 467, note que l'absence d'assimilation dans *hal raṣayta* est caractéristique de la langue du Ḥiǧāz.

Dans les *dialectes modernes de l'arabe*, le l s'est généralement bien conservé. La distinction entre un l *mufaḥḥama* ou *mugallaḡa* et un l *muraqqqa* se retrouve dans beaucoup de dialectes. Bien que ce phénomène n'ait jusqu'ici été que médiocrement étudié, il semble que ce soit le voisinage des consonnes *muṭbaqa* et vélaires qui amène le *tafḥīm* de l, le voisinage des voyelles postérieures étant insuffisant pour le provoquer : voir mes remarques à ce sujet dans *Le dialecte arabe de Palmyre*, I, p. 51-52; *Parlers de nomades*, I, p. 21-22; *Les parlers arabes du Ḥōrān*, atlas, cartes 15, 16, 17, 18; on dit *ṣaḡa* « prière », *ṭōl* « longueur », *ṭalāq* « divorce », etc. Le *tafḥīm* du lām paraît en Orient plus développé chez les nomades que chez les sédentaires; les paysans du Ḥōrān (nomades sédentarisés à haute époque) se divisent eux-mêmes en deux groupes : les uns, dits *nās el-guḷḷāye* « gens qui appellent *guḷḷāye* le poëlon en fer étamé dans lequel on verse le *sāmān* sur le *burgol* », ont comme les nomades de nombreux l *mufaḥḥama* et disent *baṣaḡa* « oignon », *baḡla* « mule », *nhāḡa* « son », *ṭwāḡa* « mangeoire », etc.; les autres, dits *nās el-gōllāye* « gens qui appellent *gōllāye* le même ustensile », ont comme les paysans d'origine sédentaire de la plaine de Damas et de l'Hermon, un l presque toujours *muraqqqa*, et disent *baṣale*, *baḡle*, *nhāle*, *ṭwāle*, etc. — Des oppositions de ce genre sont bien connues en Afrique du Nord : on sait que les petits nomades telliens disent *galḡ* « cœur », alors que les nomades sahariens disent *gālb*; sur l'emphase de l dans les parlers algériens on consultera : W. Marçais, *Ulād Brāḥīm*, p. 25; M. Cohen, *Juifs d'Alger*, p. 54-55 : l'emphase est souvent motivée par le voisinage d'autres

emphatiques — mais parfois aussi elle est d'origine psychologique, ou même immotivée. A la différence du *tafḥīm* de *r*, celui de *l* semble toujours phonétique et sans aucune valeur distinctive.

Les altérations inconditionnées de *l* semblent très rares; au contraire les altérations conditionnées, dissimilations et assimilations sont fréquentes. Les dissimilations se produisent quand un *l* se trouve dans un même mot ou dans un même membre de phrase au voisinage d'un *r*, d'un *n*, d'un *m* ou d'un autre *l*; au voisinage d'un *r*, la dissimilation se fait en *n* ou en *m* (devant une labiale) : beaucoup de parlers orientaux ont une forme *bennûr* « cristal » en face du classique *ballûr*; le nom de l'ange Gabriel, cl. *Ġabrâṣīl* est à Tunis *Žubrâṣīn*; « hier », cl. *al-bâriḥ*, est dans la plupart des parlers syro-palestiniens *embâreḥ*; au voisinage d'un *n* ou d'un *m*, la dissimilation peut se faire soit en *n*, soit en *r* : le patriarche Ismaël, cl. *İsmâṣīl*, est appelé dans beaucoup de parlers *İsmâṣīn*, et l'ange Michel, cl. *Mīḥâṣīl*, est appelé *Mīḥâṣīn* — mais le « consul européen » s'appelle en iraquien *qonṣur*. Au voisinage d'un autre *l*, la dissimilation se fait également en *n* ou en *r* : la « chaîne », cl. *silsila*, est en Oranie et au Maroc *sensla*, le « tremblement de terre », cl. *zalzala*, y est *zenzla*, le « coloughli » = turc *kul oğlu*, y est *qôrögli* (W. Marçais, *Tlemcen*, p. 33, 96; *Ūlâd Brāḥīm*, p. 28; M. Cohen, *Juifs d'Alger*, p. 86-89). A côté de ces exemples où un *l* se dissimile au voisinage de *r*, *l*, *m*, *n* — il en existe d'autres où il se produit au contraire une assimilation à distance, au voisinage de *r* : c'est ainsi que *l-âḥar* « l'autre » devient en arabe d'Égypte *râḥar*, que ital. *aprile* devient en tunisien *ibrtr* (voir C. Brockelmann, *Grundriss*, I, p. 178). D'autres fois encore, le *l* est tombé purement et simplement : en face de cl. *qâlat laka*, *qultu lahu* « elle t'a dit, je lui ai dit », on entend souvent en arabe dialectal maghrébin *gâtlek*, *gutlâh* (-lq); en face de cl. *al-ṣawwalu min ɣams*, la forme algérienne la plus fréquente est *lûmnâmes* (comp. W. Marçais, *Ūlâd Brāḥīm*, p. 28).

Quant aux assimilations par contact, on peut dire que le *l*, en particulier celui de l'article, s'assimile non seulement aux mêmes consonnes qu'en arabe ancien, mais encore à d'autres. Une question particulièrement importante est celle de l'assimilation ou de la non assimilation du *l* de l'article au ɟ initial de nom. Quand le ɟ est prononcé comme une chuintante sonore *ž*, l'assimilation est presque la règle (comme pour la chuintante sourde *š*). Toutefois W. Marçais, *Trois textes d'El-Hamma de Gabès*, p. 231, signale que dans le parler de cette localité l'assimilation n'est obligatoire que si le *ž* est l'élément initial d'un complexe consonantique : par exemple *ež-žbâl* « la montagne »; par contre, quand *ž* initial d'un mot déterminé est suivi d'une voyelle, le *l* de l'article peut tout aussi bien s'assimiler que ne pas s'assimiler : par exemple, on trouve *ež-žarʔ* à côté de *el-žarʔ* « canton d'une oasis ». Quand le ɟ est prononcé affriquée : *ğ*, il peut y avoir, selon les régions,

assimilation ou absence d'assimilation. Au Maghreb, autant qu'on en peut juger, il semble que l'assimilation de l'article ne se fasse pas; en Orient, au contraire, dans la mesure de nos informations, elle paraît être de règle : *eğ-ğäbäl* « la montagne »; toutefois L. Bauer, *Das palästinische Arabische*, 4^e éd., p. 5, note que dans les villes, les gens instruits évitent de faire l'assimilation et disent par exemple *el-ğaw* « l'atmosphère », *el-ğumle* « la somme ». Parallèlement à l'assimilation du *l* de l'article au *ğ* initial de nom, on constate une assimilation identique de l'article au *č* initial provenant dans certains parlers d'un ancien *k* : *eč-čälb* « le chien ».

Le *l* de l'article peut d'ailleurs s'assimiler à d'autres consonnes, par exemple au *k*, dans l'expression fréquente *ökkul* « le tout » (W. Marçais, *Ülâd Brāhīm*, p. 28; C. Brockelmann, *Grundriss*, I, p. 176), au *g* provenant de *ğ* en égyptien : *eg-gäzzâr* « le boucher » (Brockelmann, *ibid.*). Enfin il est des parlers arabes, par exemple certains parlers de la petite Kabylie, dans lesquels le *l* de l'article s'assimile régulièrement aux labiales et aux postpalatales.

En dehors de l'article, l'assimilation de *l* à une consonne subséquente est plus rare. On notera cependant des assimilations de *-ln-* en *-nn-*, elles que *gunna* « nous avons dit » pour *gulna*, *nna* « à nous » pour *lna*. Des faits du même genre apparaissent pour le groupe *-lr-* : W. Marçais, *Ülâd Brāhīm*, p. 27, cite la phrase *idahher rōḥah fi-gölbi* (pour *idahhel rōḥah*) « il s'introduit dans mes bonnes grâces »; pour le groupe *-lš-* : *mā yākušš* (pour *mā yākulš*) « il ne mange pas » (W. Marçais, *ibid.*); pour le groupe *-lt-* : *guttläh* (pour *gultläh*) « je lui ai dit » (W. Marçais, *ibid.*, p. 28).

Un cas particulièrement curieux d'assimilation à distance suivie d'une dissimilation est celui qu'on constate, dans beaucoup de parlers syro-palestiniens, pour le nom du « pied », cl. *riğl*, qui est devenu *reğr*, sans doute par l'intermédiaire d'une forme **reğr*.

C. La latérale *đ*.

Le *sémitique* semble avoir possédé une triade d'occlusives dentales à appendice latéral :

$$\begin{array}{c} t_2^l \text{---} (d_2^l) \\ \quad \quad \quad \swarrow d_2^l \end{array}$$

Leur point d'articulation aurait été très en avant, leur occlusion faible et leur explosion, au lieu de se produire par la pointe de la langue s'écartant du palais, se serait produite sur les côtés de la langue. de façon à donner l'impression d'une sorte de *l*. Des consonnes de ce type sont attestées dans beaucoup de langues indiennes de l'Amérique

du Nord, dans certaines langue africaines et dans les langues du Caucase.

En arabe classique, cette triade a été disloquée : la sourde t_2^l est passée à ʃ (voir plus loin); la sonore d_2^l mal attestée, n'a pas de représentant connu; par contre, l'emphatique q_2^l s'est conservée intacte pendant un certain temps; pour simplifier nous la noterons q .

D'après les anciens grammairiens, cette consonne caractérise la langue arabe et les étrangers sont incapables de la prononcer (de fait les occlusives dentales latérales sont difficiles à articuler pour qui n'en a pas dans sa langue maternelle). Les Arabes sont appelés *an-nâtiqûna bi-q-dâd* « ceux qui parlent avec le *dâd* » et l'on met dans la bouche du Prophète cette déclaration : *canâ ʕafʕahu man takallama bi-q-dâd* « je suis le plus correct de ceux qui parlent avec le *dâd* ».

La prononciation du *dâd* est assez bien décrite par les grammairiens arabes : son point d'articulation est « le bord extrême de la langue et les molaires correspondantes » (Sibawaihi, II, p. 453; Zamaḥṣari-Ibn Ya'îš, X, p. 124-125). On peut le prononcer soit du côté droit, soit du côté gauche (Ibn Ya'îš, *ibid.*). Mais la prononciation du côté droit est la plus correcte : il s'agit donc bien d'une « latérale ». De plus, le *dâd* est défini comme une spirante (*riḥwa*) et comme une *muṭbaqa* qui n'a aucun correspondant parmi les *munfatiḥa* (Sibawaihi, II, p. 454-455). Enfin on lui reconnaît une qualité particulière : l'*istiṭâla* « l'allongement, la prolongation » à cause de l'étendue de son point d'articulation (Howell, *Arabic Grammar*, IV, p. 1707-1709). Cette définition n'est pas absolument complète et l'on pourrait hésiter entre les prononciations q^l , q^l , q^l — mais le sens de l'évolution du phonème ne laisse aucun doute à ce sujet : la prononciation ancienne était q^l , autrement dit, la pointe de la langue s'approchait des incisives supérieures comme pour un q , et le souffle expiratoire s'échappait non seulement par la pointe, mais aussi par le côté de la langue⁽¹⁾.

Ce phonème complexe, d'articulation difficile, était menacé d'altération dès l'époque ancienne. Déjà les grammairiens classiques signalent une prononciation vicieuse qu'ils appellent *dâd ʕaʕfa* (Sibawaihi, II, p. 452), qui, d'après le commentaire de Sirâfî, serait prononcé comme *dâo*, ou comme intermédiaire entre *dâd* et *dâo*. Beaucoup plus rare est le passage de q à l ; on cite un hémistiche du poète Mandûr Ibn Ḥabba al-ʕAsadî : *mâla ʕilâ ʕarṭati ḥiqfiʔ fa-lṭaḡaʔ* « il se dirigea vers un

(1) Sur la prononciation latérale du *dâd*, voir N. Jušmanov, « La correspondance du *dâd* arabe au 'ayn araméen », in *Comptes rendus de l'Académie des Sciences de l'U.R.S.S.*, 1926; M. Cohen, *Bulletin de la Société de Linguistique de Paris*, 1927, *Comptes rendus*, p. 172; G. S. Colin, « Notes de dialectologie arabe », in *Hespéris*, 1930, p. 91 et suiv. Par contre on rejettera les hypothèses peu vraisemblables de J. Vilencik, « Welchen Lautwert hatte ʕ im Ursemitischen », in *OLZ* 1930, p. 90.

arbre *carîâ* (qui se trouvait sur) une dune et se coucha sur le côté», dans lequel *ilîağā* serait le réfléchi en *t* de *dağā'a* (Sibawaihi, II, p. 480; Zamahšarî-Ibn Ya'îš, X, p. 45-46).

Le *ğ* ne subit que très peu d'assimilations. L'assimilation de *-ğš-* en *-šš-* est contestée : Abû Šu'ayb as-Sûsî rapporte d'après al-Yazîdî que Ibn al-ʿAlâ lisait *li-baššāni-him* pour *li-bağî šāni-him* (avec syncope de la voyelle), *Coran*, xxiv, 62 — mais Abû Šu'ayb est seul à attester cette lecture qui est, en général, rejetée. L'assimilation de *-ğt-* en *-tt-* : par exemple *muṭṭağī'u* est possible d'après Sibawaihi, II, p. 473.

Dans les *dialectes modernes de l'arabe*, l'ancien *ğād* est en général passé à *ğāw* et se trouve complètement confondu avec les représentants de l'ancien *ğāw* : on a dès lors au lieu de *ğ*, les différentes prononciations locales de *ğāw* : *ğ*, *q*, *t* : par exemple dans les dialectes maghrébins : *ğrab*, *qrab*, *ṭrab* «il a frappé», *lağ*, *laq*, *laṭ* «la terre». Ces prononciations dialectales ont réagi sur la lecture de l'arabe classique (de même que le latin est lu différemment par les populations qui parlent des langues romanes) : les prononciations les plus courantes sont *ğ* si le lecteur a des interdentes dans son parler, *q* s'il n'en a pas.

Cependant des prononciations latérales de l'ancien *ğād* sont attestées sporadiquement : dans les transcriptions espagnoles de l'arabe, *ğād* est en général rendu par *d*, mais il y a quelques mots dans lesquels il est rendu par *ld* : *qāğī* «cadi» est rendu par *al-calde* ou *al-calle*, *al-bayād* «la blancheur, le blanc» est rendu par *al-bayalde* «céruse», *rabağ* «faubourg d'une ville» est rendu par *ravalde* (Steiger, *Contribucion a la fonetica hispano-arabe*, p. 165). En Arabie du Sud, en particulier dans le pays Dağna le *ğād* est prononcé comme *l* emphatique : *titgağlā bah* «tu en rendras compte», *law* «gens de la tribu, contribules», pour *titgağğā*, *ğaw* (Landberg, *Ḥaḍramūt*, p. 637; G. Brockelmann, *Grundriss*, I, p. 132). En dehors de ces deux dialectes (dont le premier, l'hispano-arabe, est déjà mort), il ne reste plus de traces de la prononciation latérale du *ğād*. En conclusion, qu'il soit passé à *ğ* ou à *l*, on peut dire que le *ğād* a disparu des dialectes arabes modernes.

V. LES PRÉPALATALES

Le *sémitique* avait deux consonnes prépalatales : la chuintante *š* et la semi-voyelle *y*. L'*arabe*, au contraire, en a trois : l'occlusive affriquée *ğ*, la chuintante *š* et la semi-voyelle *y* — mais de ces trois prépalatales, une seule continue la consonne sémitique correspondante : le *y*; le *ğ* représente un traitement prépalatale de l'occlusive palatale sémitique *g*; le *š* arabe représente, non pas le *š* sémitique, mais l'occlusive dentale à appendice latéral *t*₂^l. Nous allons étudier une à une ces trois consonnes.

A. L'affriquée \check{g} .

Il a été dit ci-dessus, p. 16, et il sera répété plus loin que le *sémitique* possédait une triade d'occlusives dorsales-palatales :

$$\begin{array}{c} k - g \\ \quad \swarrow \\ \quad q \end{array}$$

En *arabe ancien*, le point d'articulation de la sonore g a été, d'une façon inconditionnée et pour des raisons qui nous échappent, reporté très en avant, dans la région prépalatale. Or les occlusives dorsales ⁽¹⁾-prépalatales sont des phénomènes instables qui tendent à s'altérer par mouillure, puis une fois mouillées, à devenir des apicales ⁽¹⁾-alvéolaires également mouillées; on peut considérer comme général le schéma d'évolution suivant :

$$g \text{ prépal.} \longrightarrow g^y \longrightarrow d^y$$

À son tour l'alvéolaire mouillée d^y est susceptible de deux traitements différents : ou bien l'occlusion cesse et l'on a un simple y , ou bien la mouillure se transforme en appendice chuintant, de sorte qu'on a une affriquée d^z (qu'on notera \check{g}); cette affriquée peut elle-même perdre son occlusion et aboutir à un simple \check{z} .

$$\begin{array}{c} \swarrow y \\ d^y \searrow \\ d^z(\check{g}) \longrightarrow \check{z} \end{array}$$

Il n'est pas facile de dire à quel stade d'évolution était parvenu l'arabe ancien en ce qui concerne ce phénomène : il y avait certainement, comme de nos jours, d'importantes divergences d'un dialecte à l'autre. En ce qui concerne l'arabe classique, le *ġim* est défini comme une occlusive palatale-dorsale (...*wasat al lisân*, Sîbawaihi, II, p. 453; Zamahšarî-Ibn Ya'îš, X, p. 124) mais les grammairiens anciens ne disent pas s'il y a mouillure ou affrication; ils signalent seulement deux prononciations « vicieuses » du *ġim* : un *ġim* prononcé comme un *kâf* : *kamal* au lieu de *ġamal*, *rakul* au lieu de *raġul*, prononciation usitée au Yémen et à Bagdad; et un *ġim* prononcé comme un *šin*, par exemple *ištama'u* au lieu de *iġtama'u* et *al-šašdaru* au lieu de *al-šaġdaru*

⁽¹⁾ On appelle *dorsales* les consonnes articulées avec le dos de la langue, et *apicales* celles qui sont articulées avec la pointe de la langue. Dans les dorsales-prépalatales, le dos de la langue s'applique sur le palais antérieur : dans les apicales alvéolaires, la pointe de la langue s'applique sur les alvéolaires.

(Sībawaihi, II, p. 452; Zamaḥṣarī-Ibn Yaʿīš, X, p. 125 et 127). Mais le *ġim* étant une sonore, et les sonores correspondant à *kâf* et à *šīn* n'existant pas dans l'écriture arabe, il faut évidemment comprendre, comme Bravmann, *Materialen*, p. 40, un *ġim* prononcé *g* et un *ġim* prononcé *ž*, autrement dit d'une part *gamal* et *ragul*, et d'autre part *al-ʿaždaru*. Les prononciations *g* et *ž* du *ġim* étant ainsi condamnées, les prononciations *dʷ* et *dʒ* étant exclues puisque c'est le dos de la langue et non sa pointe qui entre en action, il semble que ces grammairiens considèrent comme seule correcte une prononciation *gʷ* ⁽¹⁾. Mais, comme pour le *ġād*, les prononciations dialectales locales ont réagi sur la lecture de l'arabe classique : les prononciations les plus courantes sont : *dʒ* (*ğ*) et *ž*.

Outre les deux prononciations comme *g* et comme *ž*, que nous retrouverons en arabe dialectal, le *ġim* est sujet à quelques accommodations ou assimilations. C'est ainsi qu'il s'accommode en *š* devant un *t* : d'où la prononciation *ištamaʿu* pour *iğtamaʿu* signalée ci-dessus; en outre les grammairiens signalent les assimilations suivantes :

- ğ š* > -*šš*- *ʿaḥriğ šabata*ⁿ « fais sortir Šabat » > *ʿaḥriššabata*ⁿ et dans *Coran*, XLVIII, 29, *ʿaḥrağa šaʿcahu* > *ʿaḥraššaʿcahu* avec syncope de la voyelle (Zamaḥṣarī-Ibn Yaʿīš, X, p. 138).
- ğ t* > -*tt*- Cette assimilation, quoique extraordinaire, est attribuée à Ibn al-ʿalâ par al-Yazīdī, cité lui-même par Zamaḥṣarī, *ibid.*, à propos du passage du *Coran*, LXX, 3-4 : *đī l-maʿâ-riğī ta-ruğū* qui serait à lire *đī l-maʿârittaʿ-ruğū* avec syncope de la voyelle.
- ğ z* > -*zz*- Cette assimilation est signalée comme un vulgarisme par Yâqût, II, p. 204, dans l'expression *ḥuzzatu s-sarâwīl* pour *ḥuğzatu s-sarâwīl*.

Dans les *dialectes modernes* sont attestées les prononciations suivantes du *ġim* :

Une prononciation *g* (médiopalatale ou postpalatale) est attestée en Égypte où l'on dit *gäbäl* « montagne », *negm* « étoile », *aga* « il est venu ». Il en serait de même en Oman.

Une prononciation *gʷ* (prépalatale et légèrement mouillée, souvent difficile à distinguer de *dʷ*) se rencontre chez les grands nomades nord-arabiques, en particulier dans la confédération des Šammar et des ʿAnāze : voir mes *Études sur quelques parlers de nomades*, I, p. 25-26;

(1) Sur la prononciation du *ġim*, on consultera Brockelmann, *Grundriss*, I, p. 222; Vollers, *Volkssprache*, p. 11 (qui suppose une prononciation classique *dʷ*, incompatible avec la description des grammairiens arabes); W. Marçais, *Encyclopédie de l'Islam*, art. « Ġim », I, p. 1075-1076.

par exemple *nʿagʿa* « brebis », *gʿabha* « front », *gʿefen* « paupière ». À côté de cette prononciation *gʿ*, ces mêmes parlers de nomades ont d'ailleurs également — dans des conditions qui ne sont pas encore claires — une prononciation *g* : *regel* « pied », *geld* « peau ». Une prononciation analogue semble attestée dans une partie du Yémen : E. Rossi, *Appunti di dialettologie del Yemen*, p. 7 (RSO XVII, p. 236).

Une prononciation *y* (pouvant passer à *i*) est attestée dans un certain nombre de tribus nordarabiques : les Sardīye, les Bani Saḥar, les Fhêl, les Sirḥân, les Šarârât, les sédentaires de Teima, de Dûmat al-Ğandalīye (Ġôf), de Ġöbba, de Ḥâyel — et quelques tribus du Bas-Euphrate. J'ai vérifié moi-même le fait pour les Sardīye, les Sirḥân et les gens du Ġôf : *Études sur quelques parlers de nomades*, I, p. 24-25; II, p. 137-138 et j'ai relevé des exemples comme *yabha* « front », pl. *ibâh*; *ḥâyeb* « sourcil », duel *ḥâibên*; *riyʿl* « pied », mais *rîli* « mon pied », etc.

Les deux prononciations les plus fréquemment attestées sont la prononciation *ġ* (= *dj*) et la prononciation *ž* (= *j* français). Voici ce qu'on sait sur les aires respectives de ces deux prononciations :

Au Yémen, la prononciation *ġ* est la plus répandue : E. Rossi, *ibid.*

En Irâq, la prononciation *ġ* paraît également tenir une place importante; c'est elle que j'ai rencontrée dans tous les points où j'ai enquêté.

Dans le désert syrien, la prononciation *ġ* est de règle dans les tribus de petits nomades; Ḥadīdīn, Mawālī, Bani Ḥâled, Nê̄m, Faḍʿol, etc. (les « Anâze et les Šammar ayant la prononciation *gʿ*»). La prononciation *ž* n'est absolument pas attestée chez les nomades de cette région.

En Syrie-Palestine-Transjordanie, la situation est clairement exprimée par la carte n° 2 de Bergsträsser, *Sprachatlas* : la prononciation *ž* est dans ce pays une prononciation citadine : c'est celle de Damas, Beyrouth, Haïfa, Naplouse, Jérusalem, Jaffa, Ghazza, etc.; c'est aussi celle de tout le Liban, de l'Anti-Liban, du Ġäbäl ed-Drûz. La prononciation *ġ* est au contraire la plus répandue dans les campagnes palestiniennes, transjordanienues et syriennes.

En Afrique du Nord, la situation est exactement contraire : la prononciation *ž* est de beaucoup la plus répandue : c'est celle de la Tripolitaine, de la Tunisie et du Maroc (le *ġ* pouvant reparaître en cas de gém'ination comme à Tanger); c'est celle également de la plupart des nomades. La prononciation *ġ* n'est attestée d'une façon régulière que dans une partie de l'Algérie : dans le département de Constantine, l'arrondissement de Sétif, plus les communes mixtes de Djidjelli et de Fedj-Mzala, une partie de la commune de Barika, El-Kantara, les villes de Constantine et de Bougie; dans le département d'Alger, tout le Tell; dans le département d'Oran, la partie tellienne de l'arrondissement de Mostaganem, une partie de l'arrondissement de Mascara, la partie la plus orientale de l'arrondissement d'Oran, et enfin la ville de Tlemcen.

Les prononciations du *ġīm* énumérées jusqu'ici sont des prononciations *sonores*; il existe, à côté d'elles, quelques prononciations *sourdes*

étroitement localisées : c'est ainsi qu'à Palmyre et dans quelques villages de l'Anti-Liban, le *ġīm* est prononcé *č* (= *tch*) : *čār* « voisin », *čāmāl* « chameau », *tčēče* « poule », *eče* « il est venu », etc. Dans l'oasis de Suḥne (entre Palmyre et l'Euphrate), le *ġīm* passe à *é* (= *ts*) : *hīceb* « sourcil », *čeld* « peau », *tčīči* « poule », etc. Ces prononciations sourdes pourraient être dues à des influences araméennes.

Dans beaucoup de parlers judéo-arabes, il peut y avoir confusion entre *ġīm* (prononcé *ž*) et *z* : voir Cohen, *Juifs d'Alger*, p. 24-25 (*ğ* > *dz*); le fait est particulièrement sensible chez les Israélites de Constantine et de Tlemcen.

En outre, le *ġīm* est sujet à diverses altérations conditionnées. Les principales sont celles qui se produisent quand un mot contient un *ġīm* et une des sifflantes *s*, *z*, *š*, ou la chuintante *š*; on voit alors se produire des phénomènes d'assimilation, de dissimilation ou de métathèse qui peuvent varier d'un parler à l'autre.

Des assimilations ou accommodations se produisent quand le *ġīm* vient au contact des consonnes en question : ainsi un ancien *bi-l-ġizâf* « en bloc » a abouti à l'algérien *bezzâf* « beaucoup »; un ancien *yağzi* a abouti en maghrébin à *yedzi*, voire à *yezzi* « cela suffit, assez »; le nom de l'« île » *ġazira* a abouti dans les parlers algériens à *dzira* d'où le nom d'Alger *ed-Dzâir* < *al-Ġazâir*; dans le parler des Juifs d'Alger, le nom du « corps », cl. *ġasad* ou *ġism*, se présente sous les formes *tsed* et *tsem*. Il s'agit là d'accommodations de *ğ* en *d*, *t* par perte de l'élément chuintant (C. Brockelmann, *Grundriss*, I, p. 177, citant W. Marçais; M. Cohen, *Juifs d'Alger*, p. 80). Un *ğ* tombe après un *s* sans doute en passant par *y* dans le mot *msîd* « école coranique » < *masġîd* (al-Ġawâliqî, *Haṭaṣ al-awâmm*, éd. Derenbourg, *Festschrift Fleischer*, p. 145-146; W. Marçais, *Tlemcen*, p. 315).

Les assimilations ou métathèses de *ġīm* au voisinage d'une chuintante, bien qu'existant sporadiquement dans divers dialectes arabes, sont particulièrement fréquentes dans les parlers algériens et permettent de les classer sommairement :

a. Dans les parlers de nomades tunisiens (parlers E) le *ġīm* (prononcé *ž*) passe à *z* quand un mot contient un *z* ou un *s* : *ġazzâr* « boucher » devient *zâzzâr*, *ʿaġūz* « vieille femme » devient *ʿazūz*, *ʿazūza*; *zawġ* « paire » devient *zôz*, *zuʿz*, *zûz*; *ġawza* « noix » devient *zôza*, *zûza*; *zulyaġ* « carreaux de faïence » devient *zlêz*, *zlîz*; *ġîns* « espèce, sorte » devient *zens*; *ġîbs* « plâtre » devient *zebs*. Ces assimilations, par perte de chuintement, ont gagné les parlers sédentaires de la Tunisie, et ont pénétré assez loin vers l'Ouest en Algérie, jusqu'à la ville de Constantine et jusqu'aux environs de Philippeville (Cantineau, *Les parlers arabes du département de Constantine*, carte).

b. Dans les parlers de nomades du Sahara algérien (parlers A), le *ġīm* (prononcé *ž*) passe à *z* quand le mot contient un *z*, un *s* ou un *š*;

en même temps *z* ou *s* passent respectivement à *ž* ou à *š* : il y a là une métathèse de chuintement : *ğazzar* « boucher » passe à *zazzâr*; *ʿağûz* « vieille femme » passe à *ʿzûž*; *ğazza* « couper (la laine, le poil) » passe à *zâžž*, *ğâza* « passer » devient *zâž*; *ğibs* « plâtre » devient *zebš*; *ğins* « espèce » passe à *zenš*; *ğâmûs* « buffle, gros bœuf » passe à *zâmûš*; *ğayš* « bande armée » devient *zeš*; *ğahš* « ânon » devient *zahš*, etc. (comp. W. Marçais, *Ūlâd Brâhîm*, p. 18). Du Sahara algérien, cette curieuse particularité a gagné loin vers le Nord, dans le département d'Alger jusqu'à Berrouaghia et Bouira, dans le département d'Oran jusqu'à la mer, entre Mostaganem et Beni Saf (Cantineau, *Les parlers arabes du département d'Alger*; *Les parlers du département d'Oran*, cartes).

Dans les parlers marocains, on peut avoir un des trois traitements suivants (parfois tous les trois dans un même parler) sans que le centre géographique de propagation de chacun d'eux ait été jusqu'ici clairement déterminé :

c. Le *ğîm* (actuellement prononcé *ž*, mais qui a dû avoir anciennement dans ces parlers une prononciation *gʷ*) est devenu *g*, par un phénomène de régression, quand le mot contient une sifflante : *gʷazzâr* « boucher », *ʿgûz* « vieille femme », *gles* « il s'est assis » (cl. *ğalasa*), *gens* « espèce », *gâmûs* « buffle », *gebs* « plâtre » — et parfois aussi quand le mot contient un *š* : *giš* « garde du sultan en voyage ». Des prononciations de ce genre apparaissent en Algérie dans la partie occidentale du département d'Oran : notamment *ğazzâr* « boucher ». De même *gzîra* en maltais.

d. Le *ğîm* (actuellement prononcé *ž*, mais qui a eu anciennement dans ces parlers une prononciation *ğ*) se dissimile en *d* par perte de son élément chuintant : *dâzzâr* « boucher », *dâz* « passer » (de *ğâza*), *dezza* « toison » (de *ğizza*), *debs* « plâtre », *dâšer* « mal élevé » (de *ğâsir*), *dheš* « ânon » (de *ğahš*); parfois même, l'ancien *šağara* « arbre », devenu d'abord *sâğra* (par assimilation du *š* initial : voir plus loin) a fini par aboutir à *sâdra*. Des prononciations de ce genre ont pénétré dans le Sahara central, notamment dans le Gourara et le Touat. Mais, indépendamment des premières, elles sont aussi attestées en Syrie et en Iraq (C. Brockelmann, *Grundriss*, I, p. 255) : c'est ainsi que s'explique le syrien *dâššar* « laisser » en face de cl. *ğāššara*.

e. Plus rarement, le *ğîm* reste intact et c'est au contraire la sifflante qui devient chuintante : *žûž* « deux », *ʿžûž* « vieille femme », *žâžža* « toison ». Des faits de ce genre ont pénétré dans les parlers du Sahara oranais.

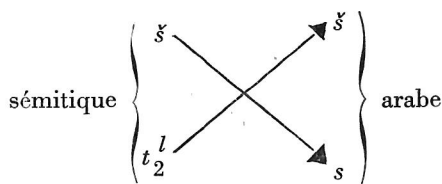
On voit combien sont variés les phénomènes phonétiques qui se produisent quand un *ğîm* se trouve dans un même mot au voisinage d'une sifflante ou d'une chuintante. C'est seulement dans le domaine des parlers de nomades B et de certains parlers sédentaires (Est du département

d'Oran, Nord du département d'Alger, Ouest du département de Constan-tine) que le *ġim* reste inaltéré quand le mot contient une sifflante ou une chuintante.

Le voisinage d'un *d* amène aussi des dissimilations du *ġim* : les mots *ġadid* « nouveau », *ġady* « chevreau » aboutissent souvent à *ẓdid* et *ẓdi*, même dans les parlers où le *ġim* est prononcé *ġ*. Mais la dissimilation peut se faire en *g* : ainsi *gidi* « chevreau » en maltais. Des phénomènes de ce genre apparaissent dans le nom des « poules », cl. *diġâġ*, dans les parlers où le *ġim* est prononcé *ġ*, ce mot aboutit généralement à *ġâġ* (d'où *ġawwâġ* « marchand de volailles, d'œufs » à Alger-Blida); mais il peut se produire aussi des métathèses de chuintement : ainsi *ẓdâd* (W. Marçais, *Textes de Tanger*, p. 248); c'est seulement dans les parlers maghrébins où le *ġim* est passé à *ẓ* dès une date ancienne qu'une forme *džâž* a été conservée.

B. La chuintante *š*.

Le sémitique possédait une chuintante *š*, mais cette chuintante est passée en arabe à *s* (se confondant ainsi avec le représentant de sémit. *ʾ*). Par contre l'occlusive sourde à appendice latéral t_2^l du sémitique a abouti en arabe à *š*. Ce chassé-croisé peut être représenté ainsi :



Il a été appelé la « mutation des sifflantes » (Zischlautverschiebung). Quelle est la date de cette « mutation des sifflantes »? Elle s'est produite vraisemblablement pendant les premiers siècles de notre ère, comme paraissent l'indiquer certaines hésitations dans la graphie des anciens *š* et des anciens t_2^l (*s*, *š*), hésitations qu'on remarque sur les inscriptions nabatéennes ou palmyréniennes et qu'on retrouve dans les emprunts que l'arabe a faits à l'araméen (C. Brockelmann, *Grundriss*, I, p. 129-130; Cantineau, *Le nabatéen*, I, p. 42-44; *Grammaire de palmyrénien épigraphique*, p. 41-43).

En arabe ancien, le point d'articulation du *šin*, comme celui des anciennes prépalatales, est d'après les grammairiens arabes, le milieu de la langue et le milieu du palais « haut » : Sibawaihi, II, p. 453; Zamaḥṣārī-Ibn Yaʿīš, X, p. 124. Certains grammairiens prétendent que, des trois consonnes *ġim*, *šin* et *yâ*, le *ġim* est celle qui est prononcée

le plus en arrière et le *yâ* celle qui est prononcée le plus en avant, tandis que le *šin* a un point d'articulation intermédiaire.

Le *šin* ne subit presque pas d'altérations inconditionnées. Il semble seulement passer à *s* dans les deux mots (de même racine) : (*rağulu*ⁿ) *masdûdu*ⁿ « (un homme) fortement lié », et *siddatu*ⁿ « dureté, force » pour *mašdûdu*ⁿ et *šiddatu*ⁿ : Howell, *Arabic Grammar*, IV, p. 1393, d'après ar-Rađî et al-Ušmûnî.

Les altérations conditionnées de *šin* ne sont pas beaucoup plus nombreuses. La seule assimilation attestée dans le Coran est celle de -šs- en -ss- et encore par un seul lecteur : Ibn al-ʿAlâ, qui lit en xvii, 44 : *ciâl di l-arssabîla*ⁿ (avec syncope de la voyelle) au lieu de *di l-arši sabîla*ⁿ « une voie vers le Possesseur du Trône », Ibn Yaʿiš, X, p. 139. L'accommodation de *š* en *ž* devant une sonore est considérée comme une prononciation licite : par ex. *caždaqu* pour *cašdaqu* « qui a les coins de la bouche larges » : Sibawaihi, II, p. 452; Zamaḥšarî-Ibn Yaʿiš, X, p. 125-127.

Il existe quelques exemples de dissimilations de *šin*. Ainsi le nom d'une « plante à suc laiteux » est parfois *qildat*- au lieu de *qišdat*-. Cette dissimilation remonte probablement à l'époque où l'actuel *š* avait encore un caractère latéral.

Le nom du « soleil » pose un problème : la forme sémitique ancienne était probablement **šamš*. Mais à une date très reculée, en arabe et en sudarabique, un des deux *š* s'est dissimilé en *t*₂^l ou en l'un de ses représentants : le second *s* en sudarabique, d'où la forme *šamš* (*š* < **t*₂^l) attestée épigraphiquement; le premier *š* en arabe, d'où la forme *šams* (*š* < **t*₂^l; *s* < *š*) dont l'évolution s'est d'ailleurs poursuivie en arabe dialectal, comme on le verra plus loin.

En arabe dialectal, le *šin* a subi peu d'altérations inconditionnées. Dans quelques parlers de sédentaires musulmans (par ex. celui d'El-Milia, dans le département de Constantine) et dans de nombreux parlers israélites le *šin* a tendance à passer à *s*. Le fait a été noté pour Tunis-juif : Stumme, *Tün. Märchen und Gedichte*, p. 52 et 72 : *ma kuntsi* « je n'étais pas », *su ada* « qu'est-ce que c'est que ça ? »; pour Alger-juif : Cohen, *Juifs d'Alger*, p. 24-25; pour Fès : Brunot, « Notes sur le parler arabe des Juifs de Fès », in *Hespéris*, 1936, p. 10.

Sur des assimilations de *šs* en *ss*, de *šš* en *şş*, et *šz* en *zz*, voir W. Marçais, *Ūlād Brāhm*, p. 17-18.

Un *š* peut se dissimiler en *s* quand le mot contient une autre chuintante; un bel exemple du fait est fourni par le nom de l'« arbre », cl. *šağarat*-. Dans beaucoup de parlers il apparaît sous la forme de *sağara* (Orient) ou *säğra* (Maghreb) : pour la répartition des formes *šağara* et *sağara* entre la Syrie méridionale et la Transjordanie, voir Cantineau, *Les parlers arabes du Hōrân*, atlas, carte 13. Des faits ana-

logues se produisent pour le nom des « échecs » *šaṭrang/saṭrang*, et l'adjectif « brave » *šaḡīṣ/saḡīṣ*, etc. (C. Brockelmann, *Grundriss*, I, p. 235; W. Marçais, *Ūlād Brāhīm*, p. 19, etc.).

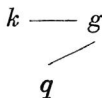
Le nom du « soleil » a continué en arabe dialectal la suite de ses métamorphoses. C'est ainsi dans les parlers maghrébins, on a ordinairement par métathèse de chuintement, la forme *sāmš*. Mais on trouve quelquefois, notamment dans les parlers israélites, une assimilation à distance de *s* à *š* : *šāmš*, de sorte que la forme sémitique se trouve restituée.

C. La semi-voyelle *y*.

Le *y* sera examiné plus loin, en même temps que l'autre semi-voyelle, le *w*.

VI. LES POSTPALATALES

Il a déjà été dit que le *sémitique* possédait une triade d'occlusives dorsales-palatales :



dont l'élément emphatique *q* était plutôt vélaire que postpalatal.

En *arabe ancien* cette triade s'était disloquée : on a vu en effet que la sonore *g* était devenue, d'une façon inconditionnée, une dorsale-prépalatale, voire une apicale-alvéolaire mouillée ou affriquée par chuintement (p. 57). Elle s'est donc trouvée exclue de la triade, et l'arabe ancien n'a plus eu que le couple occlusif :



dont l'élément *k* est postpalatal sourd et l'élément *q* vélaire emphatique.

Nous allons étudier successivement ces deux éléments.

A. L'occlusive postpalatale sourde *k*.

Le point d'articulation du *kāf*, est d'après les grammairiens « la partie la plus haute du palais, un peu plus en avant que le *qāf* » : Sibawaihi, II, p. 453; Zamaḡšarī-Ibn Ya'īš, X, p. 123-124; il est classé de plus parmi les consonnes *mahmūsa* et *šadīda* : c'est donc bien une occlusive sourde postpalatale.

En général le *k* n'est guère sujet à altération. Toutefois les grammairiens arabes connaissent déjà une prononciation incorrecte du *kaf*

comme *ġim*, par ex. *ġāfir* pour *kāfir*, Sībawaihi, II, p. 452; Zamaḥṣarī-Ibn Yaʿīš, X, p. 125-128; Howell, *Arabic Grammar*, IV, p. 1720 : le *k* étant sourd, alors que le *ġim* est sonore, il doit s'agir d'une prononciation *č* (= *tch*) du *kaf* : donc il faut comprendre *čāfir* pour *kāfir*, et l'on saisit mieux ce que veulent dire Sībawaihi et Ibn Yaʿīš dans le même passage quand ils qualifient cette prononciation du *kāf* d'intermédiaire entre le *kāf* et le *ġim*. Quoi qu'il en soit, c'est là une altération *inconditionnée* *k > č* : nous la retrouverons dans certains dialectes arabes.

À côté d'elle, les grammairiens arabes signalent une altération analogue de *k* en *š* (= *č*?) ou *s* (= *č*, *t*?), mais celle-là *conditionnée* : il s'agit des phénomènes phonétiques que les grammairiens arabes appellent *kaškaša* et *kaskasa* ⁽¹⁾. Le *kaškaša* est le passage à *-š* ou *-ši* du pronom suffixe de 2^e pers. sg. fm. *-ki*; le fait est d'abord attesté à la pause : *mā llādī ḡāa biš* (pour *biki*) « Qu'est-ce qui t'a amenée ? » puis dans le contexte : ainsi, *Coran*, XIX, 24, certains lecteurs lisaient *ḡāala rabbuši* (= *rabbuki*) *taḥtaši* (= *taḥtaki*) *sariyya* « Ton Seigneur fait (couler) au-dessous de toi un ruisseau »; le *kaškaša* serait une particularité de la tribu des Banû Tamîm, peut-être aussi des Banû Asad, voire même de l'ensemble des Banû Rabī'a. Le *kaskasa* est un phénomène tout à fait voisin : le passage à *-s* ou à *-si* du même pronom suffixe, soit à la pause, soit dans le contexte : *ʿabūsi* (= *ʿabūki*) « ton père », *ʿummusi* (= *ʿummuki*) « ta mère »; ce serait une particularité des Banû Bakr. Voir sur ces deux particularités : Zamaḥṣarī-Ibn Yaʿīš, IX, p. 48-49; Suyūṭī, *Muzhir*, I, p. 109; Ḥarīrī, *Durra*, p. 184-185; Vollers, *Volkssprache*, p. 11-12; Brockelmann, *Grundriss*, I, p. 206. La cause de ce passage *-ki* à *-ši*, *-š* est claire : le *k* est devenu prépalatal au voisinage de *i*, s'est mouillée en *-kʷ*, puis est devenu *tʷ*, *č*, et enfin *š*, suivant un processus analogue à celui qu'on a vu à propos du *g* sémitique aboutissant en arabe à *ğ* et à *ž*. Une telle évolution n'est pas rare : dans beaucoup de langues les occlusives palatales sont susceptibles de s'altérer en *č*, *š*, *č* (= *tʷ*), *s* au voisinage des voyelles médio- et prépalatales : c'est ainsi que le *c* latin (pron. *k*) altéré dans toutes les langues romanes au voisinage de *i*, *e*, voire *a* : lat. *ceram* (pron. *keram*) > ital. *cera* (pron. *čera*), français *cire* (pron. *sir*); lat. *cinerem* (pron. *kinerem*) > ital. *cenere* (pron. *čenere*), français *cendre* (pron. *sādr*); lat. *canem* > français *chien* (pron. *šyč*).

Le *k* est susceptible de s'assimiler à un *q* qui le suit, ainsi on peut lire dans *Coran*, XLVII, 18 : *ʿidā ḥarağū min ʿindiqālū* (avec syncope de la voyelle) pour *ʿidā ḥarağū min ʿindika qālū* « Quand ils sont sortis de chez toi, ils disent... » (Zamaḥṣarī-Ibn Yaʿīš, X, p. 138). Mais l'absence d'assimilation est considérée comme meilleure.

(1) Sur un sens tout à fait différent de ces termes : *-ki* pausal passant à *-kiš* ou à *-kis*, voir plus loin.

Dans les *dialectes arabes*, le *k* subit également des altérations conditionnées et inconditionnées.

Les altérations *inconditionnées* sont celles qui frappent le *k*, quel que soit le voisinage vocalique ou consonantique; elles sont dues à un avancement du point d'articulation de ce phonème, qui, de postpalatal qu'il était, est devenu prépalatal, et se trouve dès lors exposé à des mouillures, affrications et spirantisations. Des faits de ce genre — dont nous ignorons entièrement les causes profondes — sont attestés en Orient dans la Palestine centrale (Bergsträsser, *Sprachatlas*, carte 3, sur laquelle l'affrication inconditionnée n'est pas distinguée des affrications conditionnées), dans deux villages de la Syrie sud : Čănâčer et Zâčye, et dans l'oasis de Sułne (désert de Syrie) par ex. *röčbe* « genou » (de *rukbat-*), *čörsi* « chaise » (de *kursti*), *dârčö* « votre maison » (de *dâra-kum*), etc. Deux régions de l'Algérie connaissent des faits analogues : d'abord la Petite Kabylie ou Kabylie des Babors (partie arabophone de la commune d'Oued Marsa; communes de Djidjelli, Taher, El-Milia, avec les communes de plein exercice immédiatement au Sud; partie ouest de la commune de Collo; parties nord des communes de Fedj Mzâla et de Takitount); ensuite les montagnes au Nord de Tlemcen (anciennes tribus des Msirda et des Trara); enfin les parlers juifs de Tlemcen et d'Oran. En Petite Kabylie, l'altération inconditionnée de *k* se fait en *č* (= *tch*) : *flûča* « barque » (de **falûkat-*), *bûč* « ton père », (de *čabûka*), *nâčöl* « je mange » (de **nackulu*). Au contraire chez les Msirda et les Trara, l'altération inconditionnée de *k* se fait en *c* (spirante prépalatale) : *flûca*, *bûc*, *nâcöl*. Dans d'autres parlers, par exemple celui des Israélites de Constantine, le *k* est très prépalatal et légèrement mouillé — mais sans altération. La cause de ces divergences de traitement doit être cherchée dans le fait que seul le déplacement vers l'avant du point d'articulation du *k* est ancien : une fois sa prononciation devenue prépalatale, les diverses altérations subséquentes peuvent s'être produites indépendamment et sous diverses influences : c'est ainsi que le *c* des Msirda et des Trara peut être dû au substrat berbère.

Les altérations conditionnées du *k* sont celles qui sont amenées par le voisinage des voyelles antérieures *i*, *e*, *ä*; elles sont de deux types : en *č* (= *tch*) et en *ć* (= *ts*). Le phénomène peut avoir plus ou moins grande extension : dans certains parlers de l'Oman et du Yémen il est limité au pronom suffixe de 2^e pers. sg. fm. (comme dans le *kaškaša* et le *kaskasa* des grammairiens anciens), les autres *k* restant intacts. Dans les parlers de paysans transjordaniens, un assez grand nombre de *k* passent à *č* au voisinage de *i*, *e*, *ä* — mais d'autres restent intacts en même position, alors qu'au contraire des *k* anciens au voisinage de *u*, *o*, *a*, sont représentés par *č*; il semble que des actions analogiques aient régularisé le phénomène à l'intérieur de chaque racine : on dit *dyûč* « coq » à cause du sg. *dîč*; on dit *kân* « il a été » à cause de l'inac-

compli *ikûn* : dans des parlers de ce genre, on doit poser deux phonèmes : *č* et *k* distincts l'un de l'autre. Au contraire, dans le groupe dialectal considérable que j'ai appelé « parlers de nomades nordarabiques » l'altération de *k* a pris de grandes proportions, et se produit toutes les fois que le *k* se trouve au voisinage des voyelles *i*, *e*, *ä*; il n'y a pas eu de réfections morphologiques : *čärš* « estomac; bas-ventre; estomac des ruminants », mais pl. *kraš* ou *křûš*; *rečeb* « il a chevauché », mais inaccompli *yirkab* : de sorte que *č* est une variante combinatoire de *k* et forme avec lui un phonème. L'affrication de *k* se fait en *č* (= *ts*) chez les « Anāze et les Šammar, en *č* (= *tch*) dans les autres parlers : *čäff*, *čäff* « paume de la main » (de *kaff*-) — mais pl. *křûf*; *čīs*, *čīs* « sac, bourse » (de *kīs*); *četf*, *četf* « épaule » (de *kift*-) — mais pl. *ktûf*; *rečeb*, *rečeb* « il est monté (sur une monture) » (de *rakiba*) — mais inaccompli *yirkab*; *dtē*, *dtē* « coq » (de *dīk*-) — mais pl. *dyūk*, etc. : Cantineau, *Études sur quelques parlers arabes de nomades*, I, p. 27-30; II, p. 23-28.

Dans certains parlers arabes, le *k* peut, devant voyelle, être accompagné d'un appendice labial, d'un *w* léger. C'est ainsi que W. Marçais, *Ūlād Brāhim de Saïda*, p. 14, signale *lūkân* « si » à côté de *lūkân*, et *škâra* « sac » à côté de *škâra*; j'ai moi-même noté à Palmyre *kurr* « ânon », à côté de *kur* : *Le dialecte de Palmyre*, I, p. 61. Des faits du même genre existent au Maroc : Brockelmann, *Grundriss*, I, p. 208.

Les exemples d'assimilation du *k* à une consonne voisine sont relativement rares : *kg-* peut passer à *-gg-*, *-kg-* à *-qq-*, *-qk-* à *-qq-* : W. Marçais, *Tlemcen*, p. 25; Stumme, *Tunisische Arabisch*, p. 2. Un *k* peut se sonoriser en *g* devant une consonne sonore : *yigdeb* « il ment » pour *yikdeb*; dans certains mots isolés le groupe *-rk-* peut passer à *-rg-* : M. Cohen, *Juifs d'Alger*, p. 72 et 81.

B. L'occlusive vélaire emphatique *q*.

Le point d'articulation du *qâf* est ainsi défini par Sībawaihi, II, p. 453 : « la partie de la langue qui est la plus reculée, et la région du palais supérieur qui est au-dessus d'elle »; autrement dit la racine de la langue s'applique contre le voile du palais : celui-ci étant mou l'occlusion n'est pas parfaite et l'explosion du *q* rend un son particulier. Sībawaihi et Zamaṣṣarī rangent le *qâf* parmi les consonnes *mağhûra* : il semblerait donc qu'ils le considéraient comme une sonore (voir ci-dessus, p. 24) — mais actuellement la prononciation traditionnelle de l'arabe classique en fait une sourde. Étant donné qu'une grande partie des dialectes modernes de l'arabe, comme on le verra plus loin, a un *qâf* sonore, on peut admettre avec quelque probabilité que le *qâf* était effectivement sonore en arabe ancien. Son assourdissement dans les parlers citadins aurait amené une prononciation sourde dans la lecture de l'arabe classique, la plupart des lettrés étant d'origine citadine.

Les grammairiens européens enseignent souvent que l'articulation du *qâf* comporte une seconde occlusion (concomitante de la première) par fermeture de la glotte (par exemple W. Marçais, *Ūlâd Brâhîm*, p. 12); quoique non absolument prouvée, cette assertion est vraisemblable; elle rendrait compte de l'assourdissement du phonème, car toute occlusion de la glotte, empêchant les vibrations des cordes vocales, est incompatible avec la sonorité.

Bien que les grammairiens européens considèrent souvent le *qâf* comme une « emphatique », on notera que pour les grammairiens arabes *qâf* n'est pas une *muṭbaqa*; mais Sibawaihi, II, p. 285, le cite parmi les consonnes qui empêchent l'*imâla* de l'*alif*, c'est-à-dire parmi les *mustaliya* ou *muṣaḥḥama*.

Les grammairiens arabes citent peu d'altérations inconditionnées du *qâf*. Nous parlerons plus loin, à propos des dialectes modernes, d'une prononciation intermédiaire entre le *qâf* et le *kâf*. Il existe un mot pour lequel il y a hésitation entre *q* et *k* : on dit en effet « *arabbiyyu* » *quḥḥu* ou *kuḥḥu* « un Arabe de pure race » (Howell, *Arabic Grammar*, IV, p. 1195).

Le *q* s'assimile à un *k* qui le suit immédiatement ou qui n'en est séparé que par une voyelle brève. C'est ainsi qu'on lit dans *Coran*, xxiv, 44 : *ḥalak kulla dābbati* (avec syncope de la voyelle) pour *ḥalaqa kulla dābbati* « il a créé tous les animaux ».

En ce qui concerne les *dialectes modernes* de l'arabe, la prononciation du *qâf* est de la plus haute importance pour leur classement. Posons d'abord un premier principe (reconnu depuis longtemps : par exemple W. Marçais, *Ūlâd Brâhîm*, p. 12-13; *Takroûna*, p. xx) : les parlers dans lesquels l'ancien *qâf* est représenté par une sourde (*q*, *k*, *k*, *ʔ* : voir ci-dessous) sont des *parlers de sédentaires*. Au contraire, les parlers dans lesquels il est représenté par une sonore (*g*, *g*, *ǧ*, *ǧ*, etc. : voir ci-dessous) sont des *parlers de nomades*. Ce principe ne souffre pas de véritables exceptions; on rencontre, certes, chez les nomades de l'Afrique du Nord des mots ayant un *qâf* sourd : *qrâ* « il a écrit », *qulm* « porte-plume », *bqâ* « il est resté », etc., mais ces mots paraissent des emprunts soit à la langue classique, soit à la langue des villes : W. Marçais, *Ūlâd Brâhîm*, p. 12-13. De même les parlers de sédentaires d'Afrique du Nord contiennent tous quelques mots ayant un *gâf* sonore : *bagra* « vache », *gnîn* « lapin », *gôrba* « outre », etc., mais ces mots paraissent des emprunts aux parlers ruraux : W. Marçais, *Tlemcen*, p. 17; M. Cohen, *Juifs d'Alger*, p. 46-50. Ce ne sont donc point là de véritables exceptions.

a. *Parlers ayant un qâf sourd*. Ces parlers, comme nous venons de le dire, sont toujours des parlers de sédentaires (ou parlers S). On peut les répartir en trois groupes, suivant que le *qâf* est prononcé *q*, *ʔ*, ou bien *k*, *k*. Les parlers ayant un *qâf* vélaire, donc *q* (parlers S₁), couvrent des surfaces assez importantes, notamment en Syrie et en Afrique

du Nord : c'est le cas du Sahel tunisien, des villes de Tunis et de Constantine, d'une partie notable de la zone sédentaire du département de Constantine, zone limitée par une ligne partant peu après du cap de Fer, passant par Jemmapes, Condé Smendou, Bizot, Rouffach, Mila, Fedj-Mzala, Chevreul, et atteignant près de là la limite du kabyle : en particulier la majeure partie de l'arrondissement de Philippeville a des *q* (Cantineau, *Les parlers arabes du département de Constantine*, carte). Dans le département d'Alger, la prononciation *q* est attestée à Alger musulman, Cherchel, Dellys, Blida, Miliana, Médéa et Ténès, autrement dit dans les villes les plus anciennes. Dans le département d'Oran, ce n'est guère qu'à Mostaganem que cette prononciation *q* s'est conservée. Au Maroc la majeure partie des parlers sédentaires a une prononciation *q* (sur leur extension géographique, voir la carte linguistique de G.-S. Colin dans l'*Atlas du Maroc*).

Les parlers ayant un *qâf* réduit à une simple occlusion glottale ʔ sont surtout des parlers citadins : notamment ceux d'Alep, Lattaquié, Hama, Homs, Damas, Tripoli, Beyrouth, Saïda, Safed, Haïfa, Jaffa, Jérusalem, Hébron, Ghaza, Alexandrie, Le Caire, Alger juif, Tlemcen musulman, Fès — mais ce ne sont que des parlers citadins : c'est ainsi que la majeure partie des montagnards du Liban ont un *qâf* prononcé ʔ (voir Bergsträsser, *Sprachatlas*, carte 4). On appellera *S*₁, ces parlers.

Enfin les parlers ayant un *qâf* prononcé *k* postpalatal (parlers *S*₂) sont ceux qui ont également une altération inconditionnée du *kâf* : de même que le *kâf* postpalatal est devenu prépalatal, de même, par un processus tout à fait analogue d'avancement du point d'articulation, le *qâf* vélaire est devenu un *k* postpalatal : ces parlers disent *kalb* « cœur » (de *qalb*-), *kâl* « dire » (de *qâla*), *rakba*, *rakaba* « cou » (de *raqabat*-), etc. Ces parlers sont ceux des sédentaires de Palestine (Bergsträsser, *Sprachatlas*, carte 4), des villages de Čanâčer, de Zâčye, de l'oasis de Suhne en Syrie, de la Petite Kabylie, des Msirda et des Trara au Nord de Tlemcen.

b. *Parlers ayant un qâf sonore, un gâf*. Comme il a déjà été dit ce sont des parlers de nomades.

Un premier groupe possède un *gâf* très en arrière, presque vélaire, mais non en toute position. Ces parlers sont assez rares : on en rencontre dans l'Arabie du Nord et le Sud tunisien : W. Marçais, *Textes d'El-Hamma de Gabès*, p. 199; Cantineau, *Parlers de nomades*, II, p. 23.

Un autre groupe a un *gâf* postpalatal en toute position; c'est sans doute à cette prononciation que fait allusion Sirâfi, dans son commentaire du livre de Sibawaihi, quand il parle d'un *qâf* intermédiaire entre *qâf* et *gâf*; également Ibn Haldûn, *Prolégomènes*, éd. Quatremère, III, p. 302-305, dans un passage célèbre où il est question d'une prononciation particulière du *qâf* qui distingue des sédentaires les Arabes nomades de la race de Muḍar. Ce groupe comprend, en Orient,

les paysans, autrefois nomades, du Ḥorân et de la Transjordanie; sans doute aussi une partie notable des populations du Yémen et de l'Oman — en Occident tous les parlers nomades d'Algérie et du Maroc.

Un troisième groupe, celui des *parlers de nomades nordarabiques*, a un traitement du *gâf* absolument parallèle à celui du *kâf*, c'est-à-dire que le *gâf* se maintient au voisinage des voyelles postérieures *u, o, a*, mais subit des *altérations conditionnées* au voisinage des voyelles antérieures *i, e, ä*, passant aux affriquées *ğ* (= *dj*) chez les petits nomades syro-mésopotamiens, et *g* (= *dz*) dans les grandes tribus arabiques des Anâze et des Šammar. Ces affriquées sont senties comme des *variantes combinatoires* de *g* et forment avec lui un phonème unique. C'est ainsi qu'on dit dans ces parlers *brtğ*, *brīg* « vase à ablutions » (cl. *ṣibrīq*), pl. *börgân*; *ʾağeb*, *ʾageb* « talon » (cl. *ʾaqīb*-) mais pl. *ağâb*, *ʾögûb*; *ğeder*, *ğeder* « il a pu », inacc. *yögdar*, etc. Voir sur ces faits Cantineau, *Parlers de nomades*, I, p. 29-39; II, p. 25-28.

Un *qâf* ancien peut se dissimiler en *k* devant un *i*. Dans beaucoup de parlers, tant orientaux que maghrébins, le verbe « tuer », cl. *qatala* est passé à or. *katal*, maghr. *ktäl*; le nom du « bâ », cl. *qatab* est *katab* dans les parlers du Ḥorân, *ċatab*, *ċatab* dans les parlers de nomades nordarabiques; le « temps », le « moment », cl. *waqt* se dit *wakī* dans certains parlers irakiens (Brockelmann, *Grundriss*, p. 163), d'où en maghrébin diverses expressions pour « maintenant » : Alger *dörwok*; Arbâs *ḍark*, *ḍarwek*; Ūlâd Brâhīm *dâkelwokt* et *ḍarwok*, etc.

Les parlers maghrébins, tant de sédentaires que de nomades, ont en général, en face du *qâf* classique, deux phonèmes : un *q* vélaire sourd et un *g* postpalatal. Naturellement un seul de ces phonèmes : *q* chez les sédentaires, *g* chez les nomades, représente dans le dialecte en question l'évolution phonétique normale du *qâf* ancien; l'autre phonème n'apparaissant que dans des emprunts. De là des doublets, des paires de mots, l'un ayant un *q* l'autre un *g* et s'opposant par le sens. Ainsi « vache » / *baqra* « II^e sourate du Coran »; *gubba* « coupole de marabout » / *qobba* « alcôve », *šerg* « Orient » / *šörq* « pèlerinage », etc. ⁽¹⁾, W. Marçais, *Tlemcen*, p. 17; *gleb* « vomir » / *qleb* « renverser », *bgâ* « être exténué de fatigue » / *bqâ* « rester », *gder* « devenir fort et gras » / *qdör* « pouvoir », *woḡa* « feuille d'arbre » / *worqa* « feuille de papier », etc. ⁽²⁾, W. Marçais, *Ūlâd Brâhīm*, p. 13. Au contraire, dans les parlers orientaux, des doublets de ce genre ne se produisent pas, semble-t-il : un parler donné n'a que des *q* ou des *g* suivant qu'il s'agit d'un parler de sédentaires ou d'un parler de nomades.

On verra plus loin des exemples, à propos du *gāyn*, de passage de

⁽¹⁾ On a vu ci-dessus, p. 61, que certains *g* peuvent aussi provenir du *ğim*.

⁽²⁾ Dans certains parlers de nomades du Sahara algérien et mauritanien, certains *q* sont issus de *gāyn* : voir ci-dessous, p. 72.

q à ġ. Nous n'en citerons ici qu'un seul : le verbe « pouvoir », cl. *qadira*, *yaqdaru*, apparaît souvent en Syrie avec un ġ initial : *ġeder byiġdār* (voir p. ex. Cantineau, *Les parlers arabes du Hôrân*, atlas, carte 38).

VII. LES SPIRANTES VÉLAIRES

Le *sémitique* semble bien avoir possédé une paire de spirantes vélares, une sourde et une sonore :

ħ — ġ

L'*arabe ancien* possédait exactement les deux mêmes phonèmes, qui continuent ceux du *sémitique*.

Cependant le phonéticien Růžička (notamment dans son article « L'alternance de ġ — ħ en arabe », in *Journal asiatique*, 1932, II, p. 67) a voulu montrer que le phonème ġ n'avait pas existé en sémitique et qu'il s'était développé à l'intérieur de l'arabe aux dépens du ħ, autrement dit qu'un certain nombre de *ħayn* étaient devenus des *ġayn*, ou encore que le *ġayn* n'était qu'une prononciation particulière de *ħayn*. A l'appui de sa thèse, il citait des doublets tels que *ħabaħa* « mêler, mélanger » / *ġabaħa* « mêler du fromage frais avec du beurre »; *ħasara* « presser un débiteur » / *ġasara*, même sens; cl. *ħamīq* « profond » / dial. *ġamīq*, même sens; etc. Mais l'existence de ces doublets ne suffit pas à prouver le caractère secondaire du *ġayn*.

Sibawaihi, II, p. 453, attribue comme point d'articulation au *ħāw* et au *ġayn* « la partie du gosier (*ħalq*) la plus proche de la bouche ». Zamaḥṣarī-Ibn Yaʿīš, X, p. 123-124, s'expriment de la même façon, en ajoutant que le point d'articulation du *ħāw* est plus proche de la bouche que celui du *ġayn*. En fait ces deux phonèmes sont obtenus par frottement de l'air expiré entre le voile du palais et la partie postérieure de la langue; le ħ est une sourde, tandis que le ġ est une sonore.

Les grammairiens arabes signalent peu d'altérations inconditionnées de ħ et de ġ. Dans quelques mots isolés ħ semble être passé à ġ ou *vice versa* : ainsi *ħaħannu* « qui parle du nez » pourrait être une forme secondaire de *ġaħannu*, même sens; dans l'expression *marra yaġtīru bi-yadayhi* « il passa en agitant les bras », le verbe *ġaṭara* pourrait être une forme secondaire de *ħaṭara*, même sens. Parfois en poésie un ħ peut passer à ġ pour les besoins de la rime : Howell, *Arabic Grammar*, IV, p. 1194-1195. Un ħ et un ġ semblent être passés à ʕ dans les deux mots *ħaraca* « appeler au secours », forme secondaire de *ħaraħa*, même sens, et dans *raħana-ħu* « il l'a écouté avec plaisir » pour *raġana-ħu* : Howell, *Arabic Grammar*, IV, p. 1236.

Les altérations conditionnées sont également rares : on signalera

seulement des assimilations de *-ḡḡ-* en *-ḡḡ-*, et de *-ḡḡ-* en *-ḡḡ-*; c'est ainsi qu'on peut lire : *idmaḥ Ḥalafa* pour *idmaḡ Ḥalafa* « casse la tête à Ḥalaf » et *islaḡ ḡanamaka* pour *islaḥ ḡanamaka* « écorche tes moutons ».

Dans les *dialectes arabes* modernes, le *ḡ* et le *ḡ* anciens sont en général restés inaltérés. Cependant, dans certains parlers, le *ḡ* est susceptible d'une importante altération : de *spirante vélaire sonore* qu'il est normalement, il peut passer à l'*occlusive vélaire sourde q*, et cela d'une façon inconditionnée. Le fait est attesté, d'une part dans certains parlers de « nomades nordarabiques » : celui de Rōḡga sur l'Euphrate moyen et celui de la tribu des Mawāli (voir J. Cantineau, *Parlers nomades*, I, p. 39-40; II, p. 28) — et d'autre part dans la majorité des parlers du Sahara algérien, sur une immense zone limitée à l'Est par l'oued Righ et au Nord par une ligne qui contourne le Hodna par le Sud, monte vers le Nord jusqu'à Bouīra, et s'infléchit vers le Sud-Ouest pour passer entre Berrouaghia et Boghari, suit les pentes sud de l'Ouarsenis, puis la dépression du Chott ech-Chergui, se dirige vers le Sud à peu près le long de la limite des territoires de Géryville et de Méchéria, traverse l'Atlas saharien dans la région d'Ain Sefra, et débouche dans le Sahara en se dirigeant vers le Sud-Ouest. Dans cette zone tous les *ḡayn* anciens ont tendance à passer à *q* : c'est ainsi qu'on dit : *qlām* « moutons », *ṣḡēr* « petit », *qāba* « forêt », *qāli* « cher », *qazw* « ghazou », *qrāb* « corbeau », etc. Cette zone de *ḡ > q* semble d'ailleurs déborder à l'Ouest du Sahara algérien, et couvrir également le Sahara sud-marocain et mauritanien : comp. G.-S. Colin, « Mauritanica », in *Hespéris*, XI (1930), p. 133 et 138.

Par une sorte de phénomène d'équilibre, dû peut-être à des restitutions récentes, les *q* anciens conservés dans ces parlers ont tendance à passer à *ḡ* : ainsi l'on entend souvent *el-ḡāid* pour *el-qāid* « le caïd », *ʿabd-el-Ḡāder* pour *ʿabd-el-Qāder*, *ḡlīl* pour *qlīl* « rarement », *ḡfel* pour *qfel* « fermer, boutonner ».

En maltais, sans doute sous l'influence du substrat punique, les *ḡ* anciens sont passés à *ḡ* et les *ḡ* anciens à *ḡ* : *ḡadem*, *yaḡdem* « travailler », *ḡames* « cinq », *ḡuk* « ton frère », etc.; *baʿal* « mulet », *ʿada* « demain », *ʿāni* « riche », etc. Des faits du même genre, mais limités au *ḡ*, se rencontrent dans les parlers du Daḡīna (Arabie méridionale).

Le *ḡ* et le *ḡ* ne subissent dans les dialectes arabes que peu d'altérations conditionnées. Ce sont surtout des assimilations : par exemple à Tlemcen *ferreḡ ḡōsstʿu* pour *ferreḡ ḡōsstʿu* « il a vidé sa cuve à ablutions », *ferreḡḡa* pour *ferreḡḡa* « il l'a vidée », *ferḡ ḡʿzālha* pour *ferḡ ḡʿzālha* « le petit de sa gazelle » : W. Marçais, *Tlemcen*, p. 26. On notera encore l'assourdissement possible du *ḡ* devant une consonne sourde : ainsi à Tunis *yaḡslu* « ils lavent » > *yaḡslu*; de même en maltais *taḡsil* « lessive », et à Tlemcen *ḡsel* « il s'est lavé » : Brockelman, *Grundriss*, I, p. 162.

VIII. LES SPIRANTES PHARYNGALES

Le *sémitique* possédait une paire de spirantes pharyngales, une sourde et une sonore :

ḥ — ʕ

Ces phonèmes, rares dans les autres groupes de langues, étaient un trait saillant de son système consonantique.

L'*arabe ancien* possédait exactement les deux mêmes spirantes pharyngales, qui continuaient celles du sémitique.

Sibawaihi, II, p. 453; Zamaḥṣarī-Ibn Yaʿīš, X, p. 123-124, indiquent comme point d'articulation de ces phonèmes, « la partie médiane du *ḥalq* ». Et de fait ces phonèmes sont réalisés par frottement de l'air expiré contre les parois du pharynx fortement contractées : ce sont donc bien des « spirantes pharyngales »; le *ḥāw* est une sourde tandis que le *ʕayn* est une sonore.

Les grammairiens ne signalent que de rares altérations inconditionnées du *ḥāw* et du *ʕayn*; un *ʕ* semble être passé à *ḥ* dans les deux exemples suivants : *rubah* pour *rubāʕ* « jeune chameau né au printemps (ou à l'automne) », *ḡabaha* pour *ḡabāʕa* « respirer avec effort en courant (cheval) »; un *ʕ* est passé à *ʔ* dans *ʔubāb* pour *ʕubāb* « vague qui se gonfle » (vers cité par Zamaḥṣarī-Ibn Yaʿīš, X, p. 15-16); un *ʕ* est passé à *g* dans *laganna* pour *laʕalla* « peut-être » dans un vers d'al-Farazdaq (Howell, *Arabic Grammar*, IV, p. 1390) : on comparera à cet exemple les doublets *g/ʕ* cités ci-dessus. Il existe plusieurs exemples dans lesquels un *ḥ* semble être passé à *h* : *ṭahara* pour *ṭaḥara* « éloigner, écarter »; *madaha* pour *maḡaha* « louer qqn » (Howell, *Arabic Grammar*, IV, p. 1366).

Les altérations conditionnées du *ḥāw* et du *ʕayn* ne sont guère plus fréquentes; elles se limitent à quelques assimilations :

-ḥ- > -ḥḥ- *irfaḥḥātima* pour *irfaʕ Ḥātima* « Honore Ḥātim »; on peut lire d'après Ibn al-ʕAlā dans *Coran*, III, 182, *fa-man zuḥziʕan in-nāri* pour *zuḥziḥa ʕan* avec syncope de la voyelle « Celui qui a été éloigné du feu » (Zamaḥṣarī-Ibn Yaʿīš, X, p. 136).

ḥ-ʕ- > -ḥḥ- *iḡbaḥḥatūda* pour *iḡbaḥ ʕatūda* « égorge un jeune bouc » : Zamaḥṣarī, *ibid.*

-ʕ- > -ḥḥ- *maḥḥum* pour *maʕahum* « avec eux » et *maḥḥāzulāwi* pour *maʕa ḥāzulāwi* « avec ceux-ci ». Cette assimilation est particulièrement fréquente dans les dialectes des Banū Tamīm : Zamaḥṣarī-Ibn Yaʿīš, X, p. 136-137.

Dans les dialectes arabes, une question intéressante est celle du *tafḥīm* ou du *tarqīq* de *ḥ* et de *ʿ*. En arabe classique, contrairement à ce qu'on enseigne parfois ces deux phonèmes n'étaient pas *mufaḥḥama* et n'empêchaient pas l'*imāla* d'un *a* voisin : Sībawaihi, II, p. 285. En arabe dialectal, il faut distinguer les parlers dans lesquels *ḥ* et *ʿ* *mufaḥḥama* par nature, empêchent l'*imāla* — tels sont par exemple les parlers de citadins syro-palestiniens — de ceux dans lesquels *ḥ* et *ʿ* sont susceptibles d'être *mufaḥḥama* ou *muraqqaqa* suivant les phonèmes voisins : par exemple dans un parler du Ḥōrān (Syrie sud), on dit *ṣālḥe* « pieuse » mais *flāḥa* « culture », *mōlīḥe* « bonne » mais *maftūḥa* « ouverte », etc. et de même *saḥʿa* « sept », *aṭḥaʿa* « quatre » mais *tesʿe* « neuf », *waṣtʿe* « vaste » mais *maṣnūʿa* « fabriquée », etc. Quand il y a *tafḥīm*, il semble que la contraction des muscles du pharynx se produise plus en arrière que quand il y a *tarqīq* (voir Cantineau, *Les parlers arabes du Ḥōrān*, atlas, cartes 25, 26 et 48).

Le *ḥ* et le *ʿ* ne subissent qu'un petit nombre d'altérations conditionnées : des assimilations par contact : *ḥdōḥ ḥʿbābāḥ* pour *ḥdōṣ ḥʿbābāḥ* « il trahit ses amis », *ṣbaḥ Ḥʿlma* pour *ṣbaʿ Ḥʿlma* « le doigt de Ḥalīma », *fraḥ ḥʿlṭya* pour *fraḥ ʿaliya* « il s'est réjoui à mon sujet », *irōṣ ʿandna* pour *irōḥ ʿandna* « il va chez nous »; des assourdissements par contact ou à distance; *maḥfūn* « en désordre » pour *maṣfūn*, *yaḥfes* « il foule aux pieds » pour *yaʿfes*, *ḥʿṣeb* « herbes » pour *ʿṣeb*, *ḥʿsel* « miel » pour *ʿsel*; des métathèses : *mʿēlqa* « petite cuillère » pour *mlīʿqa*, et surtout *mā* « avec » pour *mʿā* dans beaucoup de parlers des Hauts-Plateaux et du Sahara algérien : voir W. Marçais, *Tlemcen*, p. 25-26; *Ūlād Brāḥīm*, p. 10-11; M. Cohen, *Juifs d'Alger*, p. 72, 99.

IX. LA SPIRANTE LARYNGALE *h*

Le sémitique possédait une laryngale *h*.

En arabe ancien on retrouve le même phonème, qui continue généralement le *h* sémitique. Les grammairiens arabes indiquent comme point d'articulation du *hāw* « la partie la plus reculée du *ḥalq* », Sībawaihi, II, p. 453; Zamaḥṣarī-Ibn Yaʿīš, X, p. 123-124. C'est une spirante obtenue par une forte expiration de l'air qui frotte contre les parois du larynx.

Le *hāw* est considéré comme *mahmūsa* par les grammairiens arabes; il semble donc que, phonétiquement, ce soit une sourde — mais au point de vue phonologique, il est neutre par rapport à la sonorité, puisque aucun phonème sonore ne s'oppose à lui.

Le *hāw* ne subit guère d'altérations inconditionnées. On signalera le phénomène dit *fahfaha*, ou passage du *ḥ* au *ʿ*, signalé par Suyūṭī,

Iqtirâh, p. 99, l. 12 (Bravmann, *Materialen*, p. 42) dans le dialecte des Hudayl.

Dans quelques mots un *hâo* peut apparaître en fin de mot, à la pause. C'est ce que les grammairiens arabes appellent *hâo as-sakt* « le *hâo* du silence ». Cette question sera également examinée plus loin, quand nous étudierons « la pause ».

Les altérations conditionnées se bornent à quelques assimilations : un *h* s'assimile à un *h* qui le précède ou qui le suit : on peut dire *idbahhâdihi* pour *idbah hâdihi* « égorge celle-ci » et *iġbahhâtima*ⁿ pour *iġbah Hâtima*ⁿ « frappe au front Hâtim »; de même, comme on l'a vu ci-dessus, il peut s'assimiler à un *ʿ* qui le précède ou le suit en donnant lieu à une gémignée *hh* : on peut dire *mahhum* pour *maʿahum* « avec eux » et *iġbahhutbata* pour *iġbah ʿutbata* « frappe au front ʿUtba » : ces dernières assimilations sont particulièrement fréquentes dans le parler des Banû Tamîm (Zamaḥṣarî-Ibn Yaʿîs, X, p. 136-137).

Dans les *dialectes arabes modernes*, le *h* ancien est généralement resté inaltéré. Cependant on notera :

a. L'existence, à côté du *h* sourd, d'un *h* sonore. Le fait a été signalé par M. Cohen, *Juifs d'Alger*, p. 32, et je l'ai retrouvé dans divers parlers; il semble que *hâo* soit sonore après phonème sonore, mais sourd après phonème sourd; j'ai pu vérifier expérimentalement qu'on disait *bîtha* « sa chambre » avec un *h* sourd, mais *dārha* « sa maison » avec un *h* sonore. Cette opposition de sonorité n'a aucune valeur distinctive et elle échappe généralement aux sujets parlants (comme en français l'opposition de *l* sourd et de *l* sonore).

b. Le *h* est susceptible, dans certains parlers, d'un *tafḥîm* par position. À El-Hamma de Gabès, W. Marçais (*Journal Asiatique*, juillet-septembre 1933, p. 65) a noté que le timbre de la voyelle du suffixe *-ha* de 3^e pers. sg. fm. était influencé par la nature du phonème précédant le suffixe; dans des parlers orientaux, par exemple dans ceux du Hōrân, j'ai entendu un véritable *tafḥîm*, avec contraction plus marquée des muscles du larynx ainsi *ʿabûha* « son père » avec *tafḥîm*, mais *nesîhe* « il l'a oubliée », sans *tafḥîm*.

c. Le *h* peut parfois s'affaiblir jusqu'à disparaître complètement. Il en est ainsi dans le pronom suffixe de 3^e pers. sg. masc. : dans les parlers où ce suffixe est *-o*, *-u*, il repose sur *-ahû* avec chute de *h*. Il en est ainsi encore pour le *h* des pronoms suffixes *-hâ* de 3^e pers. sg. fm. et *-hum*, *-hom* de 3^e pers. pl. dans certains parlers de sédentaires nord-africains : par exemple dans le parler des Juifs d'Alger : *ṣeġlum* « leurs affaires », M. Cohen, p. 339-340. On notera encore, en Afrique du Nord, la chute de *h* dans l'expression très fréquente *mōnna* « par ici » pour *mōn ʿhna* et dans certains mots comme : *fwâki* « fruits » (cl. *fawâkih*), *ṣârtž* « bassin » (cl. *ṣahrîğ*), W. Marçais, *Tlemcen*, p. 19.

Comme en arabe ancien, le *h* subit dans les dialectes, un certain nombre d'altérations conditionnées, surtout des assimilations : voir pour les parlers maghrébins W. Marçais, *Ūlād Brāhīm*, p. 11; *Tlemcen*, p. 25-26, qui cite *žraḥḥa* « il l'a blessée », de *žraḥḥa*; *yekraḥ ḥbābna* « il déteste nos amis », de *yekraḥ ḥbābna*; *glaḥḥa* « il l'a arrachée », de *glaḥḥa*; de même dans les parlers orientaux *maḥḥa*, *maḥḥom* ou *maḥḥa*, *maḥḥom* « avec elle, avec eux », pour *maḥḥa*, *maḥḥom*; *ṣöṣbaḥḥa*, *ṣöṣbaḥḥom* ou *ṣöṣbaḥḥa*, *ṣöṣbaḥḥom*, « ses doigts, leurs doigts » pour *ṣöṣbaḥḥa*, *ṣöṣbaḥḥom*. Dans les parlers du Ḥorān (Syrie sud) l'assimilation du *h* peut se produire avec *f*, *t*, *s*, *š*, *ṣ*, *ḥ* : *ḥarūffa* « son agneau », *bētte* « sa maison », *bsāsse* « ses chats », *garaṣṣa* « il l'a pincée », *frāšše* « ses tapis », *frāḥḥa* « ses poulets », etc. pour *ḥarūfha*, *bēthe*, *bsāshe*, *garaṣha*, *frāšhe*, *frāḥha*.

X. L'OCCLUSIVE GLOTTALE

Le *sémitique ancien* possédait une occlusive glottale *ʔ* généralement notée par un caractère nommé *ʔālēp* en hébreu, *ʔālāp* en araméen, *ʔalf* en éthiopien. En araméen cette occlusive s'était affaiblie, sauf peut-être à l'initiale du mot, et avait à peu près perdu toute valeur consonantique : en finale de mot notamment, elle ne servait plus qu'à noter des voyelles.

L'*arabe ancien* avait au contraire assez bien conservé cette occlusive glottale. Quand on adopta l'écriture araméenne pour écrire l'arabe (à partir du III^e siècle de notre ère), la question se posa de savoir comment on allait noter cette occlusive glottale : la lettre *ʔalf* correspondant à l'araméen *ʔālāp* était peu adaptée à cet usage, ayant à peu près perdu toute valeur consonantique et étant beaucoup mieux employée à noter la voyelle *ā* long. Aussi, au moment où l'écriture arabe fut perfectionnée pour écrire le *Coran*, on imagina un signe particulier, nommé *hamza*, réservé à la notation de l'occlusive glottale. Mais ce signe, comme tous les signes orthographiques, se plaçait au-dessus des lettres : il s'agissait de savoir sur quel caractère on allait le placer : ainsi se trouva posée la question délicate du *support du hamza*. On n'a pas à traiter ici cette question qui relève de l'écriture : on se contentera d'indiquer quelques règles générales, sans entrer dans les détails : à l'*initiale*, le support du *hamza* est toujours un *ʔalf*; à l'*intérieur du mot*, précédé ou suivi de *i* ou de *u*, le support du *hamza* est un *yāo* ou un *wāw*, un *ʔalf* dans les autres cas; en *finale de mot*, précédé de *i* ou de *u*, le support du *hamza* est un *yāo* ou un *wāw*, un *ʔalf* dans les autres cas. Le *hamza* peut être sans support à l'intérieur du mot ou en finale quand il est précédé d'une autre consonne, d'une diphtongue, ou d'une voyelle longue.

Les grammairiens arabes (Sībawaihi, II, p. 453; Zamaḥṣarī-Ibn Yaʿīš, X, p. 123-124) attribuent au *hamza* le même point d'articulation qu'au *ḥāo*, c'est-à-dire la partie la plus reculée du *ḥalq*; de plus ils rangent le

hamza parmi les *hurūf šadīda*, autrement dit parmi les occlusives. De fait c'est bien une occlusive glottale ⁽¹⁾ obtenue par application des cordes vocales l'une contre l'autre.

L'application des cordes vocales l'une contre l'autre empêche naturellement toute vibration et le *hamza* est par définition une sourde : le fait que Sībawaihi le range parmi les *mağhūra* a été considéré par certains comme une objection à l'identification des deux termes : *mağhūra* et *sonore*. On a vu ci-dessus, p. 22, notre opinion à cet égard.

Sur un *tafīīm* possible du *hamza*, voir Wallin, ZDMG IX, p. 45; Bravmann, *Materialen*, p. 39-40.

Le *hamza* est sujet à diverses altérations inconditionnées (au moins partiellement); les principales sont : son passage à *ʿ*; son affaiblissement : *taḥfīf*; sa disparition complète : *naql*.

Le passage du *hamza* à *ʿayn* est une particularité dialectale qu'on appelle *anʿana* : on la trouvait principalement chez les Banu Tamīm et les Qays, qui disaient par exemple *ḍanantu ʿannaka dāhibun* « je pensais que tu t'en allais » pour *ḍanantu ḍannaka*...; ils disaient aussi *ʿaslama* pour *aslama*, *ʿuḍn* pour *uḍn*, etc. : voir Suyūṭī, *Muzhir*, I, p. 109.

Beaucoup plus fréquent est l'affaiblissement du *hamza* ou sa disparition complète. Sur cette importante question, on consultera Vollers, *Volkssprache*, p. 83-97; G. Weil, *Die Behandlung des Hamza-Alif im Arabischen besonders nach der Lehre von az-Zamahšarī und Ibn al-Anbārī* (München 1905); A. Schaade, *Sībawaihi's Lautlehre*, p. 32-34; O. Pretzl, « Die Wissenschaft der Koranlesung », in *Islamica*, VI, p. 303-316; et parmi les grammairiens arabes : Sībawaihi, II, p. 168-176; Zamahšarī-Ibn Yaʿīš, IX, p. 107-120; la plupart des traités sur les *qirāʿāt* (et notamment le *Kitāb at-taystr* d'ad-Dānī); la plupart des traités de *tağwīd*.

Les grammairiens arabes distinguent :

a. L'affaiblissement du *hamza*, appelé *taḥfīf*, *tashīl*, ou *talyīn*; dans ce cas la prononciation du *hamza* est intermédiaire entre sa prononciation forte ou exacte : *taḥqīq* et la prononciation d'une voyelle : c'est pourquoi on l'appelle *hamza bayna bayna* : *hamza* intermédiaire.

b. Le passage du *hamza* soit aux voyelles longues *ā*, *ī*, *ū*, soit aux semi-voyelles *y* ou *w*; ce traitement rentre dans la catégorie des phénomènes phonétiques bien connus sous le nom de *badal*, *ṣibdāl* ou *qalb*.

c. La chute complète du *hamza* ou *naql*.

(1) On évitera d'employer à propos du *hamza* les expressions : « attaque vocalique dure », « détente vocalique forte ». Sans être inexactes, ces expressions risquent d'amener des confusions. On s'habitue à l'idée que le *hamza* est une consonne occlusive comme les autres.

Naturellement les diverses écoles de lecture coranique divergent notablement sur le traitement du *hamza* : les lecteurs originaires de la Mésopotamie ou de l'Arabie orientale, par exemple Ibn al-ʿAlâ de Baṣra, al-Kisâʾî de Koufa, Ḥamza de Koufa, client des Banû Tamîm, ʿĀṣim de Koufa et son célèbre disciple Ḥaḥṣ (dont la lecture est une des plus répandues dans l'Islam) maintiennent fermement la prononciation du *hamza* — au contraire les lecteurs occidentaux, originaires du Ḥigâz, par exemple Ibn Kaṭîr de La Mecque, Nâfiʿ et son célèbre disciple Warṣ (dont la lecture est aussi très répandue) subissant l'influence des parlers locaux, admettent beaucoup d'affaiblissements ou de chutes du *hamza*.

Nous allons étudier successivement : 1^o le *hamza* initial; 2^o le *hamza* à l'intérieur du mot; 3^o le *hamza* en finale, et notamment à la pause.

1. Le *hamza* initial se maintient en général parfaitement. Cependant, dans la lecture coranique, selon la tradition de Warṣ, le *hamza* initial tombe après consonne finale de mot (y compris *w* et *y* consonnes, le *tanwîn*, le *l* de l'article) : il faudrait lire par exemple *qâlat uḥrâhum* « la dernière d'entre eux a dit », *Coran*, VII, 36; de même on doit lire *qul aʿûdu* pour *qul ʾaʿûdu* « Dis : je cherche secours... », *Coran*, CXIII, 1; CXIV, 1 (Baydâwî); et des mots comme *al-ʾarḍu*, *al-ʾaḥiratu*, *al-ʾûlâ*, etc., seraient à lire *alarḍu*, *alāḥiratu*, *alûlâ*, etc. : voir ad-Dâni, *Taysir*, p. 35-36 : O. Pretzl, *Koranlesung*, p. 312-313.

Vollers, *Volkssprache*, p. 90, cite quelques exemples dans lesquels un *hamza* initial et la voyelle qui le suivait immédiatement sont tombés. Mais en réalité c'est sans doute la chute de la voyelle qui a entraîné celle du *hamza* : cette question sera donc traitée sous la rubrique « vocalisme ».

Sur des hésitations, à l'initiale de certaines racines, entre *hamza*, *wâw* et *yâw*, voir Nöldeke, *Neue Beiträge*, p. 202-206.

2. En ce qui concerne le traitement du *hamza* à l'intérieur du mot, on distinguera : a. le *hamza* entre deux voyelles; b. le *hamza* entre voyelle et consonne; c. le *hamza* entre consonne et voyelle.

a. Quand le *hamza* est entre deux voyelles, 9 combinaisons sont concevables : *aaa*, *aii*, *auu*; *iaa*, *iai*, *iou*; *uaa*, *uai*, *uou*. L'affaiblissement est de règle pour les combinaisons *aii*, *iai*, *iou* (par exemple *sayyioushû* « sa méchanceté », *Coran*, XVII, 40), *uai* et *uou*.

Dans la combinaison *aaa* la tradition de Warṣ rapportée par al-ʿAzraq, maintient le *hamza* et lit par exemple *maʾâb* « lieu de retraite », *Coran*, XIII, 28, 36, etc.; *maʾâribu* « choses nécessaires », *Coran*, XX, 19; *taʾaḥḥara* « il a retardé », *Coran*, II, 199; XLVIII, 2; *fa-ʾaḍḍana* « alors il a proclamé », *Coran*, VII, 42, etc. Par contre Iṣbahânî rapporte que Warṣ admet quelques cas d'affaiblissement du *hamza* en cette position : ainsi *kaannahû* pour *ka-ʾanna-hû* « comme », *Coran*, VII, 170; XXVII, 42, etc.; *raaytu* (*la-raaytuhû*) pour *raʾaytu* « j'ai vu », *Coran*, XII, 4; de

même d'après Hamza et Hišâm as-Sulamî, un des disciples d'Ibn ʿAmir, on lira *mââ* pour *mâdâ* « de l'eau » (à l'accusatif indéterminé pausal). Néanmoins on verra tout à l'heure que le passage de certains verbes à 2^e radicale *hamza* au type à 2^e radicale faible, et de certains verbes à 3^e radicale *hamza* au type à 3^e radicale faible s'explique plutôt par l'analogie.

Dans la combinaison *aw* la tradition de Warš rapportée par al-ʿAzraq maintient le *hamza* et lit : *lâ yacûduhû* « il ne le fatigue pas », *Coran*, II, 256; *taʿuzzu-hum* « elle les excite (au mal) », *Coran*, XIX, 86; par contre Hamza (qui d'habitude maintient fermement l'occlusion glottale) admet un affaiblissement du *hamza* en cette position : en particulier il lit *ʾabâukum* « vos pères », *Coran*, IV, 12, etc. (mais il y a peut-être là dissimilation sous l'influence du premier *hamza* : voir plus loin).

Dans la combinaison *ia* les grammairiens (par exemple Sibawaihi, II, p. 169) et les lecteurs du *Coran* (par exemple Warš cité par Işbahânî et Hamza) s'accordent à faire passer l'occlusive glottale à *yâw* et à lire par exemple *biyayyi*, *fa-biyayyi* pour *bi-ʿayyi*, *fa-bi-ʿayyi* « dans quel... »; de même *biyanna*, *biyanna-hum* pour *bi-ʿanna*, *bi-ʿanna-hum*; *muliyat* pour *mulicat* « elle était remplie », *Coran*, LXXII, 8; *nâsiyata* pour *nâsicata* « début (de la nuit) », *Coran*, LXXIII, 6. Ainsi s'explique dans *Coran*, XI, 29, l'hésitation entre *bâdiya* et *bâdica* (Ibn al-ʿAlâ d'après Bayḍâwî).

De même dans la combinaison *ua* les grammairiens et les lecteurs du *Coran* s'accordent pour faire passer le *hamza* à *wâw* et pour lire par exemple *fuwâd* pour *fucâd* « cœur », *Coran*, XXVIII, 9, etc., ou encore *gulâmu wabika* pour *gulâmu ʿabika* « le jeune garçon de ton père », Sibawaihi, II, p. 169.

b. Quand le *hamza* est entre voyelle et consonne, les grammairiens (par exemple Sibawaihi, *ibid.*) et les lecteurs du *Coran* (par exemple Warš et Hamza) enseignent qu'il s'affaiblit et même tombe avec allongement de la voyelle précédente. Ainsi Warš aussi bien que Hamza lisent *yâḥuḍu* pour *yachuḍu* « il prendra », *yûminûma* pour *yûminûma* « ils croient ». En particulier la tradition de Warš rapportée par al-ʿAzraq affaiblit le *hamza* dans les mots : *bissa*, *bissamâ* « quel mauvais... », *al-biʾr* « le puits », *ad-diʾb* « le loup », *li-ʿallâ* « c'est pour-quoi... ne pas ». D'une façon plus générale Işbahânî rapporte que pour Warš tout *hamza* suivi de consonne est sujet à tomber ou à s'affaiblir. Seuls seraient à excepter de cette règle générale les *hamzas* intérieurs de *luḥu* « perle », *ġiotu* « je suis venu », *baʿs* « malheur », *kaʿs* « coupe », *raʿs* « tête », *wa-riʿya* « et en aspect agréable », *Coran*, XIX, 75, et les *hamzas* des divers dérivés des racines *nba*, *qra*, *hya* et *ʿwy*; en ce qui concerne cette dernière racine, le *hamza* peut s'assimiler au *w* quand il se trouve en contact avec lui : ainsi *tuwwi* pour *tuwi* « tu recevras »,

Coran, xxxiii, 51; *tuwwt-hi* pour *tuwt-hi* « elle le reçoit », *Coran*, lxx, 13 (tradition de Ḥamza).

c. Quand le *hamza* est entre consonne et voyelle, l'affaiblissement et la chute du *hamza* (avec ou sans allongement de la voyelle suivante) sont de règle aussi bien d'après les grammairiens que d'après les lecteurs du *Coran*. Ainsi Sībawaihi, II, 170, cite les prononciations *al-maratu* et *al-marātu* pour *al-marʿatu* « la femme », *al-kamatu* et *al-kamātu* pour *al-kamʿatu* « la truffe » et signale que d'après ʿIsā⁽¹⁾ on doit lire : *ʿallā yasgudū li-llāhi llaḏī yuhriḡu l-ḥaba fī s-samāwāti wa-l-ʿarḏi* « et qu'ils ne se prosternent point devant Dieu qui fait sortir ce qui est caché dans les cieux et sur la terre », *Coran*, xxvii, 25, pour *ḥabʿa*. Selon Ḥamza lui-même, l'occlusion glottale peut tomber complètement dans cette position : par exemple *al-marū* pour *al-marʿu* « l'homme », *šayū* pour *šayʿu* « chose », *qurān* pour *qurʿān* « Coran », *yasalu* pour *yasʿalu* « il demande », etc. Ainsi s'explique l'inaccompli *yarā* pour *yarʿā* et l'impératif *ra*, *rah* pour *irʿa*, du verbe *raʿā* « voir ». À la même tendance se rapporte la chute du *hamza* initial quand il est précédé par un mot à terminaison consonantique ou par l'article : voir ci-dessus, p. 78 et Sībawaihi, II, p. 170.

3. En finale absolue, à la pause, il faut distinguer s'il est : a. précédé d'une voyelle; b. précédé d'une consonne (Sībawaihi, II, p. 311-313; Zamaḥṣarī-Ibn Yaʿīš, IX, p. 73-74) :

a. S'il est précédé d'une voyelle, trois traitements différents sont possibles, suivant les tendances du parler de l'auteur ou du lecteur : ou bien le *hamza* peut être maintenu purement et simplement : *ʿakmuʿ* « truffes », *ḥaṭaʿ* « péché », *ʿahniʿ* « je donne »; ou bien, si la voyelle précédente est un *a*, le *hamza* peut se changer en une semi-voyelle correspondant à la voyelle de flexion qui le suit, si celle-ci est *u* ou *i* : *ḥāḏā l-kalaw* pour *ḥāḏā l-kalaʿu* « ce fourrage »; *marartu bi-l-kalay* pour *bi-l-kalaʿi* « je suis passé par le fourrage » — mais *raʿaytu l-kalā* pour *l-kalaʿa* « j'ai vu le fourrage » avec chute du *hamza* et allongement du *a* précédent si la voyelle de flexion est elle-même un *a*; ou bien le *hamza* peut tomber en allongeant la voyelle précédente : *ʿakmū*, *ḥaṭā*, *ʿahni*; ce dernier traitement semble proprement ḥiǧāzien, et on le retrouve dans la lecture coranique de Ḥamza et de Hišām (malgré l'origine orientale du premier) : ad-Dānī, *Taystīr*, p. 37-38; O. Pretzl, *Koran-lesung*, p. 314.

(1) Il peut s'agir soit d'Abū l-Ḥārīṭ ʿIsā b. Wardān, mort en 160 H., disciple d'Abū ʿAṣfar de Médine, soit d'Abū ʿUmar ʿIsā b. ʿUmar aṭ-Ṭaqafī de l'école de Baṣra, mort en 149 H., soit d'Abū ʿUmar ʿIsā b. ʿUmar al-Ḥamdānī al-Aṣmāʾ de l'école de Koufa, mort en 156 H.

b. Si le *hamza* est précédé d'une consonne, quatre traitements différents sont possibles : ou bien le *hamza* se maintient et pour faciliter sa prononciation on intercale entre lui et la consonne qui le précède une voyelle de disjonction dont le timbre peut être, soit celui de la voyelle de flexion disparue par suite de la pause : *hâdâ l-waṭuṣ* pour *l-waṭṭu* « cette lésion », *min al-waṭiṣ* pour *al-waṭṭi* « de la lésion », *raṣaytu l-waṭiṣ* pour *l-waṭṭa* « j'ai vu la lésion », — soit celui de la voyelle radicale précédente : *buṭuṣ* (pour *buṭṭu*, -i, -a) « lenteur », *ridiṣ* (pour *ridṭu*, -i, -a) « aide », *waṭiṣ* (pour *waṭṭu*, -i, -a) « lésion », à tous les cas. Ou bien le *hamza* se change en une semi-voyelle *w* si la voyelle de flexion était *u*, en une semi-voyelle *y* si la voyelle de flexion était *i*, en une voyelle longue *â* si la voyelle de flexion était *a* : ainsi en employant les mêmes exemples : *hâdâ l-waṭiw*, *hâdâ r-ridiw*, *hâdâ l-buṭw* au nominatif; *min al-waṭiy*, *min ar-ridiy*, *min al-buṭiy* au génitif; *raṣaytu l-waṭâ*, *r-ridâ*, *l-buṭâ* à l'accusatif; ou bien le *hamza* se change en une voyelle longue; cette voyelle longue peut avoir le timbre, soit de la voyelle de flexion disparue : *hâdâ l-waṭû*, *r-ridû*, *l-buṭû* au nominatif, *min al-waṭî*, *ar-ridî*, *al-buṭî* au génitif, *raṣaytu l-waṭâ*, *r-ridâ*, *l-buṭâ* à l'accusatif (comme dans le cas précédent) — soit le timbre de la voyelle de la syllabe précédente : *buṭû*, *ridî*, *waṭâ* à tous les cas. Ou bien enfin le *hamza* peut tomber sans laisser de traces : *waṭ*, *rit*, *buṭ*; ce ne sera qu'à l'accusatif indéterminé qu'on aura une terminaison -â : *waṭâ*, *ridâ*, *buṭâ*. C'est encore cette quatrième alternative que semblent avoir adoptée les lecteurs du *Coran*, notamment *Ḥamza* et *Hišâm* : ad-Dânî, *Taystr*, p. 37-39; O. Pretzl, *Koranlesung*, p. 314-315.

Naturellement cette faiblesse du *hamza* en diverses positions n'est pas sans avoir eu des effets morphologiques, en particulier dans la conjugaison verbale. C'est ainsi qu'à côté de *sacala* « demander » a été créé un verbe *sâla* de même sens, dont il faut rechercher l'origine dans des formes d'impératif et d'apocopé : par exemple *sal* « demande », *Coran*, II, 207; *sal-hum* « demande-leur », LXVIII, 40, provenant, semble-t-il, de *iscal*; sur ces formes a été reconstruit un accompli *sâla* (lecture de Nâfi' et d'Ibn 'Âmir dans *Coran*, LXX, 1) : comp. *Sibawaihi*, II, 123; on a déjà signalé plus haut l'inaccompli *yarâ* et l'impératif *ra*, *rah* du verbe *racâ*; on comparera enfin des doublets tels que : *ġacaša* « être troublé, être en agitation » / *ġâša* « être dans une grande agitation »; *nacaša* « prendre, saisir violemment » / *nâša* « prendre, saisir avec la main »; *lacama* « regarder qqn comme un homme vil et ignoble; le blâmer » / *lâma* « blâmer », etc.

Des faits du même genre se retrouvent avec *hamza* 3^e radicale : des variantes du texte coranique fournissent des formes du verbe *ḥaṭi'a* « pécher » dans lesquelles le *hamza* manque ou a été remplacé par *y* : *ḥaṭiyûna* et *ḥaṭûna* pour *ḥaṭi'ûna* « pécheurs », LXIX, 37; *ḥaṭiyatu-hu* « son péché », II, 75; *ḥaṭa*ⁿ pour *ḥaṭâ'a*ⁿ « par erreur », IV, 94; *ḥiṭa*ⁿ pour *ḥiṭa*ⁿ « péché »; de même *wa-ṣ-ṣâbûna* pour *wa-ṣ-ṣâbi'ûna*

« et les Sabéens », v, 73 (Baydâwî), etc. Ainsi s'expliquent un grand nombre de doublets, tels que : *kâfaca* « rétribuer qqn » / *kâfâ*, m. s.; *cağzaca* « contenter, satisfaire » / *cağzâ* « satisfaire qqn »; *ʿabaca* « arranger, disposer » / *ʿabâ* « ranger », etc.; on peut penser que dans ces exemples verbaux, le point de départ de l'évolution a été l'apocopé, dans lequel le *hamza* en finale absolue est tombé en allongeant la voyelle précédente : *yukâfio* > *yukâfi*.

Des exemples analogues se rencontrent dans des formations purement nominales : des noms à 2^e radicale *hamza* peuvent passer à la catégorie des noms à 2^e radicale *wâw* ou *yâ* : ainsi *suʿâl* « question » peut passer à *suwâl*, *raʿs* « tête » à *râs* (d'où un pluriel *rûs* au lieu de *ruʿûs* ou *raʿûs*), *misʿad* « outre à beurre ou à miel » à *misâd*, etc. — ou bien leur racine peut devenir méconnaissable : *malʿak* « envoyé; ange » devenant *malak*, etc. Il en est de même pour les noms à 3^e radicale *hamza* : *marʿat* « femme » devenant *marât* ou *marat*-, *kamʿat* « truffe » devenant *kamât* ou *kamat*-, *qurʿân* « Coran » devenant *qurân*, etc. On se reportera aux nombreux faits cités par Vollers, *Volkssprache*, p. 83-97; on consultera également le même passage du même ouvrage en ce qui concerne les « fausses restitutions » du *hamza*.

En plus des fréquents affaiblissements ou chutes de l'occlusive glottale, que nous venons d'étudier, celle-ci est en outre sujette à diverses altérations conditionnées, notamment à des assimilations et des dissimilations :

Les grammairiens arabes professent en principe qu'il n'y a pas d'assimilation du *hamza* (Zamaḥṣarî-Ibn Yaʿiš, X, p. 134-135; Howell, *Arabic Grammar*, IV, p. 1757-1759), mais il existe un certain nombre de faits qui ne peuvent être interprétés autrement : ainsi il faudrait lire *al-marri* pour *al-marʿi* « de l'homme », *Coran*, VIII, 24, et *ğuzzu* pour *ğuzʿu* « partie », xv, 44 (Baydâwî), il y a donc dans ces deux exemples assimilation du *hamza* à *r* et à *z* qui le précèdent; voir plusieurs autres exemples dans Vollers, *Volkssprache*, p. 92-93. On a déjà mentionné plus haut le cas de *tuwʿi* « tu recevras », *Coran*, xxxiii, 51, pouvant être lu *tuwwi* par assimilation de *-w-* en *-ww-*; de même *wa-riʿya* « en aspect agréable », *Coran*, xix, 75, peut être lu *wa-riyya* avec assimilation de *-y-* en *-yy-* : O. Pretzl, *Koranlesung*, p. 314-315, avec quelques autres exemples. Tout à fait analogue est l'assimilation du *hamza* au *t* caractéristique des formes verbales réfléchies : ainsi *ittaḥada* pour *itaḥada* « prendre en choisissant »; *ittazara* « se ceindre, s'envelopper d'un voile »; *ittakala* « s'enflammer de colère »; *ittamara* « consulter qqn » (Vollers, p. 89); toutefois la lecture *ttumina* pour *ʾtumina* « il est confié », *Coran*, ii, 283, est considérée comme fautive par Baydâwî.

Deux *hamzas* qui se suivent dans un mot tendent à se dissimiler : l'un d'eux s'affaiblit et peut même tomber complètement. Ainsi à l'initiale le groupe *ʾaw* + consonne est constamment réduit à *ʾâ* : c'est ce qui se produit par exemple à l'accompli du causatif (IV^e forme) des

verbes à 1^{re} radicale *hamza* : on lit *âmana* « croire qqn » pour *ʾamana*, *âṭara* « préférer » pour *ʾaṭara*, etc.; dans ce cas l'allongement du *a* est en général indiqué par un *madda*; il y a pour ces verbes confusion formelle entre le causatif (IV^e forme) et le conatif (III^e forme). Dans le cas d'un groupe *ʾaca*, par exemple *ʾa-ʾandarta-hum* « est-ce que tu les as avertis? », *Coran*, II, 5, il peut y avoir : 1^o affaiblissement du second *hamza*, les deux voyelles subsistent intactes; 2^o même affaiblissement, avec en plus allongement d'une des voyelles; 3^o chute du second *hamza* avec contraction des deux voyelles en un *â* long et lecture *ʾândarta-hum*. Dans le cas d'un groupe *ʾaci*, par exemple *ʾa-ʾidâ* « est-ce que quand...? », il peut y avoir affaiblissement du second *hamza* avec allongement ou sans allongement de la première voyelle. Les mêmes traitements sont attestés dans le cas d'un groupe *ʾacu*; il en est sans doute de même pour les autres combinaisons possibles.

Les mêmes affaiblissements par dissimilation peuvent se produire même quand les deux *hamzas* ne se trouvent pas dans deux syllabes consécutives, mais sont plus éloignés l'un de l'autre : ainsi dans *ʾa-fa-ʾanta* « est-ce que toi...? », *ʾa-fa-ʾantum* « est-ce que vous...? », *ʾa-fa-ʾaminû* « est-ce qu'ils ont été sûrs? », *Coran*, VII, 97; XII, 107, le second *hamza* s'affaiblit; il en est de même dans *ʾa-fa-ʾaṣṣâ-kum* « est-ce qu'il vous a choisis? », *Coran*, XVII, 42; *la-ʾamlacanna* « certes, je remplirai », VII, 17, etc.

Enfin les mêmes phénomènes de dissimilation peuvent se produire entre deux mots; les lecteurs du *Coran* distinguent huit cas possibles : 1^o *-ʾa -ʾa-*, par exemple dans *ġāʾa ʾaġalu-hum* « leur temps est arrivé », *Coran*, VII, 32, etc. : Warš et Qunbul (disciple d'Ibn Kaṭīr) laissent tomber le second *hamza* et contractent les deux voyelles en un *â* long : *ġāʾâġalu-hum*; Qālûn (disciple de Nâfir), al-Bazzî (disciple d'Ibn Kaṭīr) et Ibn al-ʿAlâ laissent au contraire tomber le premier *hamza* : *ġâ ʾaġalu-hum*; 2^o *-ʾi ʾi-* par exemple dans *hâʾulâʾi ʾin kuntum* « ceux-là, si vous êtes... », *Coran*, II, 29, etc. Qunbul et Warš laissent tomber le second *hamza* et contractent les deux voyelles en un *i* long : *hâʾulâʾîn kuntum* (toutefois *hâʾulâʾi ʾin kuntum*, II, 29, et *al-bigâʾi ʾin...* « la prostitution, si... », XXIV, 33, avec passage du *hamza* à *y*); Qālûn et al-Bazzî changent en *y* le premier *hamza* : *hâʾulâʾyi ʾin kuntum*; Ibn al-ʿAlâ le laisse tomber, ainsi que la voyelle suivante *hâʾulâ ʾin kuntum*; 3^o *-ʾu ʾu-* dans l'unique exemple *ʾawliyâʾu ʾulâʾika* « protecteurs; ceux-là », *Coran*, XLVI, 31 : Warš et Qunbul lisent *ʾawliyâʾu ʾulâʾika* avec passage du second *hamza* à *w*; Qālûn et al-Bazzî lisent *ʾawliyâʾwu ʾulâʾika* avec passage à *w* du premier *hamza*; Ibn al-ʿAlâ lit *ʾawliyâ-ʾulâʾika* avec chute complète d'une des deux syllabes; 4^o et 5^o *-ʾa ʾu-* et *-ʾa ʾi-* : le deuxième *hamza* est affaibli; 6^o *-ʾu ʾa-* : le second *hamza* passe à *w*; 7^o *-ʾi ʾa-* : le second *hamza* passe à *y*; 8^o *-ʾu ʾi-* : d'après la plupart des lecteurs le second *hamza* passe à *w*; d'après les autres et les grammairiens Ḥalîl et Sibawaihi le second *hamza* est seulement

affaibli. Pour tout ce qui concerne les dissimilations de *hamza* on consultera : Sibawaihi, II, p. 172-174; Schaade, *Lautelehre*, p. 53-54; Zamaḥṣarî-Ibn Yaʿiš, IX, p. 116-120; ad-Dâni, *Taysir*, p. 31-35; O. Pretzl, *Koranlesung*, p. 305-312.

Dans les *dialectes modernes* de l'arabe, les deux tendances qui dominent dans le traitement du *hamza* sont : ou bien son affaiblissement pouvant aller jusqu'à une *chute complète*, — ou bien son *passage* à *w* ou à *y*.

Dans les parlers orientaux, le *hamza*, quoique affaibli, est resté un *phonème* au sens phonologique du mot, un élément constitutif important du système consonantique de ces parlers. *A l'initiale* il s'est généralement conservé : par exemple dans des mots comme 'arnabe « lièvre », 'ošba « doigt », les pluriels 'aṣāneḥ, 'aṣābeḥ montrent que le *hamza* initial a encore valeur de consonne radicale; rarement il s'est changé en semi-voyelle *w* ou *y* : wallāf « il plia bagage » (cl. *callafa*), waddāb « il corrigea » (cl. *caddaba*), wāḥaḍ « il blâma » (cl. *ṣaḥaḍa*), yam^m « du côté de » (rac. *ṣmm*). *A l'intérieur du mot*, par contre, le *hamza* s'est rarement maintenu : le seul exemple probant est le verbe *sacal* « demander » (les autres exemples semblant dus à l'analogie, ou provenant d'emprunts classiques); souvent il tombe : rās « tête » (cl. *rass*), bīr « puits » (cl. *biṣr*), maṣa « femme » (cl. *marṣat-*), kame « truffe » (cl. *kamṣat-*); souvent aussi il passe à *w* ou à *y* : ʾittāwab « bâiller » (cl. *taṭācaba*), lāyam « convenir de » (cl. *lācama*), mālyān « plein » (cl. *malcān*), mīye « cent » (cl. *miṣat-*). *En finale de mot*, le *hamza* a également disparu, parfois sans laisser de traces : gadā « déjeuner » (cl. *gadāṣ*), samā « ciel » (cl. *samāṣ*), parfois devenant une semi-voyelle : les verbes à 3^e radicale *hamza* sont tous devenus des verbes à 3^e radicale *y*, parfois s'assimilant à une consonne précédente : ḍaw^w « lumière » (cl. *ḍawṣ*), fay^y « ombre » (cl. *fayṣ*). Pour le détail de ces faits on consultera : Feghali, *Kfar'abida*, p. 1-14; Cantineau, *Le dialecte arabe de Palmyre*, I, p. 66-69; *Les parlers arabes du Hōrân*, phonétique.

Dans les parlers maghrébins, l'évolution a été poussée plus loin encore : le *hamza* n'est plus un phonème et a presque totalement disparu; comme le fait remarquer W. Marçais, *Ūlād Brāhim*, p. 5-6, les occlusives glottales qu'on peut entendre n'apparaissent que dans des emprunts à la langue littéraire; dans le langage populaire, le *hamza*, ou bien est tombé complètement, ou bien a été remplacé par une semi-voyelle *w* ou *y* comme dans les parlers orientaux. Voici quelques exemples en diverses positions :

A l'initiale : ḍāya « bas-fond marécageux » (cl. *ṣaḍāt-*), bell « chameaux » (cl. *ṣibil*), bṛa « aiguille » (cl. *ṣibrat-*), aṛḍ « terre » (cl. *ṣarḍ*), āhel « gens, famille » (cl. *ṣahl*), yuṣṣra « salaire » (cl. *ṣaḡrat-*), yāmes « hier » (cl. *ṣams*), waḥḍa « prise » (cl. *ṣaḥḍat-*).

A l'intérieur du mot : *dīb* « chacal » (cl. *dīḥb*), *bīr* « puits » (cl. *bīr*), pl. *byār* (cl. *bīḥār*), *rāṣ* « tête » (cl. *raḥs*), pl. *rōṣ* (cl. *ruḥūs*), *sāl* « interroger » (cl. *saḥala*), *msāla* « question » (cl. *maḥsalat*-), *twām* « jumeaux » (cl. *tuḥām*), *mlān* et *mālyān* « plein » (cl. *maḥlān*), *ffwād* « viscères » (cl. *fuḥād*), *ttāweb* « bâiller » (cl. *taḥḥaba*), *lāyem* et *lām* « rassembler » (cl. *lāḥama*).

En fin de mot : *brā* « guérir » (cl. *barīḥa*), *qrā* « lire » (cl. *qarāḥa*), *smā* « ciel » (cl. *saḥmā*), *ḡaww* « lumière » (cl. *ḡaww*), *šāy* « chose » (cl. *šayy*).

Sur tous ces faits, on consultera : W. Marçais, *Ūlād Brāhīm*, p. 5-9, *Tlemcen*, p. 19-21; M. Cohen, *Juifs d'Alger*, p. 35-43.

XI. LES SEMI-VOYELLES

Le sémitique possédait deux phonèmes : une spirante bilabiale *w* et une spirante prépalatale *y*, qu'on appelle *sonantes* ou *semi-voyelles* à cause de leur parenté avec les voyelles fermées *u* et *i*. Ces phonèmes fonctionnaient tantôt comme consonnes, tantôt comme seconds éléments de diphtongues, et dans certains cas pouvaient passer aux voyelles correspondantes.

En arabe ancien, cette situation est à peu près conservée. Nous allons examiner les principales altérations qu'elle avait subie.

Il existe quelques cas dans lesquels un *w* ou un *y* consonnes seraient tombés. On admet généralement qu'il en est ainsi entre deux voyelles brèves (sauf dans les combinaisons *uwa* et *iya* qui se maintiennent). Ainsi *qāma* « il s'est levé » viendrait de **qawana*, *sāra* « il a voyagé » de **sayara*, *ḥāfa* « il a eu peur » de **ḥawifa*, *ṭāla* « il est devenu long » de **ṭawula*, *yaḡzū* « il fera une expédition de pillage » de **yaḡzuwu*, *qīla* « il a été dit » de **quwila*, *yarmī* « il lancera » de **yarmiyu*, *li-l-qāḍī* « au cadī » de **li-l-qāḍiyi* (Socin, *Arabische Grammatik*, p. 20-21; Brockelmann, *Grundriss*, I, p. 57 et 138) — mais par contre les subjonctifs *yaḡzuwa*, *yarmiya* et l'accusatif *raḥaytu l-qāḍiya* restent intacts. Certaines applications de cette règle demanderaient à être révisées, néanmoins elle exprime le sentiment morphologique des sujets parlants.

Le *w* et le *y* consonnes tomberaient également entre une voyelle brève et une voyelle longue (sauf dans les combinaisons *awā*, *ayā*, *uwā*, *iyā* qui se maintiennent). Ainsi *gazaw* « ils ont fait une expédition de pillage », *ramaw* « ils ont lancé » viendraient de **gazaū*, **ramaū* venant eux-mêmes de **gazawū*, **ramayū*; de même *tarḡayna* « tu (fm.) seras satisfaite » < **tarḡatna* < **tarḡawīna*; *tansayna* « tu (fm.) oublieras » < **tansatna* < **tansayīna*; *yarmūna* « ils lanceront » < **yarmiūna* < **yarmiyūna*; *raḡū* « ils ont été satisfaits » < **raḡiū* < **raḡiwū*; *tarmīna* « tu (fm.) lanceras » < **tarmiīna* < **tarmiyīna*; *rāḡīna* « qui sont satisfaits (gén.-acc.) » < **raḡiīna* < **rāḡiwīna*; *yaḡzūna* « ils feront une expédition

de pillage» < **yağzuûna* < **yağzuwûna*; *tagzîna* «tu (fm.) feras une expédition de pillage» < **tagzuûna* < **tagzuwûna* (Socin, *ibid.*; Brockelmann, *ibid.*).

Les principes ci-dessus sont fréquemment battus en brèche par l'analogie morphologique, et — fait curieux — c'est dans le domaine du nom (où le système morphologique est cependant constitué avec le moins de rigueur) que les exceptions sont les plus nombreuses. On citera par exemple *buyût* «maisons» (et tous les pluriels de ce type dans lesquels la seconde radicale est un *y*) ou encore *qawîm* «droit, debout» (et les adjectifs de ce type où la seconde radicale est un *w*). Cela n'est pas sans jeter quelque doute sur les règles phonétiques posées ci-dessus.

Un *w* s'assimile à un *y* qui le précède ou qui le suit : ainsi *ṣayyâm*, pl. de *yaww* «jour» provient de *ṣayyâm* par assimilation de *-yw-* en *-yy-*; de même *ṣayy* infinitif de *ṣawâ* «rôtir» vient de *ṣawy* par assimilation de *-wy-* en *-yy-*.

Les semi-voyelles *w* et *y* peuvent se combiner avec les voyelles correspondantes *u* et *i* pour former des voyelles longues; ainsi *uw* suivi de consonne passe à *û*; par exemple *yûqifu* «il fera tenir debout» provient de *yuwqifu* et *kûs* «cubitus» provient de *kuws*; de même *iy* suivi de consonne passe à *î* : *miqân* «crédule» vient de *miyqân* et *dîk* «coq» vient de *diykh*. Nous verrons plus loin, à propos des voyelles longues, que le sentiment morphologique des sujets parlants (d'accord en cela avec la graphie) tend à voir dans ces mots plutôt les groupes originels *-uw-*, *-iy-* que les voyelles longues *û*, *î*.

Un *w* s'accommode en *y* à une voyelle *i* qui le précède; puis le groupe *iy* ainsi formé peut passer à *î* s'il est suivi d'une consonne ou persister s'il est suivi d'une voyelle : **miwlâd* > **miylâd* > *mîlâd* «temps» de la naissance : **diwâr* > *diyâr* «maisons»; **alîw* > *alîy* «haut» : Socin, *Arabische Grammatik*, p. 21. De même, comme on le redira plus loin, une voyelle *u* peut s'accommoder en *i* à un *y* qui la suit : **buyd* > **biyd* > *bîd* «blanc»; **marmûy* > *marmîy* «jeté»; Socin, *ibid.*

Entre un *â* long et un *i* ou un *u* brefs, le *w* et le *y* passent à *o* : **qâwil* > *qâwil* «qui parle»; **bâyî* > *bâoî* «qui vend»; **ağâwiz* > *ağâoiz* «vieilles femmes»; **ğazâyir* > *ğazâoir* «îles»; **ṣirdâyû* > *ṣirdâou* «satisfaction»; **wafâyû* > *wafâou* «accomplissement d'un vœu» : Socin, *ibid.*; Brockelmann, *Grundriss*, I, p. 138. Par contre entre *â* long et *a* bref, le *w* et le *y* se maintiennent : *qâwala* «il a parlé avec qqn», *sâyara* «il a marché avec qqn»; les accusatifs *ṣirdâca*, *wafâca* qui semblent contredire à cette règle sont évidemment analogiques des nominatifs et génitifs.

Voici maintenant quelques altérations de *w* et de *y* qui, dès l'époque ancienne, étaient considérées comme dialectales :

a. Dans certains parlers le *y* géminé tendait à passer à *ğ*. Le fait

pouvait se produire à l'intérieur du mot : Ibn al-ʿAṣrābī citait un vers d'Abū Nağm où apparaissait la forme *ʿiğğal* pour *ʿiyyal* « cerf »; il en était parfois de même en finale de mot, à la pause : le grammairien Abū ʿAmr (Ibn al-ʿAlā) rapportait qu'il avait demandé à un homme des Banū Ḥaṇḍala : « De quelle (tribu) es-tu ? » et que celui-ci avait répondu : « (Je suis) *Fuqaymiğ* (= *Fuqaymiyy*^{un} : des Banū Fuqaym) »; le grammairien insistant : « De quelle (fraction) d'entre eux ? », il avait obtenu cette seconde réponse : « (Je suis) *Murriğ* (= *Murriyy*^{un} : des Banū Murra) ». Cette particularité, dite *ʿağʿağ*, se rencontrait aussi chez les Banū Tamīm, les Banū Saʿd, et chez les Quḏāʿa : Sībawaihi, I, p. 361; Zamaḥṣarī-Ibn Yaʿīš, X, p. 50-51; Howell, *Arabic Grammar*, IV, p. 1374-1378; Brockelmann, *Grundriss*, I, p. 139 et 280. Il semble que dans ces parlers la gémination du *y* ait amené une occlusion partielle pendant la tenue.

b. Il faut sans doute rattacher à cette particularité le passage du pronom suffixe *-ki* de 2^e pers. sg. fm., quand il se trouve à la pause, à *-kiš* chez les Muḍar et les Rabīʿa, et à *-kis* chez les Banū Bakr. On doit partir probablement d'une forme à voyelle longue *-kī*, devenue *-kiy*, puis *-kiğ* et enfin *-kiš* ou *-kis* avec assourdissement en finale. Ce curieux phénomène a été confondu par les grammairiens arabes avec l'altération de *-ki* en *-ši* ou en *-si*, et a reçu comme elle le nom de *kaškaša* ou *kas-kasa* : Zamaḥṣarī-Ibn Yaʿīš, IX, p. 48; Brockelmann, *Grundriss*, I, p. 280.

c. Enfin dans le parler des Kināna un *w* initial est passé à *y* dans le mot *wāzi* « qui écarte, qui empêche » devenu *yāzi*. Malheureusement il n'est pas possible de dire si le phénomène était limité à ce seul mot ou s'il était général, comme cela a lieu dans les langues sémitiques du Nord-Ouest (cananéen, araméen, ougaritéen) : Brockelmann, *Grundriss*, I, p. 138-139.

Dans les *dialectes modernes* de l'arabe, le *w* et le *y* se sont en général bien conservés. On notera seulement les faits suivants :

Dans les parlers orientaux, il peut arriver que le *w* soit *mufaḥḥam*, soit par position : ainsi à Palmyre *ḥwāl* « oncles maternels », *ṣafwa* « cendre », *dlawa* « seaux » — mais *dēwe* « soigner », *ʿdwe* « remède », *sāwe* « rôtir », *siwēl* « pantalon », etc. — soit par nature : ainsi dans les parlers de nomades nordarabiques et dans le Ḥorān *ʿabwa* « palette de fer (au bas de l'aiguillon) servant à nettoyer le soc de la charrue », *dāwa* « soigner », *šawa* « rôtir », etc. : Cantineau, *Dialecte arabe de Palmyre*, I, p. 46-47; *Études sur quelques parlers de nomades*, I, p. 12-16; II, p. 13-14; *Parlers arabes du Ḥorān*, p. 98-99.

Également dans les parlers orientaux, un *w* est tombé très généralement dans l'expression *bōddi*, *bōddak*, etc. « je veux, tu veux, etc. », de *bi-widd-i*, *bi-wadda-ka*, etc.; en libanais un *w* s'est assimilé à *s* dans *bašša* « étincelle » de *bašwat*; un *y* est tombé dans *sendân* « chêne » de

sindiyan : Feghali, *Kfar'abtda*, p. 74; en hōrânais un *w* tombe dans l'expression *boṣṣṭ* « au milieu de » de *bi-waṣṭ*; en palmyrénien et en hōrânais, le *y* indice de 3^e pers. de l'inaccompli tombe après le *b*- préfixe de présent-futur : *boktob* « il écrit », *bokōtbu* « ils écrivent ».

Dans la plupart des parlers arabes, un *y* est passé à *ğ* dans le nom de la « gerboise » : syriaque *yarbûṣā*, arabe cl. *yarbûṣ*, mais dialectal *ğarbûṣ* : voir Dozy, *Supplément*, I, p. 181.

Dans les parlers maghrébins comme dans les parlers orientaux, on rencontre assez fréquemment un *w* à la place d'un *y* ancien et *vice versa* : libanais *ṣayyem*, saïdien *qōyyem* « il a fait lever » (cl. *qawwama*), saïdien *ṣ'yād*, pl. de *ṣ'awd* « cheval », saïdien *twāres*, pl. de *tīres* « terre noire », libanais *'azwād* « plus abondant » (cl. *ṣazyad*), libanais *twayne* « petit figuier » dim. de *tīn*, saïdien *ṣ'wī'na* « petit œil » dim. de *ṣ'ayn*. Sur tous ces faits, on consultera : W. Marçais, *Ūlād Brāhm*, p. 29-30; Feghali, *Kfar'abtda*, p. 75.

On enseigne souvent qu'en certaines positions *w* et *y* se vocalisent respectivement en *u* et en *i*, et l'on transcrit par exemple *imût* « il meurt », *ukīl* « mandataire », *dalū* « seau », *žedi* « chevreau » — mais tel n'est pas le sentiment des sujets parlants, qui considèrent qu'en de tels cas *w* et *y* conservent leur valeur de consonne. Il faudrait donc écrire, du point de vue phonologique : *ymût*, *ukīl*, *dalw*, *žedy*.

III. LE VOCALISME

I. GÉNÉRALITÉS

1. Phonétique générale.

Comme on l'a vu p. 12, ce qui caractérise les voyelles, c'est l'absence d'obstacle dans l'appareil phonatoire, de sorte que le souffle sonore ⁽¹⁾ *passé librement*. Les voyelles peuvent être classées suivant la position des organes au moment de leur articulation (« classes de localisation »), suivant la plus ou moins grande ouverture de l'appareil phonatoire (« degrés d'aperture ») et suivant les particularités qui peuvent accompagner leur prononciation (« modes d'articulation »); la réunion de tous ces éléments constitue le timbre de la voyelle.

a. *Classes de localisation* : il faut tenir compte de deux facteurs principaux : la position de la langue dans la bouche et la forme que prennent les lèvres :

— la langue peut être massée à l'avant de la bouche, en dessous du palais antérieur : il se produit alors des voyelles *prépalatales* ou *antérieures*; elle peut se masser à l'arrière de la bouche, au-dessous du palais postérieur, pour produire des voyelles *postpalatales* ou *postérieures*; enfin elle peut occuper une position intermédiaire, produisant des voyelles *médiopalatales* ou *médianes*;

— les lèvres peuvent former une ouverture arrondie plus ou moins grande, pour produire des voyelles *arrondies*, ou au contraire une fente horizontale plus ou moins allongée, pour produire des voyelles *étirées*.

Ces deux facteurs se combinant fournissent les types de voyelles suivants :

Voyelles *antérieures étirées* : i, e (é français);

Voyelles *antérieures arrondies* : ü, ö (u, eu du français);

Voyelles *médianes étirées* }
Voyelles *médianes arrondies* } différents a;

Voyelles *postérieures étirées* : ı sans point du turc;

Voyelles *postérieures arrondies* : o, u (ou français).

⁽¹⁾ Il n'y a pas de voyelle sourde; toutes les voyelles sont accompagnées de vibrations des cordes vocales : donc *sonores*.

Dans la pratique, il n'y a pas de langue qui utilise avec valeur *phonologique* ou *distinctive* ces six classes de localisation. Certaines langues (comme le turc) en emploient quatre et cela semble un maximum, d'autres trois (comme le français), un certain nombre n'en emploient que deux : c'est, nous le verrons, le cas de l'arabe.

b. *Degrés d'aperture* : l'appareil phonatoire peut être plus ou moins ouvert au moment de la réalisation d'une voyelle. On distinguera donc des voyelles *fermées* et des voyelles *ouvertes* : c'est ainsi que le français distingue un *o* ouvert : celui de «pomme» et un *o* fermé : celui de «paume», un *e* ouvert : ai de «épais», et un *e* fermé : ceux de «épée».

Certaines langues, comme le français, ont quatre degrés d'aperture : ainsi dans les voyelles postérieures *u, e, o, a*, et dans les voyelles antérieures *i, e, o, a*. D'autres langues, comme le latin classique, ont trois degrés d'aperture. Quelques-unes — et c'est le cas de l'arabe — n'en ont que deux.

On notera que les voyelles de type *a* constituent toujours le degré d'aperture *maxima*, tandis que les voyelles de types *u, i* constituent le degré d'aperture *minima*. Les voyelles de types *o, e* forment le degré ou les degrés d'aperture *moyenne*, quand ces degrés existent.

c. *Modes d'articulation* : outre les classes d'articulation et les degrés d'aperture, on distinguera encore diverses particularités, dont les principales sont les deux suivantes :

1. La *durée* : on appelle *voyelles longues* des voyelles dans lesquelles l'émission du souffle est prolongée de sorte que leur durée devient égale à celle de deux voyelles simples ou même davantage; on les notera au moyen d'un trait ou d'un accent circonflexe au-dessus du signe de la voyelle simple correspondante : *ā, â, ē, ê, ū, û*, etc. Aux voyelles longues s'opposent non seulement les voyelles simples ou *brèves*, mais encore les voyelles *ultra-brèves*, dont la durée est exceptionnellement courte : la moitié ou même moins de la durée d'une voyelle simple; les voyelles ultra-brèves sont souvent dépourvues de valeur phonologique : elles sont senties comme inexistantes par le sujet parlant; on les note par le signe de la voyelle simple correspondante, en caractère plus petit ou au-dessus de la ligne : *ˆ, ˚, ˘*.

2. La *nasalité* : on appelle *voyelles nasales* des voyelles pendant l'émission desquelles le voile du palais est abaissé, de sorte qu'une partie du souffle s'échappe par le nez : ainsi en français dans les mots «an», «Ain», «on», «un»; aux voyelles nasales s'opposent les voyelles *orales* pendant l'émission desquelles le voile du palais est relevé, de sorte que tout le souffle s'échappe par la bouche. On note les voyelles au moyen

du «tilde» ~ placé au-dessus du signe de la voyelle orale correspondante : ainsi les mots français ci-dessus seront notés phonétiquement : \tilde{a} , \tilde{e} , \tilde{o} , $\tilde{è}$.

d. Phénomènes combinatoires : sous l'influence des consonnes ou des autres voyelles voisines, une voyelle peut subir diverses altérations. Comme pour les consonnes, on peut parler pour les voyelles d'assimilation, de dissimilation et de métathèse. Ainsi en arabe *fī riġli-hī* «sur son pied» pour *fī riġli-hū* nous offre un exemple d'assimilation de voyelle à voyelle. C'est sans doute par une dissimilation de voyelle à voyelle que s'explique le nom pr. arabe *ʿabrāhīm* en face de hébreu *ʿAbrāhām*. Un bel exemple de métathèse entre *r* et voyelle *a* est fourni par *al-marʿatu* «la femme», mais *imraʿatu* «une femme».

2. Le vocalisme du sémitique.

Autant qu'on en peut juger le sémitique semble avoir un système vocalique très simple, réduit à trois voyelles, chaque voyelle pouvant être brève ou longue. Ce système peut être représenté de la façon suivante :

a	\bar{a}
u i	\bar{u} \bar{i}

3. Le vocalisme de l'arabe ancien.

Ce système vocalique très simple s'est maintenu à peu près intact en arabe ancien : il est limité à trois timbres, dont chacun peut se présenter sous une forme brève ou sous une forme longue, de sorte qu'on peut le représenter de la même façon :

a	\bar{a}
u i	\bar{u} \bar{i}

L'arabe ancien possédait donc *deux classes de localisation* : voyelles *postérieures arrondies* u , \bar{u} et voyelles *antérieures étirées* i , \bar{i} . Les a , \bar{a} phonétiquement *médianes* sont, phonologiquement hors des classes de localisation, puisqu'elles sont seules de leur degré d'aperture.

L'arabe ancien avait également *deux degrés d'aperture* : i , \bar{i} , et u , \bar{u} étant des voyelles *fermées*, tandis que a , \bar{a} sont des voyelles *ouvertes*.

Il n'existait pas, au moins en théorie, de voyelles nasales — et la combinaison des classes de localisation et des degrés d'aperture suffit à produire le système triangulaire de trois timbres énoncé ci-dessus.

En outre l'arabe ancien possédait *deux durées vocaliques*, les voyelles *brèves* u , a , i s'opposant aux voyelles *longues* \bar{u} , \bar{a} , \bar{i} . Cette opposition de durée jouait le plus grand rôle dans le rythme de la langue.

Voyons maintenant comment les grammairiens arabes conçoivent leur système vocalique :

Ils nomment la voyelle brève *ḥaraka* (pl. *ḥarakāt*) « mouvement (de la consonne) », terme qui montre bien que pour eux la voyelle brève est intimement liée à la consonne précédente, dont elle est en quelque sorte un appendice : cette conception a obscurci toute leur phonétique.

Ils distinguent correctement trois timbres vocaliques fondamentaux : *fath* = *a*, *kasr* = *i*, *ḍamm* = *u*, quitte à indiquer (comme on le verra plus loin) diverses nuances secondaires : *ṣimāla*, *tafḥīm* et *ṣiṣmām*.

Les voyelles longues sont considérées par les grammairiens arabes comme le résultat de la combinaison d'une voyelle brève (*ḥaraka*) avec une des semi-voyelles *w*, *y*, ou *ṣalif* (appelées pour cette raison *ḥurūf al-madd* « lettres de prolongation ») — autrement dit comme des diphtongues : ainsi *ū* = *uw*, *ī* = *iy*, *ā* = *a* + *ṣalif*. Nous verrons plus loin que cette conception est en partie justifiée du point de vue phonologique. Plus encore que les voyelles brèves, les voyelles longues sont exposées aux diverses altérations de timbre dites *ṣimāla*, *tafḥīm*, *ṣiṣmām*. En certaines circonstances, dans la lecture coranique, les voyelles longues sont susceptibles de devenir ultra-longues, atteignant parfois une durée de plusieurs secondes. D'autre part on rencontre en certaines positions, dès l'arabe ancien, des voyelles ultra-brèves dénommées par les grammairiens *rawm*, *iḥtilās*, voire *ṣiṣmām*.

Nous aurons donc à étudier le vocalisme arabe sous trois rubriques principales : voyelles longues et diphtongues, voyelles brèves, voyelles ultra-brèves.

Les phénomènes combinatoires affectant les voyelles ont été simplement constatés par les grammairiens arabes sans être coordonnés dans une théorie générale, analogue à celle de l'*iddigām* pour l'assimilation des consonnes. Nous traiterons de ces phénomènes combinatoires à l'intérieur de chacune des rubriques principales, comme nous l'avons déjà fait pour les consonnes.

4. Les systèmes vocaliques des différents dialectes arabes.

Le vocalisme de l'arabe ancien a été altéré dans les dialectes arabes de différentes façons. D'abord dans les *timbres*, car les altérations de timbre déjà connues en classique se sont développées et multipliées — sans toutefois avoir la plupart du temps de valeur phonologique. Ensuite en *quantité* : si les voyelles longues se sont en général assez bien maintenues, beaucoup de voyelles brèves sont devenues ultra-brèves ou sont tombées, tandis que des voyelles de disjonction ultra-brèves ou brèves se créaient en diverses positions — de sorte que la structure syllabique de beaucoup de mots a été gravement altérée, et que le rythme quantitatif de la langue a été lui-même en partie modifié.

II. LES VOYELLES LONGUES

Le *sémitique*, nous l'avons vu ci-dessus, possédait trois voyelles longues : *ū*, *ā*, *ī*.

L'*arabe ancien* a conservé intact ce système de trois voyelles longues. Nous allons l'étudier au quadruple point de vue de la *notation*, de la *quantité*, des *timbres* et de la *valeur phonologique*.

A. Notation.

L'écriture arabe dérive d'une des écritures araméennes : l'écriture *nabatéenne* ⁽¹⁾. Cette écriture (comme toutes les écritures araméennes) utilisait régulièrement les semi-voyelles *w* et *y* (dites à cause de cela « *matres lectionis* ») pour la notation des voyelles longues *ū* et *ī*, aussi bien en finale qu'à l'intérieur du mot. Mais elle ne notait le *ā* qu'*en finale de mot*, et cela au moyen du signe de l'occlusion glottale (qui s'était considérablement affaibli) : le 'ālap.

L'écriture arabe, continuant l'écriture nabatéenne, s'est constitué un système rationnel de notation des voyelles longues en employant *w* et *y* pour noter respectivement *u* et *i* longs et en utilisant le *ṣalif* pour noter non seulement *ā* long final, mais aussi *ā* long intérieur : ainsi a été constitué le système des « consonnes de prolongation » : *ḥurūf al-madd*.

Mais ce système n'a pas été réalisé du premier coup. L'emploi du *ṣalif* pour noter *ā* long intérieur est inconnu des premiers textes; c'est ainsi qu'il manque sur l'inscription d'En-Nemâra, et sur les plus anciens manuscrits du Coran; encore de nos jours l'orthographe classique permet l'omission du *ṣalif* intérieur dans certains mots très usuels comme *Allāh* « Dieu », *ṣilāh* « dieu », *raḥmān* « miséricordieux », *ḥādā* « ce... ci », *dālika* « ce... là », *lākin* « mais », *qiyāma* « résurrection », etc.; mais le *ṣalif* peut être écrit au-dessus du mot, sous forme d'une petite barre verticale. Un *ī* long final n'est pas noté dans le démonstratif féminin *ḥādīhi* « cette... ci ».

⁽¹⁾ Les Nabatéens sont une population en majeure partie d'origine arabe, qui, du 1^{er} siècle av. J.-C. au 1^{er} siècle ap. J.-C., a constitué un État caravanier et commerçant s'étendant sur les confins de la Syrie-Palestine et comprenant le Haurân, la Transjordanie et une grande partie du Hîḡâz. Quoique sans doute de *langue parlée arabe*, ils ont utilisé comme langue écrite la langue de leurs clients de Syrie-Palestine : l'*araméen*. Mais les textes araméens rédigés par eux contiennent des arabismes nombreux, certains mêmes peuvent passer pour de l'arabe. Et de fait le premier texte arabe est l'inscription d'En-Nemâra (Est du G. ed-Drûz), datée de 328; c'est la stèle funéraire d'Imru l-Qays « rois de tous les Arabes »; elle est rédigée en écriture nabatéenne, mais en langue arabe (sauf quelques détails).

Un ancien *ū* a été noté, quoique bref, par un *w* de prolongation dans le démonstratif pluriel *zulâ* « ces » et dans ses dérivés. Nous verrons plus loin divers exemples dans lesquels des voyelles longues ont été abrégées, tout en continuant à être écrites comme des longues.

B. Quantité.

Le texte important d'al-Qâriû cité par Bravmann, *Materialen*, p. 13, dit que « le *salif* (= *ā*) est composé de deux *fatḥa*, le *ū* de deux *damma*, le *ī* de deux *kasra* ». C'est là un témoignage essentiel qui montre qu'en arabe, comme en d'autres langues où le rythme de quantité joue un rôle primordial, *une longue est sentie comme équivalent à deux brèves*.

En arabe ancien, la quantité des anciennes longues sémitiques s'est en général conservée, car, en principe ces anciennes longues sont la partie la plus solide du système vocalique.

Cependant elles tendent à s'abrèger en syllabe fermée ⁽¹⁾. Ainsi aux personnes de l'impératif et de l'apocopé dépourvues de suffixe à initiale vocalique, les longues radicales des verbes à 2^e radicale faible s'abrègent : *nam* « dors », *yanam* « qu'il dorme » (inacc. *yanāmu*), *qum* « lève-toi », *yaqum* « qu'il se lève » (inacc. *yaqūmu*), *sir* « voyage », *yasir* « qu'il voyage » (inacc. *yastru*). Le même abrègement se produit pour la dernière voyelle longue d'un mot en rapport d'annexion devant un autre mot, quand ce mot commence par deux consonnes : ainsi *dû l-ḥimâri* « le propriétaire de l'âne » > *du l-ḥimâri*; *fî l-bayti* « dans la maison » > *fi l-bayti*.

Toutefois les abrègements ne se produisent pas quand ils pourraient provoquer une ambiguïté : ainsi dans *ḥalqatâ l-biṭâni* « les deux anneaux de la sangle », le *â* de *ḥalqatâ* ne s'abrège pas, car autrement il y aurait confusion avec *ḥalqata l-biṭâni* « l'anneau (acc.) de la sangle ».

Les voyelles longues peuvent également se maintenir devant les consonnes géminées : par exemple dans les racines à 2^e et 3^e radicales identiques : *dâbibat* > *dâbbat* « bête de somme », *mâdada* > *mâdda* « tirer chacun à soi qqch. », *wa-lâ dâllîn* « et ils n'errent point », *Coran*, I, 7 < *dâllilîna*. La voyelle longue se maintient encore à la XI^e forme du verbe : *isfârâ* « il est devenu jaune ».

Enfin les voyelles longues se maintiennent dans des syllabes devenues fermées par suite de la chute d'une voyelle brève finale à la pause : ainsi *hudaⁿ li-l-muttaqîn* « une direction pour ceux qui craignent (Dieu) », *Coran*, II, 1, au lieu de *muttaqîna* (Brockelmann, *Grundriss*, I, p. 63).

(1) Rappelons qu'on appelle « syllabe fermée » toute syllabe terminée par une consonne, et « syllabe ouverte » toute syllabe terminée par une voyelle. Ainsi dans *qatala* « tu as tué », la première syllabe *qa-* et la dernière *-ta* sont ouvertes, tandis que la seconde *-tal-* est fermée.

Dans quelques cas, des voyelles longues finales semblent s'abrégées. Ainsi le *ā* long final du pronom personnel indépendant *ʿanā* « moi » (dont la longueur ancienne est garantie notamment par le *ō* de héb. *ʾanôhî*) est généralement abrégé, surtout en poésie; cependant Sîbawaihi (cité par Ibn Yaʿīš, IX, p. 83) rapportait que le lecteur Nâfi^s lisait avec *ā* long : *ʿanā ʾuhyt wa-ʾumtū* « moi je fais vivre et je fais mourir », *Coran*, II, 260, et *ʿanā ʾatīka bi-hî* « je te l'apporterai », XXVII, 39-40; Sîbawaihi, *ibid.*, citait également divers vers dans lesquels ce pronom, devait être scandé ʿ - . Le *ā* long final du pronom suffixe de 1^{re} pers. pl. *-nā* ainsi que celui de la postformante d'accompli *-nā* à la même personne sont aussi parfois abrégés en poésie : Brockelmann, *Grundriss*, I, p. 74. L'indéfini *mā* « que, quoi » peut s'abrégé en *ma* après les prépositions : *bi-ma*, *li-ma*, *hattā ma*, *ʾilā ma*, etc. Le *ī* long final peut aussi s'abrégé : ainsi *l-ʿaydi* pour *l-ʿaydi* « les mains », *Coran*, XXXVIII, 16; *nabgi* pour *nabgi* « nous désirons », XVIII, 63; les grammairiens connaissent la possibilité de lire *al-qādi* « le juge », *ar-rāmi* « l'archer » au lieu de *al-qādi*, *ar-rāmi*; an-Nâfi^s et Ibn al-ʿAlā lisent dans *Coran*, XVIII, 16 : *man yahdi llāhu fa-huwa l-muhtadi* (au lieu de *muhtadī*) « Celui que Dieu dirige, celui-là est (bien) dirigé » : Zamahšarī-Ibn Yaʿīš, IX, p. 74-75. Brockelmann, *Grundriss*, I, p. 75, cite quelques autres exemples, attestés surtout en poésie.

D'après le même auteur, les voyelles des postformantes de l'accompli : *-ta*, *-ti*, *-tu* étaient primitivement longues, et se seraient ensuite abrégées. Nous examinerons plus loin, dans le chapitre « Syllabe, accent et rythme », quelques cas dans lesquels la quantité de la voyelle finale du suffixe semble liée à celle de la syllabe précédente.

Dans la lecture coranique, certaines voyelles longues sont susceptibles d'être prolongées, de devenir *ultra-longues* : dans les syllabes pausales, leur durée peut même dépasser une seconde. Sur cet allongement supplémentaire, dit *madd*, et sur les conditions dans lesquelles il se produit, on consultera O. Pretzl, « Die Wissenschaft der Koranlesung », in *Islamica*, VI, p. 300-303; Bravmann, *Materialen*, p. 76-81.

Dans les *dialectes arabes modernes*, les anciennes voyelles longues sont en général bien conservées : leur disparition totale ne se produit presque jamais; des formes telles que maghr. *wād* « vallée, rivière » (*wādī* dans les parlers orientaux), *bāz* « faucon » (cl. *al-bāzī*), tun. *māš* « qui marche » (autres parlers *māšī*), etc., ne sont pas des innovations dialectales récentes : elles remontent à des formes pausales déjà attestées en classique : W. Marçais, *Ūlād Brāhm*, p. 45. D'autres disparitions d'anciennes voyelles longues finales sont d'origine morphologique : *mūs* « couteau » (dans la plupart des parlers) semble un masculin refait sur l'ancien *mūsā* senti comme un féminin; il doit en être de même pour *žūmād* à côté de *žūmādā*, nom de mois; *bes-syās* « doucement » à côté de *bes-syāsa* et *fī sâ* « vite » au lieu de *fī sāsa* sont sentis comme des formes brèves à côté de formes élargies en *-a*, etc. (W. Marçais, *ibid.*).

Si la disparition complète d'une ancienne longue est un fait exceptionnel et rarement phonétique, l'abrègement est au contraire un phénomène fréquent dans les parlers maghrébins : ces parlers, qui (on le verra plus loin) tendent à éliminer les voyelles brèves en syllabe fermée, tendent également à abréger les anciennes voyelles longues. Le fait se produit notamment :

- a. En finale absolue de mot : ainsi *nsa* « il a oublié » et non *nsā*.
- b. Au voisinage de certaines consonnes : par exemple devant *ʕ* ou *ħ* en finale de mot : ainsi dans beaucoup de parlers de sédentaires on trouve *šbaʕ* « doigt », *draʕ* « bras », *kraʕ* « jambe », *ġnaħ* « aile » (au lieu de *sbāʕ*, *drāʕ*, *krāʕ*, *ġnāħ*), d'où *šōbʕi*, *derʕi*, *kerʕi* « mon doigt, mon bras, ma jambe » et *ġenħo* « son aile » — au lieu de *šbāʕi*, *drāʕi*, *krāʕi*, *ġnāħo*;
- c. Parfois comme premier élément de diphtongue : *kāin* « il y a » plutôt que *kāin*;
- d. Parfois en syllabe fermée : *nqöllek* « je te dirai »;
- e. Quand le mot contient une autre longue : celle des deux qui n'est pas accentuée tend à s'abrèger : *kānūn* « fourneau portatif », *fīrān* « souris », *muħūd* « pris »;
- f. Enfin la durée des anciennes longues semble souvent fonction de la longueur du mot après elles : une longue étant d'autant plus longue qu'elle est plus proche de la fin du mot. Sur ces règles, voir M. Cohen, *Juifs d'Alger*, p. 134-138; elles ne valent pas seulement pour le parler étudié, mais aussi pour beaucoup de parlers maghrébins.

C. Timbres.

A la différence de l'écriture hébraïque qui s'efforce de noter tous les timbres vocaliques avec une minutie comparable à celle de nos *transcriptions phonétiques*, l'écriture arabe est une écriture *phonologique* : elle se soucie uniquement des oppositions de timbres qui servent à différencier des formes grammaticales ou des mots. Aussi il suffit de noter *trois timbres fondamentaux* de voyelles longues : *ā*, *ī*, *ū*.

Mais les grammairiens arabes sentent parfaitement qu'il s'agit là de *timbres phonologiques*, comportant des nuances dans la réalisation phonétique. Ils connaissent trois de ces variations de timbres : deux concernent le *ā* long, à savoir l'*ʾimāla* et le *tafħīm*; une concerne le *ī* long, c'est l'*ʾiṣmām*.

L'*ʾimāla*, disent les grammairiens arabes, est l'inclinaison du *ʾalif* vers le son du *yāʾ* (et du *fatha* vers le son du *kasra*). Dans notre terminologie phonétique nous dirons que l'*ʾimāla* est une prononciation

antérieure de la voyelle *a*, son point d'articulation se rapprochant de celui de *e*, voire même de *i*.

On consultera sur cette importante question : Sîbawaihi, II, p. 279-294; Zamahšari-Ibn Yašîš, IX, p. 53-66; ad-Dâni, *Taysîr*, p. 46-53; M. Th. Grünert, « Die Imâla, der Umlaut in Arabischen », in *SbWA*, Phil.-hist. Klasse, LXXXI, p. 447-542; J. Karabacek, « Zur Kenntnis des Umlautes in Arabischen », in *Mitteil. a. d. Samml. d. Pap. Erzherzog Rainer*, V, p. 59-62; J. Barth et A. Fischer, « Ursemitische *e* », in *ZDMG* LIX, p. 633-671; Chr. Sarauw, « Die altarabische Dialektspaltung », in *ZA* XXI, p. 31-49; K. Vollers, *Volkssprache*, p. 15-18, 101-103; H. Mattsson, *Dialecte arabe vulgaire de Beyrouth*, p. 65-72; E. Mattsson, art. « Imâla », in *Encyclopédie de l'Islam*, II, p. 502; A. Schaade, *Sîbawaihi's Lautlehre*, p. 35-45; Brockelmann, *Grundriss*, I, p. 141-142; Bravmann, *Materialen*, p. 34-35; Nöldeke (Bergsträsser-Pretzl), *Geschichte des Qorâns*, III, p. 36-41, 197-198; O. Pretzl, « Die Wissenschaft der Koranlesung », in *Islamica*, VI, p. 318-326.

Les grammairiens arabes distinguent une *imâla šadida* ou *maḥḍa* allant jusqu'à *e*, peut-être même jusqu'à *i* — et une *imâla bayna bayna* ou *mutawassiṭa* dans laquelle le son reste intermédiaire entre *a* et *i*, donc probablement *ä*.

Ils ont leurs théories sur les causes de l'*imâla*. Pour eux, il s'agit d'un phénomène conditionné : ce serait un *yâw* étymologique de la racine, ou encore un *kasra* ou un *yâw* d'une syllabe voisine qui « inclinerait » vers *i* le timbre de *ā*. L'exposé de Sîbawaihi est à cet égard caractéristique : d'après lui un *ā* long subit l'*imâla*, d'abord si la syllabe suivante comporte un *i* : par exemple *ʿābid* « adorateur », *ʿālim* « savant », *masāʿid* « mosquée », *mafātiḥ* « clefs », *ʿudāfir* « robuste (chameau) », *ḥābīl* « Abel »; ensuite si la syllabe précédente comporte un *i*; par ex. *imād* « pilier », *kilāb* « chiens », *sirbāl* « chemise, cuirasse », *šimlāl* « agile (chamelle) »; enfin si le radical comporte un *yâw* : par exemple, dans les verbes à 3^e radicale *yâw* des accomplis tels que *bakā* « il a pleuré », *ramā* « il a lancé », *mašā* « il a marché »; dans les noms à terminaison *-ā(y)* des mots tels que *ḥublā* « enceinte », *mišzā* « chèvres »; dans les verbes à 2^e radicale *yâw*, des accomplis comme *bāda* « il a cessé », *fāla* « être faible (avis) », *nāba* « atteindre qqn à une canine », etc.

On hésitera à admettre cette explication, qui ne cadre pas avec les faits qu'on peut observer dans la langue parlée, et dont l'application à beaucoup de cas particuliers est plus ingénieuse que satisfaisante : ainsi pour expliquer l'*imâla* de *gazā* « il a fait une expédition de pillage », *ṣafā* « elle est pure (eau) », *daʿā* « il a appelé qqn; il a invoqué (Dieu) », bien que ces verbes aient un *waw* comme 3^e radicale, les grammairiens sont obligés d'avoir recours, soit au passif : par ex. *guziya*, soit à des formes dérivées : par ex. *ṣaḡzā(y)*, parce que dans ces formes apparaît un *yâw*; de même pour expliquer l'*imâla* de *māta* « il est mort » dont la

racine est *mwt*, ils sont obligés de faire appel à une 1^{re} pers. *mittu* où apparaît un *kasra* : on voit tout ce que de pareilles explications ont d'artificiel; dans certains cas, où aucune explication de ce genre ne peut être invoquée, par exemple pour le nom propre masc. *Ḥağğâğ*, ils sont obligés de se contenter de dire que tel est l'usage du plus grand nombre (Sibawaihi, II, p. 285), ce qui est plus sage. Bien que la cause qu'ils assignent à l'*ʿimāla* ne soit nullement absurde (il existe des langues dans lesquelles un *a* peut passer à *ā* ou à *e* sous l'influence d'un *i* d'une syllabe voisine : on pensera à l'*umlaut* germanique par exemple), elle ne convient pas dans le cas de l'arabe. On doit considérer l'*ʿimāla* comme un phénomène inconditionné, frappant tous les *ā* longs (avec toutefois une discrimination possible entre les *ā* intérieurs et les *ā* en finale absolue) pourvu qu'une action préservatrice ne s'exerce sur eux.

Par contre on sera tout à fait d'accord avec les grammairiens arabes quand ils précisent ces causes préservatrices, c'est-à-dire les consonnes dont le voisinage empêche l'*ʿimāla*. Ce sont les 7 *mustaṣliya* : *ṣ*, *ḍ*, *t*, *ḏ*, *q*, *ḥ*, et *g* auxquelles il faut ajouter les 2 *muffaḥḥama* par position : *r* et *l*; on notera qu'en général *ḥ* et *ʿ* ne sont pas compris dans cette liste. Seule l'analogie peut annuler l'influence préservatrice de ces consonnes. Sibawaihi enseigne qu'on doit lire sans *ʿimāla* : *qāṣid* « qui s'assoit », *gāṣib* « absent », *ḥāmid* « qui cesse de flamber (feu) », *ṣāṣid* « qui s'élève », *ṭāṣif* « qui tourne autour », *ḍāmin* « garant, répondant », *ḍālim* « oppresseur » (II, p. 285), et de même *rāṣid* « qui est dans la bonne voie », *waḥḥāhi* « Par Dieu ». Cependant d'après Sibawaihi, II, p. 281, on lirait *ḥāfa* « il a eu peur » (à cause de *ḥiftu*), *ṭāba* « il a été bon » (à cause de *ṭibtu*), *ṣāra* « il est devenu » (à cause de *ṣirtu*) — ce qui ne laisse pas d'être surprenant et ne coïncide nullement avec la prononciation actuelle.

Si l'*ʿimāla* est un fait ancien (il apparaît déjà dans des transcriptions grecques de noms arabes (Brockelmann, *Grundriss*, I, p. 141), ce n'est pas un fait absolument général : dès les premiers textes des différences d'origine dialectale apparaissent. Les lecteurs du Coran ne sont nullement d'accord sur les cas dans lesquels un *ā* long doit être prononcé avec *ʿimāla* : à l'intérieur du mot, Ḥamza (de Kūfa) lit avec *ʿimāla* forte l'accompli de dix verbes à seconde radicale faible : *ḡāṣa* « il est venu », *ṣāṣa* « il a voulu », *zāḍa* « il s'est accru », *rāna* « il s'est emparé de », *ḥāfa* « il a eu peur », *ṭāba* « il est devenu bon », *ḥāba* « il a été déçu », *ḥāqa* « il a entouré », *ḍāqa* « il est devenu étroit », *zāga* « il s'est écarté »; par contre Nāfiʿ (de Médine) lit ces mêmes verbes avec une *ʿimāla* moyenne; al-Kisāʿi et ʿAṣim (de Kūfa) n'ont l'*ʿimāla* que dans *bal rāna*, Ibn ʿĀmir (de Damas) que dans *ḡāṣa* et *ṣāṣa*, etc. (ad-Dānī, *Taysīr*, p. 50-51); on verra plus loin des divergences analogues en fin de mot. Selon Volters, l'*ʿimāla* aurait été particulièrement forte dans les dialectes de l'Arabie orientale, tandis qu'elle aurait été beaucoup moins marquée au Ḥiğāz.

Les dialectes modernes de l'arabe fournissent des cas nombreux d'*ʿimāla* de *ā* long à l'intérieur du mot. Une *ʿimāla* très forte, allant

jusqu'à *i*, est cependant un phénomène rare; le fait se rencontre cependant à l'oasis de Suhne, à l'Est de Palmyre : *ḥīceb* « sourcil » (de *ḥāḡīb*), *ḥīb* « chevilles » (de *ḥi'āb*), *štreb* « moustache » (de *šārib*), etc.; le même fait a dû exister dans l'arabe de Grenade à en juger d'après les graphies de Pedro de Alcala : *licin* (de *lisân*), *bib* « porte » (de *bâb*), *mafitih* « clefs » (de *mafâtiḥ*), *ḡalilim* « échelles » (de *salâlm*), etc.

Au contraire l'*oimâla* allant jusqu'à *e* est largement attestée : en Orient son domaine couvre la majeure partie du Liban (Bergsträsser, *Sprachatlas*, carte 6) et le G. ed-Drûz; on le constate aussi dans l'oasis de Palmyre. En Afrique du Nord, la région de Bône connaît aussi une *oimâla* allant jusqu'à *e*. Dans certaines régions, les anciens *ā* passés à *ē* peuvent subir une « fracture » en *ie* s'ils sont accentués; il en est ainsi à Malte *tmien* « huit » mais *tmenin* « quatre-vingts », *tliet* « trois », mais *tletin* « trente ».

L'*oimâla* faible, en *ā*, est très fréquente; plutôt que les parlers qui la connaissent, il faudrait rechercher les parlers qui l'ignorent complètement.

En finale, l'*oimâla* est plus développée qu'à l'intérieur du mot. Il en était déjà ainsi en arabe ancien : pour les lecteurs Ḥamza et al-Kisâ'î (tous deux de Kûfa), tous les *-ā* finaux écrits avec *yâw* (*ḡalif maḡšûra*) doivent être lus dans le Coran avec *oimâla* (à l'exception des particules); il est même possible que cette graphie n'ait été employée que pour noter l'*oimâla*; en fin de verset *-ā* écrit avec *ḡalif* et *-ā* écrit avec *yâw* ne riment que rarement. Sîbawaihi, II, p. 284, note que certains prononcent *yadriba-hâ*, *min-hâ*, *min-nâ*, *bi-nâ*, en fin de phrase, alors qu'ils disent *yadriba-hâ*, *min-nâ*, *min-hâ*, *bi-nâ* à l'intérieur de la phrase.

Ce développement de l'*oimâla* en finale est particulièrement sensible dans les dialectes modernes. La comparaison des cartes 6 et 8 du *Sprachatlas* de Bergsträsser montre qu'en Syrie l'extension géographique de l'*oimâla* en finale est bien supérieure à celle de l'*oimâla* à l'intérieur du mot; ainsi dans les parlers du Ḥorân on dit *bense* « il oubliera », mais *bensâ-he* « il l'oubliera ». Au Maghreb, l'*oimâla* de *-ā* distingue certains parlers, par exemple ceux de Tripoli, du Sahel tunisien, du Sud de Philippeville, du Sahara algérien : ainsi dans le département d'Alger, tandis que les parlers telliens ont un *-ā* final pur, parfois légèrement nasalisé : *sma* « ciel », *gfa* « nuque », *nsa* « il a oublié », etc., les parlers sahariens ont un *-ā* final : *smâ*, *gfâ*, *nsâ*, etc. Parfois, comme à l'intérieur du mot, les anciens *ā* longs en finale peuvent, une fois passés au timbre *e*, subir une « fracture » s'ils sont accentués; ainsi dans certains parlers de nomades tunisiens (mes « parlers E ») on trouve des formes comme *mi^â* (de *mâw*) « eau », *mš^â* (de *mašâ*) « il a marché », *nsi^â* (de *nasâ*) « il a oublié », *žri^â* (de *žarâ*) « il a couru », etc.; naturellement une emphatique précédente empêche le phénomène : *mḡ^â* (de *maḡâ*) « il a passé »; celui-ci ne se produit que sous l'accent, d'où *sāmmâ* (de *sammâ*) « il a nommé ».

La voyelle de la terminaison féminine *-at-* subit aussi fréquemment l'*oimâla*; quoique cette voyelle soit brève, nous en traitons ici car elle est souvent allongée et sentie comme une longue.

En *arabe ancien* la terminaison féminine devient *-ah* à la pause. Selon al-Kisâ'î elle subit alors toujours l'*oimâla*; selon la plupart des autres lecteurs l'*oimâla* ne se produit que si la terminaison féminine est précédée d'une des consonnes *k*, *h*, *r* ou *hamza*, elle-même précédée de *i* ou de *y*.

Dans les *dialectes modernes*, quand le mot féminin n'est pas en rapport d'annexion, sa terminaison féminine a la forme pausale, même à l'intérieur de la phrase : *-a^h* ou *-a* avec un *h* faible, souvent même inaudible; la voyelle subit alors un allongement compensatoire et se trouve sujette à l'*oimâla* au même titre que les autres *-ā* longs en finale de mot — et même plus qu'eux. C'est ainsi que dans les parlers de Syrie, de Palestine et d'Iraq la terminaison féminine est *-e* toutes les fois qu'une consonne *mufaḥḥama* ne la précède pas (alors que l'*oimâla* en *-e* des anciens *-ā* est beaucoup plus répandue, et que celle des *-ā*-intérieurs est relativement rare). Au Maghreb une *oimâla* faible (en *-a^h* ou *-ä*) de la terminaison féminine est attestée sporadiquement dans les mêmes conditions : par exemple en Tunisie et dans les parlers du Sahara algérien.

Le *tafḥīm* de l'*oalif* est, d'après les grammairiens de l'*arabe ancien*, une prononciation tendant vers *ö* de certains *ā* longs, souvent d'ailleurs écrits avec *wāw* : le cas se présente notamment dans les mots *ṣalāt* « prière », *zakāt* « aumône légale », *ḥayāt* « vie », prononcés *ṣalôt*-, *zakôt*- et *ḥayôt*- : Sībawaihi, II, p. 452; Zamaḥṣarī-Ibn Yašī, X, p. 125 et 127. Cette prononciation est le contraire de l'*oimâla*, le timbre de l'*oalif* penchant vers celui du *wāw*. Les grammairiens y voient une particularité dialectale : d'après Sībawaihi c'est une prononciation du Ḥiğāz. Le même phénomène peut apparaître, d'une façon conditionnée, après les consonnes emphatiques ou *mufaḥḥama*. Sur cette question on consultera : Bravmann, *Materialen*, p. 35-38.

Dans les *dialectes arabes*, il est fréquent qu'au voisinage des emphatiques l'ancien *ā* long prenne un timbre postérieur *ā* : c'est ainsi que chez les Ūlād Brāhīm de Saïda, W. Marçais a noté *rāṣ* « tête », *ḥṭā* « faute », *ṣām* « il a jeûné », *ḡāḍ* « il a offensé », etc. : p. 37. En Orient, à Palmyre, j'ai noté des faits analogues : *Le dialecte arabe de Palmyre*, I, p. 76.

Mais il s'agit là d'un phénomène étroitement conditionné et assez fréquent. Le passage régulier de tous les anciens *ā* longs à un timbre postérieur *ā* est au contraire un fait rare. Il apparaît dans les parlers paysans de Malte; il apparaît aussi dans le Liban nord. Cela est dû sans doute à des influences de substrats : on sait que l'hébreu et le phénicien-punique faisaient passer à *ō*, *ū* les anciens *ā* longs accentués : cela explique sans doute les faits relevés chez les paysans de Malte; on sait

aussi qu'en araméen « occidental » ancien, en syriaque jacobite et dans le dialecte araméen moderne de Maṣlūla les anciens *ā* ont tendance à passer à *ā̄*, *ō* : cela semble expliquer les prononciations telles que *lsān* « langue », *šāf* « il a vu » qu'on rencontre par exemple dans la vallée de la Qadīša (Liban nord).

Les grammairiens arabes appellent *ʾiṣmām* ⁽¹⁾ la tendance qu'à parfois un *ī* long à se rapprocher du timbre de *ū*. Les exemples allégués sont des passifs de verbes à 2^e radicale faible : *qīla* « il a été tué », *bīʿa* « il a été vendu », *siqa* « il a été poussé », etc. L'altération du timbre *ī* (en *ū* ou "i?") peut être due soit au souvenir du schème général de passif *qutīla* qui comporte un *u* dans sa première syllabe, soit à l'influence d'une emphatique, d'une vélaire ou d'une pharyngale voisine. Sur cette question, voir Howell, *Arabic Grammar*, p. 1476-1484; Bravmann, *Materialen*, p. 38-39; Pretzl, *Koranlesung*, p. 299-300.

Il aurait aussi existé une tendance à altérer le timbre d'un ancien *ū* sous l'influence d'un *i* d'une syllabe voisine; on cite des exemples tels que (*Ibnu ʿummi*) *Maḍʿûrî* et (*Ibnu*) *Bûrî*. Voir Howell, *Arabic Grammar*, p. 1723-1724; Bravmann, *Materialen*, p. 39.

En ce qui concerne les *dialectes modernes*, on notera dans les parlers maghrébins le passage de *ī* et de *ū* (anciens ou provenant de la réduction des diphtongues *ay* et *aw*) à *ē* et *ō* au voisinage des emphatiques, des vélares et des pharyngales. W. Marçais, *Ūlād Brāhīm de Saïda*, p. 39-41, précise que le fait se produit avant et après les emphatiques et les vélares, et seulement après les pharyngales : *šōf* « laine » (cl. *šūf*), *ṭōl* « longueur » (cl. *ṭūl*), *meslōh* « écorché » (cl. *maslūh*), *glōb* « cœurs » (cl. *qulūb*), *ʿōd* « bois » (cl. *ʿūd*), *iḥōl* « il change » (cl. *yahūlu*), *šēgān* « mollet » (cl. *stqān*), *rešān* « têtes » (de **risān*), *hēla* « ruse » (cl. *hīlat*), *ʿēdān* « morceaux de bois » (cl. *ʿīdān*), etc.; des faits analogues apparaissent dans la plupart des parlers du Maghreb : Stumme, *Märchen und Gedichte aus der Stadt Tripolis*, p. 214; M. Cohen, *Juifs d'Alger*, p. 118-128; etc. En Orient les faits sont moins nets; certes, comme l'ont noté Mattsson, *Arabe vulgaire de Beyrouth*, p. 73 et Bergsträsser, *Dialect von Damaskus*, p. 28, les *ī* et les *ū* longs ont un timbre particulier au voisinage des emphatiques, mais ils passent rarement à *ē* et à *ō*. Voir Brockelmann, *Grundriss*, I, p. 196.

Dans certains parlers de sédentaires du Maghreb occidental, par exemple dans celui des Msirda et des Trara dans les campagnes autour de Nedroma, ou encore dans celui des Juifs de Fès, les *ū* anciens en syllabe non finale prennent un timbre *ō* intermédiaire entre *eu* français

(1) Le terme *ʾiṣmām* désigne le fait de donner à une consonne ou à une voyelle l'« odeur » — nous dirions la « teinte » d'une autre consonne ou voyelle. Il a donc bien d'autres emplois que celui dont il va être question : ainsi Ibn Yaʿiš, X, p. 127, parle de l'*ʾiṣmām* du *šād* en *zāy*. Voir Pretzl, *Koranlesung*, p. 299-300.

et ü. L. Brunot, « Notes sur le parler arabe des Juifs de Fès », in *Hespéris*, 1936, p. 13, cite des exemples comme *yōm* « jour », *lihōd* « les Juifs », *dōla* « troupeau », etc. Le voisinage des emphatiques semble empêcher cette altération de timbre.

D. Valeur phonologique.

Beaucoup de voyelles, phonétiquement longues, ne le sont pas *du point de vue phonologique*. Ainsi bien des *ā* phonétiquement longs sont sentis par les sujets parlants comme représentant *-awa-* ou *-aya-* : par ex. *māta* « il est mort » est senti comme représentant *mawata* (comp. *mawt* « mort ») et *bādat* « elle a pondu » comme représentant *bayaḍat* (comp. *bayḍ* « œufs ») : la comparaison des nombreux accomplis de type *kataba* impose nécessairement une analyse de ce genre. De même *bāb* « porte » est senti comme représentant *bawab* (comp. le pluriel *ṣabwāb*) et *nāb* « canine » comme représentant *nayab* (comp. le pluriel *ṣanyub*); plus rarement *ā* semble analysé comme représentant *-wa-* ou *-ya-* : ainsi *yanāmu* paraît senti comme équivalent à *yanwamu* (comp. *nawm* et *nuwām* « sommeil ») car la comparaison de *yalbasu* et des autres inaccomplis de ce type impose cette analyse.

À plus forte raison *ī* et *ū* phonétiquement longs ne sont pas toujours à considérer, du point de vue phonologique, comme le degré long des voyelles *i* et *u* : assez souvent ces longues sont senties comme équivalent à *-iy-*, *-uw-* ou à *-yi-*, *-wu-*. Ainsi *kīs* « sac » semble analysé comme représentant *kiys* (comp. le pluriel *ṣakyās*) et *sūq* « marché » comme représentant *suwq* (comp. le pluriel *ṣaswāq*). D'autre part *yamūtu* « il mourra » paraît senti comme représentant *yamwutu* et *tabīḍu* « elle pondra » comme représentant *tabyiḍu* : la comparaison des inaccomplis de types *yaktubu* et *yaksiru* impose évidemment une analyse de ce genre.

Ces analyses phonologiques valent également pour les parlers arabes modernes.

III. LES DIPHTONGUES

Le *sémitique* avait deux diphtongues fondamentales, à premier élément bref : *-ay-* et *-aw-*. Ces deux diphtongues se sont conservées en *arabe ancien*, et elles sont notées, suivant les principes des écritures araméennes, par *yāw* et par *wāw* précédés de *fathā*.

En *arabe classique*, il n'y a que peu d'exemples d'altération des diphtongues : *-ay* final semble passer à *-ā* dans les prépositions *ṣilā(y)* « vers » et *ṣalā(y)* « sur; contre »; l'ancienne diphtongue paraît avant les suffixes *ṣalay-ka* « sur toi »; toutefois Brockelmann, *Grundriss*, I, p. 190, pense qu'il faut partir de formes à finale *-a* : *ṣilaya*, *ṣalaya* comme *fawqa* et *taḥta* : il y aurait donc seulement chute de *y* entre

voyelles. Par contre dans *lasta* « tu n'es pas » en face de *laysa* « il n'est pas », il y a réellement passage de -ay- à -a-.

Dans les *dialectes arabes*, la conservation phonétique complète des anciennes diphtongues est un fait rare. En Orient, cette conservation est attestée au Liban (voir Bergsträsser, *Sprachatlas*, carte 11); Féghali, *Kfar'abîda*, p. 83, cite comme exemples : *bayt* « maison », *layle* « nuit », *mawtna* « notre mort », *lawn* « couleur », etc. Au Maghreb, la conservation complète et inconditionnée des anciennes diphtongues est un fait fort rare, sinon inexistant. Mais par contre, dans presque tous les parlers, les diphtongues se maintiennent après les pharyngales *ħ* et *ʕ* : *ʕayn* « œil », *ʕayb* « chose honteuse », *ʕaura* « borgne », *ħayt* « comme, puisque », *ħawla* « louche (fém.) », etc. : voir en particulier W. Marçais, *Ūlād Brāhīm*, p. 35; M. Cohen, *Juifs d'Alger*, p. 119, remarque qu'après *ʕ* les *ū* longs et les *ī* longs anciens se transforment en *au* et en *ai*, de sorte qu'on ne peut distinguer *ʕawd* « cheval » (de *ʕawd*) et *ʕawd* « bois » (de *ʕūd*). Enfin on notera que des diphtongues peuvent être recréées et maintenues pour des raisons morphologiques : ainsi, à Tlemcen, W. Marçais, p. 36-37, a noté *qahhauṭi* « mon café » (ét. abs. *qahwa*), *meššeit'ek* « ta marche » (ét. abs. *mešya*), analogiques des nombreuses formes nominales du type *baggart'i* « ma vache »; de même, dans le verbe, *yeuṣöl* « il arrivera » est analogique des très nombreux inaccomplis de type *yekṭ'eb*, comme le montre le pluriel *yeuwoṣlo/yekket'bu*.

Très fréquemment la conservation des diphtongues n'est que partielle, le premier élément *a* s'accommodant au second : en *e* avant *y*, en *o* avant *w*; le second élément tend souvent à devenir ultra-bref, tandis que le premier s'allonge par compensation de quantité — de sorte que *ay* passe à *ê* et *aw* à *ô*. C'est ce qui se produit dans certains parlers de nomades nordarabiques (Cantineau, *Études sur quelques parlers de nomades*, I, p. 47; II, p. 151-152); en Afrique du Nord, le fait se retrouve dans les parlers de nomades sahariens : ainsi *beiḍa* « blanche », *tʃ'eṭ* « petit enfant », *kle'it* « j'ai mangé », *mo't* « mort », *no'm* « sommeil », *le'n* « couleur » : A. Dhina, *Notes sur la phonétique et la morphologie du parler des 'Arbâs*, p. 317; de même dans les parlers des hauts-plateaux oranais : W. Marçais, *Ūlād Brāhīm*, p. 32-36.

Plus fréquente encore est la réduction des diphtongues *ay* et *aw* aux voyelles longues *ê* et *ô* : *bêt* « maison, chambre », *lêl* « nuit », *yôm* « jour », *lôn* « couleur », etc. En Orient, ce traitement est presque général; on le retrouve également en Afrique du Nord. Dans la plupart des parlers où les diphtongues ne sont que partiellement conservées, quelques formes réduites en *ê* et en *ô* apparaissent à côté de diphtongues à second élément ultra-bref *êʔ* et *ôʔ*; le fait a été noté dans les parlers de nomades nordarabiques (Cantineau, *ibid.*), et on le retrouve dans les parlers de nomades de l'Afrique du Nord : sur les hauts-plateaux oranais, W. Marçais, *Ūlād Brāhīm*, p. 32, 40, 41, a noté *kʰbêš* « petit bélier », *bêt* « chambre », *mšêt* « je suis parti » à côté de *kʰbêšʔ*, *bêʔt*, *mšêʔt* — et de même *fôg* « sur »,

yôm « jour », *šôk* « épine », au lieu de *fô^wg*, *yô m* et *šô^wk* attendus; des faits analogues ont été relevés par Dhina, *ibid.*, pour un parler du Sahara algérien.

La réduction des diphtongues *ay* et *aw* peut aller plus loin encore : en Afrique du Nord, dans les parlers de sédentaires et dans les parlers d'anciens nomades telliens, ces diphtongues passent fréquemment à *i* et à *û*, se confondant ainsi avec les anciennes voyelles longues de même timbre : par exemple *lîl* « nuit » (de *layl*), *bît* « chambre » (de *bayt*), *zît* « huile » (de *zayt*), *yûm* « jour » (de *yawm*), *lûn* « couleur » (de *lawn*), *šûk* « épine » (de *šawk*), etc. Telle est la situation dans tous les parlers de sédentaires du Maghreb, de Tunis à la côte atlantique du Maroc, et dans les parlers de nomades qui ont subi leur influence.

Les voyelles longues provenant d'anciennes diphtongues peuvent être à leur tour altérées par le phénomène de la « fracture »; c'est notamment le cas pour *ê* et pour *ô* : *ê* venant de *ay* se fracture en *ye* dans certains parlers irâquiens (Weissbach, *ZDMG* LVIII, p. 934; Brockelmann, I, p. 191); j'ai moi-même noté à Rumâdi des formes telles que *byêt* « maison », *lyêl* « nuit », *zyên* « beau », *byêḏ* « œufs », *dyên* « dette »; dans les parlers de nomades du Sud tunisien *ê* venant de *ay* (comme d'ailleurs *ô* venant de *â* : voir ci-dessus, p. 99) et *ô* venant de *aw* se fracturent respectivement en *i^a* et en *u^a* dans les syllabes finales accentuées : *yu^am* « jour », mais *yûmiän* « deux jours » et *yômi* « mon jour »; *li^al* « nuit » mais *lîlti^an* « deux nuits » et *lêlâh* « une nuit » : W. Marçais, *El-Hâmma de Gabès*, glossaire.

Il s'est formé secondairement dans les dialectes arabes un certain nombre de diphtongues à premier élément long, de type *âi* et *âu*. Ainsi pour les *Ūlâd Brâhîm de Saïda*, W. Marçais, p. 34-35, cite : *qâidâh* « son caïd », *zwâili* « mes bêtes de somme », *žêi* « qui vient », *mêida* « petite table », etc.; *bqâu* « ils sont restés », *žrâu* « jeunes chiens », *žôu* « ils sont venus », etc. Le premier élément long a parfois tendance à s'abrégier : au clas. *ḥâviṭ* « mur » correspond à Tlemcen *haiṭ*, à Tripoli et à Tunis *hêṭ*; on trouve à Tlemcen *bennai* « maçon » à côté de *bennâi*, *yeqrau* « ils lisent » à côté de *yeqrâu*, *škairi* « mes sacs » au lieu de *škâiri* : W. Marçais, *Tlemcen*, p. 36.

Au point de vue *phonétique*, les diphtongues sont des voyelles longues dont le timbre se modifie en cours d'émission. Par contre au point de vue *phonologique*, les diphtongues ne semblent avoir en arabe aucune existence propre : elles paraissent presque toujours analysées comme des complexes : *voyelle* + *semi-voyelle faisant fonction de consonne* : dans des mots comme *bayt* « maison » ou *mašaytu* « j'ai marché », le groupe *ay* est l'exact équivalent du groupe *ar* dans *barq* « éclair » ou du groupe *al* dans *qataltu* « j'ai tué »; de même dans des mots comme *lawz* « amandes » ou *gazawtu* « j'ai fait une expédition de pillage », le groupe *aw* est l'équivalent du groupe *al* dans *kalb* « chien » ou du groupe *ab* dans *ṭalabtu* « j'ai cherché ». On ne peut parler de véritables diphtongues que dans

des cas très rares, lorsqu'il y a alternance entre une voyelle longue et une diphtongue, par exemple dans la terminaison de duel *-âni/-ayni*. Dans les dialectes arabes il en est de même : les diphtongues, conservées ou réduites, à premier élément bref ou long, y sont également senties comme des groupes : voyelle + semi-voyelle faisant fonction de consonne ; la terminaison de duel : *-ê'n, -ên* est sans doute analysée de la même façon, par analogie.




IV. LES VOYELLES BRÈVES

Le *sémitique* possédait, comme on l'a vu ci-dessus, p. 91, trois voyelles brèves : *u, a, i*.

L'*arabe ancien* avait remarquablement conservé ce système de voyelles brèves, comme il avait conservé celui des voyelles longues. Nous allons étudier la *notation* de ces voyelles brèves, leur *quantité*, leurs *timbres* et leur *valeur phonologique*.

A. Notation.

À date ancienne, au premier siècle de l'Hégire, l'écriture arabe, qui ne note convenablement que les voyelles longues *ū* et *ī* (*ā* n'étant écrit qu'en fin de mot), n'a aucun procédé de notation des voyelles brèves. C'est seulement quand, au VIII^e siècle, on a voulu préciser et fixer la lecture du *Coran*, qu'on se préoccupa d'écrire ces voyelles. Comme le système de l'écriture lui-même, la notation des voyelles brèves fut empruntée aux Araméens. Ceux-ci employaient pour cela deux procédés distincts : parfois ils se servaient, dans le corps même du mot, des consonnes *w* et *y* (Judéo-Araméens), voire *ʔ* et *ʕ* (Mandéens) pour noter les voyelles aussi bien brèves que longues ; ce procédé ne semble avoir été appliqué par les Arabes que dans un seul mot : le démonstratif pluriel *ʔulā* dont le *u* a été, quoique bref, noté par *w* (voir ci-dessus, p. 94) ; en effet ce procédé avait un grand inconvénient : il obligeait à remanier l'orthographe des mots pour y insérer ces consonnes à valeur vocalique ; il était donc difficilement applicable à des livres saints dont on a considéré très tôt le texte consonantique comme sacré, en s'interdisant d'y rien ajouter ; ce procédé n'a été employé ni pour la Bible par les Juifs, ni pour le Coran par les Musulmans. Aussi ont-ils préféré le second procédé, qui consistait à placer, *au-dessus* ou *au-dessous* du texte consonantique, de menus signes destinés à noter les voyelles ; on a vu ci-dessus, p. 93, que ce moyen avait été primitivement employé pour noter le *ā* long intérieur ; il fut également adopté pour les voyelles brèves : on se servit d'abord de points, puis de traits, et finalement on en vint au système actuel, composé de trois signes destinés à noter les

trois timbres phonologiques. Ces trois signes paraissent empruntés à l'écriture syriaque jacobite (chrétienne) : le *fatha* — proviendrait de , le *kasra* — de , le *damma* ˘ de . Malgré la clarté et la commodité de ce système, il est peu employé en dehors du Coran, sauf quand on veut préciser la lecture d'un mot; l'écriture arabe reste en quelque sorte une sténographie, qui doit d'abord être comprise avant d'être lue. C'est un de ses grands défauts.

B. Quantité.

Sous cette rubrique nous devons examiner deux questions distinctes : celle de l'*allongement* de certaines voyelles brèves, et celle du *maintien* ou de la *chute* des voyelles brèves en certaines positions.

L'*allongement* de certaines voyelles brèves anciennes apparaît surtout dans les *dialectes modernes* de l'arabe ⁽¹⁾. L'analogie morphologique ou lexicale a dans ces allongements plus de part que la phonétique; en particulier l'influence de l'accent de mot, si souvent invoquée, est rarement certaine (Brockelmann, *Grundriss*, I, p. 91-93; W. Marçais, *Ūlād Bīrāhm*, p. 41, 69-73). Les allongements constatés pourraient être attribués aux causes suivantes :

a. L'analogie des autres formes de même paradigme : on dit par exemple dans la plupart des parlers *zīd* « continue » (cl. *zīd*), *qūl* « dis » (cl. *qul*) parce qu'on dit au pluriel *zīdu*, *qūlu*.

b. Le besoin de rendre trilitères des mots qui sous leur forme ancienne étaient en fait bilittères : ainsi s'expliquent à Saïda *ẓiḥa* « côté » (cl. *ḡiḥat-*), *dīya* « prix du sang » (cl. *dīyat-*), *rīya* « poumon » (cl. *riyat-*), *lōga* « langue » (cl. *luḡat-*), *kōra* « boule » (cl. *kurat-*) : la voyelle longue est sentie comme représentant une seconde radicale faible; de même *kūl* « mange », *ḥōḍ* « prends ».

c. La nécessité de maintenir une voyelle qui autrement, étant brève, tomberait en syllabe ouverte, rendant la forme, soit bilittère, soit méconnaissable morphologiquement, soit difficilement prononçable. Ainsi les mots à 1^{re} radicale *hamza* suivie d'une voyelle brève en syllabe ouverte allongent souvent au Maghreb cette voyelle pour ne pas devenir bilittères par suite de la chute du *hamza* et de la voyelle : cela explique *āna* « moi » (cl. *ʾanā*), *āsem* « nom » (cl. *ism > ʾism*), *āmes* (cl. *ʾams*), *āḥāl* (cl. *ʾaḥāl*); dans les trois derniers exemples l'ouverture de la syllabe est due à l'insertion d'une voyelle de disjonction entre les deux consonnes finales. Ainsi encore des formes comme *ẓābātāh* « elle l'a apporté »

(1) Cependant les grammairiens arabes signalent parfois un allongement des voyelles brèves qu'ils nomment *ʾiṣbāʾ* : Sibawaihi, II, p. 324.

(nomades tunisiens), *ḍōrbâto*, *ḍōrbâtâh* « elle l'a frappé » (une grande partie de l'Afrique du Nord) ont l'avantage de conserver presque intact l'aspect de la forme sans suffixe *zâbât*, *ḍōrbat*; de même les pronoms personnels indépendants à élargissement -a : *hûwa*, *hîya*, *hûma* (cl. *huwa*, *hiya*, *hum*) ont nécessairement leur voyelle longue, car autrement elle tomberait et le rapport avec les formes allégées *hu*, *hi*, *hum* ne serait plus perceptible; réciproquement *hum* est souvent allongé en *hûm* sous l'influence de *hûma*. Enfin dans des mots comme *taslîya* « distraction, consolation » (cl. *tasliyat*-), *taswîya* « égalisation » (cl. *taswiyat*-) relevés en Égypte, l'allongement du *i* doit être attribué d'abord au fait que les groupes *sly*, *swy* qui résulteraient de la chute de *i* seraient difficilement prononçables sans une voyelle de disjonction, ensuite à l'abondance dans la langue des terminaisons en -*tya*.

d. Le désir de conserver aussi intacts que possible des mots classiques comportant des voyelles brèves en syllabe ouverte : de là *nâbi* « prophète » (cl. *nabîy*), *mâlek* « ange » (cl. *malak*), *ḥezeb* « section du Coran » (cl. *ḥizb*), et sans doute aussi *ʿâşor* « moment de la prière de l'après-midi » (cl. *ʿaşr*), *mâşor* « Égypte » (cl. *mişr* > *maşr*), *ʿâdel* « assesseur du cadi » (cl. *ʿadl*), *ʿâhöd* « engagement » (cl. *ʿahd*), etc. De la même façon doivent peut-être s'expliquer les pluriels de type *qûtâla* (cl. *qutalâ*) : *fûqâhâ* « jurisconsulte », *ʿöläma* « savants », voire *rûfâga* « compagnons » : W. Marçais, *Ülâd Brâhîm*, p. 134-135.

La question du maintien ou de la chute des voyelles brèves en certaines position est fort complexe; les faits varient d'un parler à un autre, et l'on n'est pas sûr de pouvoir toujours les bien interpréter.

a. En syllabe fermée ⁽¹⁾ les voyelles brèves se maintiennent généralement dans la plupart des parlers : par exemple les deux voyelles de *menḡel* « faucille » (cl. *minḡal*) ou celles de *gonfod* « hérisson » (cl. *qunfud*) se conservent presque partout — sauf naturellement si la syllabe devient ouverte, soit par l'adjonction d'un suffixe, soit par l'insertion d'une voyelle de disjonction (voir plus loin). Cependant en Afrique du Nord, et surtout au Maroc, les voyelles brèves en syllabe fermée, surtout si elles sont inaccentuées, deviennent facilement ultra-brèves : cela semble dû à la grande rapidité de débit de ces parlers. De plus dans ces mêmes parlers maghrébins une voyelle en syllabe fermée peut tomber si les deux consonnes qui l'encadrent formant un groupe facile à prononcer s'attirent en quelque sorte : par exemple *hanak* « mâchoire, joue » peut passer à *hank* et *qalam* « plume » à *qâlm*; des faits du même genre n'apparaissent en Orient que sporadiquement.

(1) Sur la définition de ces termes : « syllabe fermée », « syllabe ouverte », voir plus loin sous « Syllabe et accent ».

b. En finale de mot, les voyelles brèves sont tombées de très bonne heure. Déjà en *arabe classique* les voyelles brèves finales tombent à la pause, autrement dit à toutes les coupes importantes de la phrase (voir plus loin : « Syllabe et accent »); elles tombent également quand le mot suivant commence par une consonne susceptible de s'assimiler à la dernière consonne du premier mot (grand *iddigâm*) : par exemple *bayyata tâcifatu* « une partie agit pendant la nuit », *Coran*, iv, 83, lu fréquemment *bayyattâcifatu*, avec syncope de la voyelle. Dans les *dialectes modernes de l'arabe* les voyelles brèves finales sont tombées, non seulement à la pause, mais encore à l'intérieur de la phrase; il est difficile de dire si les trois voyelles brèves ont été atteintes en même temps par cet accident : il est possible que *-a* ait subsisté plus longtemps que *-i* et que *-u*.

c. En syllabe ouverte, à l'intérieur du mot, les faits sont plus compliqués. En *arabe classique* les voyelles brèves ne tombent en cette position que par syncope, entre deux consonnes assimilables, dans le cas du grand *iddigâm* : **masasa* > *massa* « il a touché », **râdid* > *râdd* « qui rend », etc.; cependant un *i* sémitique semble être tombé à l'intérieur des mots : (*i*)*bn-* « fils » (comp. héb. *bēn*), (*i*)*sm-* « nom » (comp. héb. *šēm*), (*i*)*st-* « derrière » (comp. héb. *šēl*), et dans le nom de nombre (*i*)*tnâni* « deux » (comp. acc. *šinâ*)⁽¹⁾. Dans les *dialectes modernes* de l'arabe, on trouve par contre de nombreux exemples de voyelles brèves tombant en syllabe ouverte — mais d'un parler à l'autre les faits se présentent d'une façon très différente. Notons d'abord que les trois voyelles brèves ne sont pas toutes trois également exposées à tomber : il arrive fréquemment que *a* soit plus résistant que *i* et *u*. Cela peut résulter du fait « qu'à quantité égale *a* est plus long que *i* et *u* » (A. Meillet, « De la quantité des voyelles fermées », in *MSL* XV, p. 265-268, cité par Féghali, *Kfar'abîda*, p. 120). On peut donc distinguer dans les parlers modernes deux grandes catégories : les parlers *non différentiels* qui font subir le même traitement aux trois voyelles brèves *a*, *i*, *u*, quand elles se trouvent en syllabe ouverte; les parlers *différentiels* qui éliminent *i* et *u* brefs en syllabe ouverte, mais qui tendent à conserver *a* bref dans la même position. A l'intérieur même de ces deux grandes catégories on peut établir des distinctions, suivant le rôle que jouent, soit l'*accent de mot*, soit les *séquences de syllabes brèves*. Nous allons examiner quelques exemples :

En Orient, les parlers *non différentiels* semblent rares; le seul qui ait été sérieusement décrit est celui de Kfar'abîda (Liban) dans lequel toutes les voyelles brèves tombent en syllabe ouverte, sauf si elles portent l'accent de mot, auquel cas elles se maintiennent : *slâm* « salut » (cl. *sa-lâm-*), *lsân* « langue » (cl. *lisân*), *ğrab* « corbeau » (cl. *gurâb-*) — mais

(1) Les grammairiens arabes connaissent en outre une réduction des voyelles brèves qu'ils nomment *ihtilâs* : voir plus loin.

'*âlem* « plume » (cl. *qalam-*), *hêraf* « métiers » (cl. *hiraf-*), *kôtoḅ* « livres » (cl. *kutub-*).

Par contre, les parlers *différentiels* y sont abondants et de types variés. L'un de ces types, fort répandu dans les parlers de sédentaires et dans les grandes villes : Jérusalem, Damas, Beyrouth, Alep, maintient la plupart des *a* en syllabe ouverte, même inaccentuée, par exemple prétonique ou posttonique : *mabâred* « limes », *mâktûbe* « bibliothèque, librairie »; deux syllabes ouvertes toutes deux à voyelle *a* se maintiennent parfaitement : *badano* « son corps », *baladi* « mon village », *baṣale* « un oignon », *bakara* « une poulie » (la terminaison féminine *-a/-e* est sentie comme longue), *baqârat* « des vaches », *ḥaṣabat* « des morceaux de bois », etc.; par contre dans trois syllabes ouvertes consécutives, toutes trois à voyelle *a*, la troisième perd sa voyelle et la seconde est souvent fortement réduite : *raqḅto* (< *raqabat* + *o*) « sa nuque », *ḥaṣḅbtên* (< *ḥaṣabatayni*) « deux morceaux de bois »; d'ailleurs la voyelle *a* de la terminaison féminine, à la différence des autres *a*, tombe généralement en syllabe ouverte : *rökḅti* < *rukbatî* « mon genou ». Au contraire les voyelles *i* et *u* ne se maintiennent en syllabe ouverte que si elles sont accentuées : autrement elles tombent; par exemple *rûkab* « genoux », mais *byût* « maisons » (de *buyût*); *leḥa* « barbes », mais *klâb* « chiens » (de *kilâb*).

Il existe bien d'autres types :

Dans les parlers des paysans du Ḥôrân, de Transjordanie et d'une partie de la Palestine, *i* et *u* tombent en syllabe ouverte, même s'ils semblent avoir été primitivement accentués : *rkab* « genoux », *lḥa* (*lḥe*) « barbes ». Au contraire *a* se maintient en général en syllabe ouverte, sauf si trois syllabes ouvertes à voyelle *a* se suivent immédiatement; dans ce cas la seconde (et non la troisième comme ci-dessus) perd sa voyelle : *ragbato* « sa nuque », *ḥaṣbatên* « deux morceaux de bois ».

Chez les paysans de Palmyre par contre trois syllabes ouvertes consécutives, toutes trois à voyelle *a*, sont parfaitement admises : *raqabate*^h « sa nuque », *ḥaṣabatên* « deux morceaux de bois » — quoique par ailleurs les faits soient identiques à ceux des parlers ḥôrânais.

Dans les parlers de nomades nordarabiques, *i* et *u* tombent également en syllabe ouverte, même si la syllabe paraît avoir été primitivement accentuée. Mais ces parlers n'admettent qu'une seule syllabe ouverte à voyelle *a* : dans une série de syllabes ouvertes à voyelle *a*, la seconde seule est conservée, et les autres tombent : ainsi *ḡamal* « chameau », mais *ḡmōli* « mon chameau »; *rgobti* « ma nuque »; *ḥṣḅbtên* « deux morceaux de bois », etc. : J. Cantineau, *Études sur quelques parlers de nomades*, I, p. 52-65; II, p. 40-50.

Au Maghreb, au contraire, aucun parler différentiel n'a été signalé jusqu'ici : tous les parlers décrits traitent de la même façon les trois voyelles brèves en syllabe ouverte. Un de ces parlers, le maltais, conserve les voyelles brèves accentuées en syllabe ouverte : *qâmar* « lune », *ṭôroq*

« routes » (cl. *ṭuruq*-), *fided* « pièces d'argent » (cl. *fiḍaḍ*-). Quant aux parlers actuels d'Afrique du Nord ils tendent à éliminer toutes les anciennes voyelles brèves en syllabe ouverte : *fras* « jument » (cl. *faras*-), *mnāfaḥ* « soufflets » (cl. *manāfih*-), *ḡdud* « nouveaux » (cl. *ḡdud*-), *qlūb* « cœurs » (cl. *qulūb*-), *ḥyām* « tentes » (cl. *ḥiyam*-), *klāb* « chiens » (cl. *kilāb*-), etc.; ces exemples empruntés à Stumme, *Grammatik des tunisischen Arabisch*, passim, auraient leurs équivalents dans tous les parlers maghrébins. Il est difficile de ne pas mettre en liaison ces faits avec l'extrême *rapidité d'élocution* qui caractérise ces parlers, et qui est encore plus sensible chez les sédentaires que chez les nomades. Ces chutes de voyelles brèves intérieures sont-elles anciennes au Maghreb ? Plusieurs faits permettent d'en douter : d'abord la conservation d'un grand nombre de voyelles brèves en syllabe ouverte dans le dialecte arabe de Grenade décrit au début du XIV^e siècle par Pedro de Alcala; ensuite la conservation des mêmes voyelles dans des textes dialectaux marocains plus récents encore (G. S. Colin); enfin le maintien sous une forme *ultra-brève*, jusqu'à l'époque actuelle, d'un grand nombre de voyelles brèves dans les parlers de nomades du Sahara algérois, notamment chez les Ūlād Nâil, les 'Arba, et les Šâmba : j'ai entendu des formes telles que *l'sân* « langue », *k'teb* « il a écrit » chez des informateurs totalement illettrés : comp. A. Dhina, *Notes sur la phonétique et la morphologie des 'Arba*, p. 317-318. La chute des voyelles brèves en syllabe ouverte ne doit donc remonter dans la plupart des parlers maghrébins qu'à deux ou trois siècles.

C. Timbres.

Comme pour les voyelles longues, les timbres des voyelles brèves indiqués par l'écriture sont uniquement les trois timbres fondamentaux : *a*, *i*, *u*, qui sont en réalité des *timbres phonologiques*, servant à différencier des formes grammaticales ou lexicales.

Mais les grammairiens arabes ont noté que dans la *réalisation phonétique* ces trois timbres phonologiques comportaient diverses nuances; c'est ainsi qu'ils connaissent l'*oimâla* du *fath* : le *a* inclinant vers le son du *i*, donc *ä*; le *fath* *šadîd*, tendant vers *damm*, donc *â* prononciation considérée d'ailleurs comme incorrecte et étrangère : Bravmann, *Materialien*, p. 34 et 36; enfin ils connaissent de nombreux cas d'assimilation vocalique. La plus connue de ces assimilations est celle qui frappe le pronom suffixe de 3^e pers. masc. sg. *-hā*, pl. *-hum* : après un mot terminé par *i*, *î* ou *ay*, le *u* de ce suffixe passe à *i* : *fî riḡli-hî* « sur mon pied », *qâḡli-him* « leur cadi », *ṣalay-him* « sur eux », etc. On explique généralement par des assimilations de ce genre la curieuse forme des verbes « de louange et de blâme » : *niṣma* (< *niṣima* < *naṣima*) « qu'il est bon », *bissa* (< *bivisa* < *baṣisa*) « qu'il est mauvais ». C'est par une assimilation de la voyelle radicale à la voyelle de flexion que

s'explique la flexion de *imrušu*ⁿ, gén. *imriši*ⁿ, acc. *imraša*ⁿ « homme » et de *ibnumu*ⁿ, gén. *ibnimi*ⁿ, acc. *ibnama*ⁿ « fils »; on trouvera d'autres exemples d'assimilations vocaliques dans Brockelmann, *Grundriss*, I, p. 180-181. Les consonnes voisines ont aussi souvent une influence sur le timbre des voyelles; on citera seulement deux faits : les verbes à 2^e ou 3^e radicale laryngale ou pharyngale ont généralement un incompli à voyelle radicale *a*, sous l'influence de ces consonnes : *yaftaḥu* « il ouvrira », *yaḥḥaḥu* « il fera », etc.; des mots qui ont en d'autres langues sémitiques un ancien *i* ou un ancien *a* comme voyelle radicale ont en arabe un *u* sous l'influence d'une consonne labiale qui suit la voyelle : tel est le cas de *umm* « mère » (héb. 'em, aram. 'emmā), *lubb* « cœur » (héb. leḥ, syr. lebbā), *ḍufr* « ongle » (syr. ṭeprā), etc. Sur l'influence des consonnes voisines, voir Brockelmann, *ibid.*, p. 194-203.

Dans les *dialectes modernes* de l'arabe, les timbres vocaliques semblent à première vue nombreux et variés; les dialectologues français (probablement sous l'influence de notre propre langue, riche en timbres vocaliques) en distinguent un grand nombre : W. Marçais, dans ses *Textes arabes de Tanger*, n. 17 et dans ses *Textes arabes de Takrouna*, n. 20. Ces distinctions subtiles sont sans doute exactes du point de vue *phonétique* — mais il en va tout autrement au point de vue *phonologique* : W. Marçais, *Takrouna*, p. XLII, remarque que les Tunisiens appliquent à leurs voyelles brèves « une classification sommaire en *fatha*, *kasra*, *damma*, sur laquelle ils se montrent remarquablement d'accord ». De fait les sujets parlants, dans la plus grande partie du monde arabe, ne distinguent actuellement comme autrefois que trois timbres phonologiques des voyelles brèves, timbres susceptibles de diverses réalisations phonétiques suivant la nature des phonèmes voisins. En Algérie et au Maroc on peut même se demander si les timbres phonologiques ne sont pas réduits à deux, le *kasra* ayant disparu.

Les réalisations phonétiques de ces trois timbres fondamentaux dépendant et de la nature des consonnes voisines et du timbre des voyelles des syllabes voisines. Nous n'entrerons pas dans le détail de ces phénomènes d'assimilation et de dissimilation, détail d'ailleurs variable d'un parler à l'autre. Il suffira d'en indiquer les grandes lignes :

a. Les pharyngales *ḥ* et ' , parfois les vélaires *ḫ* et *g*, attirent vers *a* le timbre des voyelles voisines.

b. Les consonnes emphatiques ou *mufaḥḥama*, parfois les vélaires *ḫ*, *g* et *q*, reportent en arrière le point d'articulation des voyelles voisines, de sorte qu'elles deviennent *ā*, *o*, *u*.

c. Les consonnes labiales, surtout *b* et *m*, arrondissent les voyelles voisines et les rapprochent de *u*.

d. On rencontre assez souvent une sorte d'*harmonie vocalique*, les

voyelles d'un même mot tendant vers des timbres proches les uns des autres.

Sur tous ces faits on consultera Brockelmann, *Grundriss*, I, p. 145, 181-183, 194-203, etc., qui résume assez bien l'ensemble des faits connus.

V. VOYELLES ULTRA-BRÈVES ET NOUVELLES VOYELLES

On ne peut pas séparer l'étude des « nouvelles voyelles » (c'est-à-dire des voyelles qui n'existaient pas en sémitique et qui apparaissent en arabe à certaines places dans le mot ou encore qui n'existaient pas en arabe ancien et qui se montrent dans les dialectes modernes) de l'étude des voyelles ultra-brèves, car presque toujours les nouvelles voyelles ont commencé par être ultra-brèves.

Nous étudierons les nouvelles voyelles et les ultra-brèves dans les quatre positions suivantes : à l'*initiale du mot* (généralement devant un groupe de deux consonnes); à l'*intérieur du mot* (généralement entre les éléments d'un groupe de trois consonnes); en *syllabe finale* entre les deux dernières consonnes du mot; en *finale absolue*, entre deux mots.

À l'*initiale absolue du mot*, l'arabe ancien n'admet pas de groupe de deux consonnes; par conséquent si le mot commence par deux consonnes, une voyelle prosthétique se développera devant elles. Le cas se produit : dans le verbe, à l'impératif de la forme simple : *uktub*, *if^{al}*; à l'accompli, à l'impératif et à l'infinitif de la VII^e forme : *inqatala*, *inqatil*, *inqitâl*-, de la VIII^e forme : *iqtatata*, *iqtatil*, *iqtitâl*-, de la IX^e forme : *iqtalla*, *iqtalil*, *iqtilâl*-, de la X^e forme : *istaqtata*, *istaqtal*, *istiqtâl*-, de la XI^e forme : *iqtâlla*, *iqtâlil*, *iqtilâl*-, etc.; — dans un certain nombre de substantifs qui ont perdu leur voyelle radicale (voir ci-dessus, p. 108) et qui, par suite, commenceraient par deux consonnes : *ibn*- et *ibnum*- « fils », *ibnat*- « fille », *ism*- « nom », *ist* « derrière », *imru*- « homme », *imracat*- « femme »; — dans le nom de nombre « deux » : masc. *iḥnâni*, fm. *iḥnatâni* ⁽¹⁾. On remarquera que le timbre de la voyelle prosthétique est presque toujours *i*; il n'est *u* que devant les impératifs de la forme simple à voyelle radicale *u* (sans doute par « harmonie vocalique »). Naturellement la voyelle prosthétique disparaît quand le mot n'est plus à l'initiale absolue, et qu'il se trouve précédé d'un autre mot — surtout si ce mot est terminé par une voyelle (nous verrons plus loin ce qui se passe quand le mot est terminé par une consonne). Au point de vue *graphie*, la voyelle prosthétique est écrite au moyen d'un *calif* qui se

(1) La voyelle de l'article *al* n'est pas une voyelle prosthétique, bien qu'elle soit traitée à l'intérieur de la phrase comme si elle en était une. L'article semble avoir été toujours *hal*, *çal*, affaibli ensuite en *al*.

maintient même à l'intérieur de la phrase, mais qui alors porte au lieu de voyelle un signe particulier appelé *waṣla*. — Dans les *dialectes modernes* de l'arabe, par suite de la chute de beaucoup de voyelles brèves, les groupes de deux consonnes à l'initiale du mot se sont multipliés; quand ces groupes sont à fermeture décroissante (occlusive + spirante ou liquide, par exemple) ils se maintiennent en général, car les dialectes arabes, à la différence de l'arabe classique, admettent bien les groupes de deux consonnes à l'initiale pourvu qu'ils soient de prononciation facile; mais si ces groupes sont de prononciation difficile, étant à fermeture égale ou croissante, une voyelle prosthétique a alors tendance à se développer devant eux, à moins qu'une voyelle de disjonction ne vienne s'insérer entre les deux éléments du groupe; ainsi on entend souvent *ʕhmâr* (cl. *ḥimâr*) « âne », mais aussi *ḥmâr*; *ʕkbâr* « grands », mais aussi *kubâr*; les exemples de voyelles prosthétiques abondent dans tous les parlers : à titre d'exemple pour l'Algérie, voir les faits relevés par W. Marçais, *Ūlād Brāhm*, p. 64-65. Naturellement la voyelle prosthétique n'apparaît pas si le mot précédent est terminé par une voyelle : *ʕrṣâṣ* « plomb », mais *bâʕu rṣâṣ* « ils ont vendu du plomb ». Il arrive parfois que d'anciennes voyelles prosthétiques soient senties comme radicales : dans beaucoup de parlers orientaux, les anciens *ibn* « fils » et *ism* « nom » sont devenus *ʕebʕn* et *ʕesʕm*; ces mots sont devenus trilittères par l'adjonction d'un hamza initial et l'ancienne voyelle prosthétique est devenue voyelle radicale.

À l'intérieur du mot, les voyelles de disjonction apparaissent surtout entre les deux premiers éléments d'un groupe de trois consonnes. Le cas ne se produit guère que dans les *dialectes modernes*, car l'arabe ancien proscriit de tels groupes, qui sont le résultat de la chute des voyelles brèves en syllabe ouverte ⁽¹⁾. C'est ainsi qu'un mot de forme CVCCVCV̇ (schéma dans lequel C représente des consonnes et V des voyelles) va d'abord devenir CVCCCŮ par suite de la chute de la voyelle brève qui se trouvait en syllabe ouverte; puis si le groupe de trois consonnes est difficilement prononçable, une voyelle de disjonction, d'abord ultra-brève, mais pouvant devenir une brève normale, va se développer entre les deux premières consonnes du groupe et l'on va aboutir à une forme CVCVCCV̇ ⁽²⁾. Par exemple **nidrisû* « nous battons le grain » passe

(1) Les grammairiens arabes connaissant à l'intérieur du mot des voyelles ultra-brèves : ce sont des brèves anciennes qui ont subi une réduction : *iḥtilâs*. Sibawaihi, II, p. 324, cite comme exemples *yaḡribʕa* « il la frappera », *min maʕmanʕa* « de l'endroit où tu es en sûreté ».

(2) Cette forme n'est elle-même pas stable, car si la voyelle de disjonction est une brève de durée normale, la première voyelle se trouve en syllabe ouverte : deux solutions sont alors possibles : ou bien elle tombe, d'où les formes *msölmîn*, *ndersu*; ou bien une gémination secondaire ferme la syllabe et elle se maintient, d'où les formes *mössölmîn*, *neddersu*.

d'abord à **nedrsû*, puis à *ned'rsu*; de même *muslimîn* « musulmans » devient *moslmîn*, puis *mos'lmîn*. Ce phénomène peut apparaître dans tous les parlers arabes, aussi bien en Orient qu'en Occident; les spécialistes des parlers maghrébins qui l'ont observé les premiers lui ont donné le nom de « Aufsprengen », en français « ressaut » : Stumme, *Grammatik des tunisischen Arabische*, p. 5; W. Marçais, *Le dialecte arabe parlé à Tlemcen*, p. 51 et 52. Il peut ne pas se produire quand le groupe de trois consonnes est facilement prononçable, notamment quand le premier élément du groupe est une liquide : *nelbsu* « nous nous habillons », *menġli* « ma faucille »; cependant certains parlers généralisent le ressaut en toute position : d'où des formes telles que *nel'bsu*, *nlebsu* (*llebsu*).

En syllabe finale, entre les deux dernières consonnes du mot, l'insertion d'une voyelle de disjonction est un phénomène ancien. En effet, en arabe classique, les voyelles de flexion même suivies du *tanwîn* tombent à la pause (à l'exception de l'accusatif -aⁿ qui devient -â : voir plus loin); si le mot se termine alors par deux consonnes, il se trouve en contradiction avec un des principes de la phonétique arabe, qui n'admet pas un groupe de deux consonnes non suivi de voyelle : une voyelle de disjonction, de même timbre que la voyelle de flexion disparue ou que la voyelle radicale du mot, vient s'insérer entre les deux consonnes : un mot tel que *bakruⁿ* « jeune chameau » (nom.) devient à la pause *bakur*, tandis que son génitif *bakriⁿ* passe à *bakir* dans les mêmes conditions; de même *ġarabathu* « elle l'a frappé », *minhu* « de lui », etc., deviennent à la pause *ġarabatuh minuh*; par contre un mot tel que *ʿidluⁿ* « égal, pareil » passe à *ʿidil* avec une voyelle de disjonction dont le timbre est celui de la voyelle radicale. Sur ces deux types de voyelles de disjonction, dont le premier (quand le timbre de la nouvelle voyelle est conditionné par celui de la voyelle de flexion disparue) est appelé *naql*, et dont le second (quand le timbre dépend de celui de la voyelle radicale) est appelé *aitbâs*, on consultera Sîbawaihi, II, p. 309 et 313; Ibn Yaʿîš, IX, p. 70-73. Naturellement les formes pausales ont fini par être employées à l'intérieur de la phrase, et sont entrées en concurrence avec les formes normales, ce qui a amené la constitution d'un grand nombre de doublets : *mahal* « calme, lenteur » à côté de *mahl*, *šasar* « cheveux » à côté de *šar*, *hadam* « sang non vengé » à côté de *hadm*, *ġalab* « action de vaincre », *harab* « action de s'enfuir », *ṭalab* « action de chercher » à côté de *galb*, *harb*, *ṭalb* : de même *suḍun* « oreille » à côté de *suḍn*, *ġuṣun* « rameau » à côté de *ġuṣn*; un bon nombre de doublets de type *qatal* / *qatl* ou *qutul* / *qul* s'expliqueraient ainsi : Brockelmann, *Grundriss*, I, p. 209-210. Dans les parlers modernes, l'insertion d'une voyelle de disjonction entre les deux éléments d'un groupe final de deux consonnes est un fait extrêmement fréquent, d'autant plus que ces groupes se sont multipliés par suite de la chute des voyelles finales; ils ne subsistent que s'ils sont de prononciation facile, généralement à aperture décroissante, comme c'est le cas pour les

groupes commençant par une liquide, une nasale et parfois par *n* : c'est ainsi que les mots *kalb* « chien », *sarġ* « selle », *nims* « furet », *bint* « fille », *kabš* « bélier » conservent en général intact leur groupe final de deux consonnes. Mais dans les autres cas l'insertion d'une voyelle de disjonction est le processus normal : par exemple dans les parlers orientaux *ġesʿr* « pont » (cl. *ġisr-*), *baṭʿn* « ventre » (cl. *baṭn-*), *ʾoḍʿn* « oreille » (cl. *ʾuḍn*), etc. Dans les parlers maghrébins la voyelle de disjonction est en général une voyelle pleine, de sorte que la voyelle radicale se trouve en syllabe ouverte, et exposée à tomber : *qabr-* « tombeau » > *qabar* > *qbaʾ*, *riġl-* « pied, jambe » > *riġil* > *rġel*, *kuḥl-* « collyre à l'antimoine » > *kuḥul* > *kḥol*; ce phénomène a reçu le nom allemand de « Umspringen » et le nom français de « sursaut » : Stumme, *Grammatik des tunisischen Arabisch*, p. 5; W. Marçais, *Le dialecte arabe parlé à Tlemcen*, p. 47; il consiste essentiellement en ce qu'un mot de forme CVCC prend d'abord la forme CVCVC pour aboutir à CCVC (C représentant des consonnes et V des voyelles); on évitera donc de confondre avec le sursaut des faits tels que *faras* « jument » passant à *fīras* puisque le premier stade du phénomène fait défaut.

Les voyelles *finales de mot* ne disparaissaient pas toujours entièrement à la pause, dans la langue ancienne. À côté de la chute complète (*taskīn*) les grammairiens arabes connaissent diverses réductions de ces voyelles à la quantité ultra-brève qu'ils nomment *rawm* et *ʾiṣmām*, l'articulation de la voyelle se bornant à une simple « intention », à une « odeur » fugitive : voir à ce sujet Sībawaihi, II, p. 308-309; Zamaḥṣarī-Ibn Yaʿiš, IX, p. 66-70; Schaade, *Sībawaihi's Lautlehre*, p. 58-60; Bravmann, *Materialen*, p. 82-90.

Entre deux mots, si le premier se termine par une consonne et si le second commence par un groupe de deux consonnes (précédé dans l'écriture d'un *ʾalif waṣla*) une voyelle de disjonction est évidemment nécessaire. Si le premier mot se terminait autrefois par une voyelle disparue depuis, cette voyelle reparaît : c'est ce qui se produit pour les pronoms suffixes de 2^e et 3^e pers. pl. masc. *ʾantum*, *-kum*, *hum*, *-hum* (anciennement *ʾantumū*, *-kumū*, *humū*, *-humū* : comp. éthiopien *ʾantəmū*, *-kəmū*, *-hōmū*) : *ʾantumū l-kāḍibūna* « vous êtes les menteurs », *laʾana-humū llāhu* « que Dieu les maudisse », etc., de même la préposition *muḍ* « depuis », abréviation de *munḍu*, reprend son *u* final devant un mot commençant par deux consonnes. Si le premier mot n'a jamais été terminé par une voyelle, une voyelle de disjonction doit nécessairement s'insérer entre lui et le mot suivant commençant par deux consonnes; en général le timbre de cette voyelle est *i*, et dans la graphie elle s'ajoute au premier mot : par exemple *qāmati l-ġāriyatu* « la jeune fille se leva »; cependant si le second mot comporte une voyelle radicale *u*, la voyelle de disjonction peut être *u* : *wa-qālatu ḥruġ* « elle dit : Sors », *Coran*, XII, 31 — mais la lecture *qālati ḥruġ* est aussi possible et c'est celle que donnent la plupart des éditions du *Coran*; devant l'article la voyelle

de disjonction peut être *a* quand le premier mot est la préposition *min* : par exemple *mina l-ğinnati* « contre les génies », *Coran*, CXIV, 6 — et parfois aussi un autre mot : *ʕalif, lām, mīma llāhu lā ʕilāha ʕillā huwa* « A. L. M. Dieu, il n'y a pas de divinité autre que lui », *Coran*, III, 1. Voir Howell, *A Grammar of the Classical Arabic Language*, IV, p. 1024-1039.

IV. SYLLABE, ACCENT ET RYTHME

I. LA SYLLABE

1. Phonétique générale.

L'émission d'une phrase ou d'un mot comporte une suite continue de sons dont l'articulation nécessite une série de mouvements d'ouverture et de fermeture de l'appareil phonatoire. L'intervalle compris entre deux mouvements de fermeture (partielle ou totale) constitue une *syllabe*. La syllabe commence par un ou plusieurs phonèmes ouvrants ou explosifs d'aperture croissante, passe par un maximum d'aperture généralement constitué par une voyelle et se termine par un ou plusieurs phonèmes fermants ou implatifs d'aperture décroissante. Par exemple *trac* ou *pert* constituent des syllabes dans lesquelles les consonnes *tr* ou *p* forment l'élément ouvrant initial, les voyelles *a* et *e* le maximum d'aperture, et les consonnes *c* ou *t* l'élément fermant final.

On peut distinguer plusieurs types de syllabe. En premier lieu, on soulignera l'opposition, particulièrement importante, des syllabes ouvertes et des syllabes fermées :

Une syllabe est ouverte quand elle se termine par une voyelle (longue ou brève); par exemple les deux syllabes de fr. « *repu* » sont ouvertes.

Une syllabe est *fermée* quand elle se termine par une ou deux consonnes (dans ce dernier cas on dit parfois que la syllabe est doublement fermée); par exemple les deux syllabes du nom propre « *Victor* » sont fermées.

Au point de vue de la durée, les syllabes se divisent en syllabes brèves et en syllabes longues :

Une syllabe est brève quand elle se termine par une voyelle brève (donc une syllabe brève est nécessairement ouverte), par exemple : les trois syllabes de ar. *qatala* « il a tué » sont brèves.

Une syllabe est longue quand elle se termine par une voyelle longue ou par une consonne (donc une syllabe fermée est nécessairement

longue); par exemple dans ar. *qatalnâ* « nous avons tué » la seconde seconde syllabe *-tal-* et la troisième *-nâ* sont longues.

2. La syllabe en arabe ancien.

Nous ne dirons rien de la syllabe sémitique, car l'état de chose sémitique paraît fidèlement conservé en *arabe ancien* : il suffira donc de décrire brièvement cette dernière situation.

a. La syllabe de l'arabe ancien *commence toujours par une consonne et par une seule*; par conséquent à l'intérieur du mot les groupes de deux consonnes se partagent toujours entre la syllabe précédente et la syllabe suivante : un mot tel que *qaṭratu*ⁿ doit être coupé *qaṭ-ra-tu*; par conséquent sont aussi proscrits les groupes de deux consonnes à l'initiale du mot : ces groupes doivent être précédés d'une voyelle prosthétique qui, à l'intérieur de la phrase, est rattachée à la dernière consonne du mot précédent ainsi que la première des deux consonnes du groupe (*qâmati l-ġâriyatu* se coupe *qâ-ma-ti l-ġâ-ri-ya-tu*) et qui, à l'initiale, devait être précédée d'un *hamza* : *al-ġâriyatu* plutôt que *al-ġâriyatu*.

b. La syllabe de l'arabe ancien se termine, soit par une voyelle (syllabe ouverte), soit par une *seule* consonne (syllabe fermée). Cela exclut les syllabes doublement fermées; cela exclut aussi les groupes de plus de deux consonnes à l'intérieur du mot; cela exclut enfin les groupes de deux consonnes en fin de mot : quand par suite de la pause ces groupes se produisent, une voyelle de disjonction doit s'insérer entre les deux consonnes.

c. Il existe en arabe ancien des *syllabes brèves* et des *syllabes longues*. On évite en général la présence d'une voyelle longue en syllabe fermée.

3. La syllabe dans les dialectes modernes.

Cette structure syllabique a été considérablement remaniée dans les dialectes modernes de l'arabe :

a. Surtout à l'initiale, la voyelle peut commencer par un groupe de consonnes : *ktâb* « il a écrit », *qṣar* « village fortifié »; seuls les groupes les plus difficiles à prononcer exigent une voyelle prosthétique. D'autre part, à l'initiale, la syllabe peut commencer par une voyelle : *uḥt* « sœur », *oḥra* « autre (fm.) », *arḍ* « terre », etc., mais il est probable que dans ce cas les sujets parlants sentent encore la présence d'un *hamza* initial devenu inaudible, car ces mots sont considérés comme trilitères. A l'intérieur du mot la syllabe ne semble pas commencer par un groupe

de deux consonnes : un mot tel que *menġli* « ma faucille » doit probablement être coupé *menġ-li*.

b. En effet, même à la finale, la syllabe peut se terminer par un groupe de deux consonnes : *käbš* « bélier », *gälb* « cœur »; seuls les groupes les plus difficiles à prononcer exigent l'insertion d'une voyelle de disjonction entre les deux éléments. A l'intérieur du mot les groupes de deux consonnes en fin de syllabe sont également fréquents : ou bien ils se maintiennent intacts comme dans *menġ-li* « ma faucille », ou bien une voyelle de disjonction s'insère entre leurs deux éléments : *ned'r-su* « nous battons le blé »; tant qu'elle est ultra-brève, elle ne forme pas syllabe, mais si elle devient une brève normale la structure syllabique du mot se trouve bouleversée et aboutit à des formes telles que *ned-der-su* ou *nder-su* (voir ci-dessus). En tout cas, les syllabes doublement fermées et les groupes de trois consonnes sont devenus courants.

c. Par suite de la chute d'un nombre plus ou moins grand de voyelles brèves en syllabe ouverte, bien des syllabes brèves ont disparu, de sorte que les syllabes longues sont proportionnellement beaucoup plus nombreuses que dans la langue ancienne; dans les parlers maghrébins les syllabes brèves ont même complètement disparu et il n'y a plus que des syllabes longues, ou plutôt des syllabes de durée analogue; toutefois les syllabes doublement fermées et celles qui comportent une voyelle longue en syllabe fermée apportent quelque diversité dans la monotonie de la durée syllabique, car elles sont un peu plus longues que les autres syllabes longues.

II. L'ACCENT

1. Phonétique générale.

On définira l'accent de la manière suivante : c'est *l'insistance sur une syllabe* en augmentant, soit la hauteur musicale, soit l'intensité, soit la durée, soit plusieurs de ces éléments à la fois, par rapport aux mêmes éléments des syllabes voisines. On distinguera soigneusement un *accent de mot* et un *accent de phrase*.

2. L'accent en arabe ancien.

A en croire la plupart des grammaires européennes de l'arabe classique on connaîtrait sinon la nature, au moins la place de l'accent de mot dans cette langue; on trouve formulée, d'ordinaire, la règle suivante : « l'accent se place sur la première syllabe longue à compter de la fin du mot; si le mot ne comporte pas de syllabe longue, l'accent se

place sur la première syllabe du mot; les longues finales ne reçoivent pas l'accent » : par exemple *yūqátīlu*, *qátala*, *lam yūqátīlū*.

En réalité cette règle ne repose sur aucune tradition ancienne; les grammairiens arabes qui ont décrit si minutieusement leur langue et les auteurs de traités de *tagwīd* qui ont discuté les plus petits détails de la récitation coranique ne l'indiquent point. Comme l'a montré Mayer-Lambert, *Journal asiatique*, 1897, p. 402-413, elle paraît avoir été suggérée par l'usage des lettrés égyptiens aux orientalistes Kirsten et Erpe-nius, au début du XVII^e siècle.

Dans les langues indo-européennes anciennes l'accent de mot joue un rôle *distinctif* : des formes grammaticales ou des mots sont différenciés entre eux par la place ou la nature de l'accent de mot; aussi les grammairiens hindous, grecs et latins ont traité de l'accent musical du mot et de sa place. En arabe au contraire on ne voit pas qu'un accent de mot ait jamais joué un rôle distinctif quelconque, d'où le silence des grammairiens arabes.

3. L'accent dans les dialectes modernes.

Le rôle de l'accent de mot y a été exagéré sans mesure. On a fait de l'accent de mot le « deus ex machina » qui explique toutes les modifications de la structure syllabique. En réalité, dans la plupart des dialectes arabes, l'accent de mot est faible, et il n'est nullement prouvé que sa place dans le mot soit stable. On a plutôt l'impression d'un *accent de phrase* que d'un accent de mot. A ma connaissance, les seuls parlers qui aient un accent de mot *fort*, mélange de hauteur musicale et d'intensité, comparable en somme à l'accent italien, sont les parlers de nomades nordarabiques.

La structure syllabique paraît évoluer sous des influences qui n'ont rien à voir avec l'accent de mot : par exemple dans les parlers maghrébins l'élimination de toutes les voyelles brèves en syllabe ouverte paraît due à la rapidité du débit dans ces parlers; dans les parlers orientaux certaines successions de syllabes brèves semblent évitées. De même beaucoup de géminations de consonnes ou d'allongements de voyelles sont attribuables, non à l'accent, mais à des causes morphologiques : besoin de conserver aussi intacte que possible une forme type, ou désir de ne pas trop altérer un mot emprunté à la langue ancienne.

Toutefois on notera que l'accent de mot peut avoir une influence sur le *timbre* des voyelles longues; c'est ainsi que dans les parlers de nomades tunisiens les anciens *-ā* longs en finale subissent une *imāla* très forte et se fracturent en *-i^h* s'ils sont *accentués*; cette *imāla* est au contraire faible s'ils sont atones : *nsī^h* « il a oublié » / *yénsā* « il oubliera ». Dans les mêmes parlers les anciennes diphtongues *-ay-* et *-aw-* se fracturent en *i^h* et en *u^h* dans les syllabes finales *accentuées*, se simplifient en *é* et en *ô* dans les syllabes intérieures *accentuées*, mais

en *t* et en *û* dans les syllabes atones. En maltais la grande *imâla* suivie de fracture n'atteint que les anciens *ā* longs accentués, les autres ne se fracturant pas : *halliel* « voleur » / pl. *halleltn, qtltna* « nous avons tué » / *qtilnīehom* « nous les avons tués », *bēda* « il a commencé » / *gie* « il est venu ».

III. LE RYTHME

1. Définition.

Le rythme pourrait être défini : le retour à des intervalles de durées comparables d'impressions auditives analogues. Le rythme peut donc être obtenu par des procédés fort différents : ainsi dans l'alexandrin classique français la *césure*, montée de la voix sur la sixième syllabe, et la rime, douzième syllabe identique dans une série de vers et sur laquelle la voix tombe suffisent à constituer le rythme (G. Lote, *Les origines du vers français*, p. 195). D'autres langues ont un rythme de versification basé sur des oppositions de syllabes accentuées et de syllabes inaccentuées. D'autres encore, notamment les langues indo-européennes anciennes : le sanskrit, le grec, le latin, ont un rythme de versification basé sur des oppositions de syllabes longues et brèves, un *rythme de quantité*. Ce rythme n'est d'ailleurs pas limité à la versification : il s'introduit dans la prose dès qu'elle recherche une certaine harmonie (clausules de la langue de Cicéron).

2. Le rythme de l'arabe ancien.

C'était un *rythme de quantité* tout à fait comparable à celui du sanscrit védique ou à celui de la poésie lyrique grecque; basé sur des oppositions de syllabes longues et de syllabes brèves, il comportait en outre une rime en fin de vers (R. Brunschwig, « La versification arabe classique », in *Revue africaine*, 1937, p. 325-344).

3. Le rythme des dialectes arabes modernes.

La disparition d'un grand nombre de syllabes brèves (due à la chute de beaucoup de voyelles brèves en syllabe ouverte) a gravement altéré le rythme de quantité. Dans les parlers maghrébins, où les syllabes brèves ont complètement disparu, le rythme de quantité a cessé d'exister puisque toutes les syllabes sont de durée comparable; ces parlers en sont à chercher un autre rythme, comme cela s'est produit dans les langues romanes quand le rythme quantitatif du latin s'est perdu.

4. La pause en arabe ancien et dans les dialectes.

La syllabe finale d'hémistiche et de vers en poésie, de phrase ou de membre de phrase en prose, se trouve dans une position spéciale qu'on appelle *waqf* « pause ». En cette position la syllabe ne peut se terminer que par une consonne ou une voyelle longue : les voyelles brèves finales tombent (ou plus rarement s'allongent); le -*n* du *tanwîn* (qui devait être assez faible) disparaît et la voyelle qui le précédait tombe si elle était *u* ou *i*, mais s'allonge si elle était *a*; de même disparaît dans le verbe le -*n* de l'énergique léger et le *a* qui le précède s'allonge; la terminaison féminine -*at*- se change en -*ah* après avoir perdu sa voyelle de flexion. Par exemple *ad-dâru* devient à la pause *ad-dâr*, *min ad-dâri* devient *min ad-dâr*, *dâru*ⁿ devient *dâr*, *min dâri*ⁿ devient *min-dâr*, *raçaytu dâra*ⁿ devient *raçaytu dârâ*, *taktuban* devient *taktubâ*, *an-nâqatu* devient *an-nâqah*. Quand un groupe de consonnes devrait terminer le mot en application de ces règles, une voyelle de disjonction peut être insérée entre elles (voir ci-dessus, p. 114); au lieu de disparaître complètement les voyelles brèves finales peuvent être seulement réduites : c'est ce que les grammairiens arabes appellent *rawm* et *wišmâm* (ci-dessus, p. 115); enfin la pause peut provoquer une gémiation (*tağʿîf*) de la dernière consonne : *hâlid*ⁿ pour *hâlidu*ⁿ, *sabsabbâ* pour *sabsaba*ⁿ. Sur la pause et ses effets on consultera Sîbawaihi, II, p. 306-316; Zamahšarî-Ibn Yaʿîš, IX, p. 66-90; Schaade, p. 55-63; Bravmann, *Materialen*, p. 82-90.

Certaines voyelles longues finales et les voyelles brèves non flexionnelles qui ne pourraient tomber sans que le mot devienne méconnaissable sont suivies à la pause d'un *h* qu'on appelle *hâw as-sakt*; par exemple *wâ ağabâh* « quelle chose étrange »; *lam yağzuh* « il n'a pas fait d'expédition de pillage »; *rah* « vois »; *tih* « viens ». Voir Sîbawaihi, II, p. 302-304; Zamahšarî-Ibn Yaʿîš, IX, p. 45-48.

On notera enfin qu'à la pause, le suffixe pronominal de 2^e pers. sg. -*ki* devient -*kiš* chez les Banu Tamîm et -*kis* chez les Bakr; on désigne ce phénomène par les mêmes termes : *kaškaša* et *kaskasa*, qui servent à désigner le passage de ce pronom respectivement à -*ši* et à -*si*. Voir Zamahšarî-Ibn Yaʿîš, IX, p. 48-49.

BIBLIOGRAPHIE

1. Auteurs arabes.

La plupart des ouvrages laissés par les grammairiens arabes contiennent des passages relatifs à la phonétique, mais à ma connaissance quatre seulement ont traité cette partie de la grammaire d'une façon détaillée et systématique. Ce sont : *a.* Sibawaihi (fin du II^e siècle de l'Hégire), *Kitâb*, II, p. 279-481 de l'éd. Dérenbourg; *b.* Le commentaire d'Ibn Ya'îš (553-643 H.) sur le *Mufaṣṣal* de Zamaḥṣarî (467-538 H.) et notamment IX, p. 53-158; X, p. 2-155 de l'édition du Caire; *c.* Le commentaire d'ar-Raḍî (mort en 684 ou 686 H.) sur la *Šāfiya* d'Ibn al-Ḥağib (570-646 H.) et notamment les p. 114-265 de l'édition du Caire 1345-1926; *d.* Le commentaire d'al-Ġarabardî (mort en 746 H.) également sur la *Šāfiya* d'Ibn al-Ḥağib; ce texte n'a pas été à ma connaissance, édité jusqu'ici, mais on en trouve d'importants extraits dans Howell, *A Grammar of the Classical Arabic Language* (Allahabad, 1883-1911), notamment IV, p. 736-1850. Ce dernier ouvrage, compilation monumentale de plus d'une centaine de grammairiens arabes, contient dans les pages sus-indiquées un excellent condensé de leur doctrine sur la phonétique.

À côté des grammairiens, il faut placer les auteurs de traités de *tagẖ-wiḍ* ou récitation coranique, qui ont conservé jusqu'à nos jours l'essentiel de la tradition phonétique des anciens grammairiens. Un des meilleurs parmi ces traités est le *Kitâb at-taysîr* d'ad-Dânî (371-444 H.) édité par O. Pretzl en 1930. Mais les opuscules les plus modestes et les plus récents renferment des définitions exactes et des résumés commodes.

2. Auteurs européens ayant traité de la phonétique de l'arabe ancien.

Les grammaires développées de l'arabe classique, par exemple celles de Silvestre de Sacy, de Caspari, de Wright, de Socin, etc., contiennent quelques notions de phonétique arabe. Mais c'est seulement à partir du milieu du siècle dernier que la phonétique arabe devient l'objet de travaux particuliers. On citera notamment :

G. A. Wallin, «Über die Laute des Arabischen und ihre Bezeichnung», in *ZDMG* 1855, p. 1-69; 1858, p. 599-665.

- E. Brücke, *Beiträge zur Lautlehre der arabischen Sprache*, S. ber. d. k. Akad. d. Wiss. z. Wien, Phil.-hist. Kl., XXXIV (1860).
- R. Lepsius, *Über die arabischen Sprachlaute und deren Umschrift*, Abhand. d. Berlin. Akad., Phil.-hist. Kl., 1861.
- J. B. Wenig, *Regulae de tono vocum arabicarum*, Oeniponte, 1870.
- M. Grünert, *Die imāla, der Umlaut im Arabischen*, S. ber. d. k. Akad. d. Wiss. z. Wien, Phil.-hist. Kl., LXXXI (1876), p. 447-491.
- K. Vollers, «The System of Arabic Sounds», in *Actes du IX^e Congrès des orientalistes*, II, p. 130-154, Londres 1893.
- Mayer-Lambert, «De l'accent en arabe», in *Journal asiatique*, 1897, p. 402-413.
- G. Kampffmeyer, *Untersuchungen über den Ton im Arabischen*, Mitt. d. Seminars f. orient. Sprachen, XI (Berlin 1908), p. 1-59.
- A. Schaade, *Sibawaihis Lautlehre*, Leiden 1911.
- M. Bravmann, *Materialen und Untersuchungen zu den Phonetischen Lehren der Araber*, Göttingen 1934.
- O. Pretzl, «Die Wissenschaft der Koranlesung», in *Islamica*, VI (1933-1934), p. 1-47, 230-246, 290-331.
- W. H. T. Gairdner, «The Arab Phoneticians on the consonants and vowels», in *Moslem World*, XXV (1935), p. 242-257.

L'ouvrage de K. Vollers, *Volkssprache und Schriftsprache im alten Arabien*, Strassburg 1906, signale beaucoup de prononciations anciennes d'origine dialectale. Les ouvrages suivants traitent à la fois de la phonétique ancienne et de la phonétique de dialectes modernes :

- E. Mattsson, *Études phonologiques sur le dialecte arabe vulgaire de Beyrouth*, Upsala 1911.
- W. H. T. Gairdner, *The phonetics of Arabic*, Oxford 1925.

Enfin le grand ouvrage de C. Brockelmann, *Grundriss des vergleichenden Grammatik der semitischen Sprachen*, Berlin 1908-1913, à propos de la phonétique sémitique passe en revue (I, p. 41-282) tous les faits importants de la phonétique arabe classique et dialectale.

3. Auteurs européens ayant traité de la phonétique des dialectes arabes modernes.

La plupart des descriptions dialectales donnent des indications sur la phonétique du parler décrit. On ne citera ici que les ouvrages qui contiennent une phonétique suffisamment développée :

Pour le Maghreb :

- H. Stumme, *Grammatik des tunisischen Arabisch*, Leipzig 1896, p. 1-6.
- *Märchen und Gedichte aus der Stadt Tripolis in Nordafrika*, Leipzig 1898, p. 197-227.

- W. Marçais, *Le dialecte arabe parlé à Tlemcen*, Paris 1902, p. 13-60.
 — *Le dialecte arabe des Ūlād Brāhīm de Saïda*, Paris 1908, p. 5-75.
 M. Cohen, *Le parler arabe des Juifs d'Alger*, Paris 1912, p. 17-173.
 A. Fischer, *Zur Lautlehre des Marokkanisch-Arabischen*, Leipzig 1917.
 — *Zum Wortton im Marokkanischen*, Mitteil. d. Seminars f. orient. Sprach., II (Berlin 1899), p. 275-286.
 A. Steiger, *Contribución a la fonética del hispano-arabe*, Madrid 1932.

Pour l'Orient :

- W. Spitta-Bey, *Grammatik des arabischen Vulgärdialectes von Aegypten*, Leipzig 1880, p. 1-68.
 G. Bergsträsser, *Zum arabischen Dialekt von Damaskus*, Hannover 1924, p. 4-50.
 — «Sprachatlas von Syrien und Palästina», in *ZDPV XXXVIII* (1915), cartes 1-12.
 M^{re} M. T. Feghali, *Le parler de Kfar'abīda*, Paris 1919, p. 1-132.
 J. Cantineau, *Le dialecte arabe de Palmyre*, Beyrouth 1934, p. 31-107.
 — *Études sur quelques parlers de nomades arabes d'Orient*, I, p. 12-70; II, p. 12-56.
 — *Les parlers arabes du Ḥōrān*, Paris 1940-1942, p. 78-192 et cartes 6-30.

NOTIONS GÉNÉRALES

DE PHONÉTIQUE ET DE PHONOLOGIE

INTRODUCTION

Ce livre a pour origine un *Cours de phonétique arabe à l'usage des candidats au certificat de philologie arabe* de la licence, que j'ai publié en polycopie à Alger, en 1941, chez G. Millon, éditeur-libraire. Tiré à 150 exemplaires seulement, il fut épuisé en trois ans. Depuis lors j'ai été fréquemment sollicité de le réimprimer; je m'y suis longtemps refusé, car m'étant assimilé les méthodes phonologiques du Cercle linguistique de Prague, je me rendais compte que tout l'essentiel restait à dire, et qu'une refonte complète du livre, selon un nouveau plan, était nécessaire. J'ai fini par me décider à entreprendre ce travail et c'est un livre entièrement renouvelé que je présente aujourd'hui : les faits phonétiques y ont été classés phonologiquement, aussi bien dans la perspective historique que dans la description; ils prennent de ce fait un tout autre relief.

Toutefois il reste quelque chose de la première rédaction en ce que le livre n'est pas seulement un exposé scientifique et une tentative d'interprétation : il continue à être destiné aux étudiants préparant le certificat de philologie de la licence d'arabe. Cela explique certains paragraphes qu'on jugera peut-être bien élémentaires, par exemple les notions générales de phonétique et les définitions de base de la phonologie.

*
* * *

La phonétique arabe est une vieille science : les anciens grammairiens arabes ⁽¹⁾ ont été les premiers phonéticiens de leur langue : on trouve déjà chez Sîbawaihi, au milieu du second siècle de l'Hégire (seconde moitié du VIII^e siècle de notre ère), un classement correct des consonnes suivant leurs points d'articulation, des remarques importantes sur leurs modes d'articulation, une abondante étude de l'assimilation consonantique, des notions exactes sur la durée vocalique et les altérations du timbre des voyelles, des indications sur les particularités phonétiques des différents dialectes. Comme celle de nos grammairiens du XVII^e siècle, cette phonétique des grammairiens arabes est purement descriptive et normative, et ignore l'évolution historique de la langue; elle se borne à déclarer certaines prononciations correctes et d'autres vicieuses, sans apporter d'autres arguments que l'autorité de tel grammairien plus ancien ou de tel lecteur du Coran. Elle n'en est pas moins fort précieuse et bien des erreurs seraient évitées si l'on s'y reportait plus souvent.

C'est par l'étude de cette phonétique des grammairiens arabes, par sa comparaison avec les éléments que fournissent la prononciation traditionnelle de l'arabe classique et les diverses prononciations dialectales, que commencèrent en Europe, au siècle dernier, les recherches phonétiques sur le domaine de l'arabe : celle des orientalistes allemands Wallin (1855), Brücke (1860) et Lepsius (1861) ⁽¹⁾. Plus tard Vollers dans son article «The System of Arabic Sounds» (1892) rassemble les indications contenues dans les grammairiens arabes; puis dans son livre, *Volkssprache und Schriftsprache im alten Arabien*, il étudie plusieurs faits phonétiques importants pour le classement des dialectes anciens de l'Arabie. Quelques années plus tard le livre de Schaade, *Sibawaihi's Lautlehre* (1911), condensait en peu de pages l'essentiel des

⁽¹⁾ Voir la bibliographie à la fin de l'ouvrage.

indications phonétiques contenues dans l'ouvrage du maître de la grammaire arabe.

En même temps l'essor de la dialectologie arabe allait fournir à la phonétique de nouvelles données. Les ouvrages de Stumme sur le parler de Tunis (1896) et sur celui de Tripoli (1898), ceux de W. Marçais sur le parler de Tlemcen (1902) et sur celui des Ūlād Brāhīm de Saïda (1908), le livre de Mattsson sur la «phonologie» du parler de Beyrouth (1911), celui de M. Cohen sur le parler des Juifs d'Alger (1912) contenaient tous une phonétique développée, abondamment nourrie de faits.

La guerre de 1914-1918 n'arrêta pas ce mouvement en faveur de la phonétique dialectale : en 1915, G. Bergsträsser publie son *Sprachatlas von Syrien und Palästina* qui contient notamment douze cartes relatives à la phonétique; en 1917 paraît l'opuscule de Fischer, *Zur Lautlehre des Marokkanisch-Arabischen*. Le livre de M^{gr} M. Feghali, *Le parler de Kfar-'abīda* (1919) contenait une importante phonétique; de même l'introduction des textes dialectaux de G. Bergsträsser, *Zum arabischen Dialekt von Damaskus* (1924) est presque exclusivement phonétique. J'ai moi-même consacré à la phonétique des parlers orientaux une partie de mes travaux : *Le dialecte arabe de Palmyre* (1934); *Études sur quelques parlers de nomades arabes d'Orient*, I (1936), II (1937); *Les parlers arabes du Ḥōrān* avec un atlas linguistique contenant un certain nombre de cartes phonétiques.

En même temps la phonétique de l'arabe classique attirait de nouveau l'attention. L'ouvrage de W. H. T. Gairdner, *The Phonetics of Arabic* (1925), appliquait à la phonétique arabe (classique et égyptienne) les méthodes descriptives du phonéticien anglais D. Jones; plus tard son article «The Arab Phoneticians on the Consonants and Vowels» (1935) reprendra les notions déjà étudiées par Vollers — pendant que l'opuscule de M. Bravmann, *Materialen und Untersuchungen zu den phonetischen Lehren der Araber* (1934), extrayait des traités de *tagwīd* (ou lecture coranique) des renseignements nouveaux. En même

temps O. Pretzl publiait dans *Islamica*, VI, 1-3 (1933-1934) une série d'articles intitulés «Die Wissenschaft der Koranlesung» qui contiennent aussi beaucoup de données phonétiques tirées des traités de *tagẓīd*. La seconde guerre mondiale de 1939-1945 a marqué une pause dans ces études; on signalera cependant le livre de H. Birkeland, *Altarabische Pausalformen* (1940) sur les modifications que subit le dernier mot d'un énoncé, avant une pause, et l'important article de H. Kofler, «Reste altarabischer Dialekte», in *WZKM* XLVII-XLIX, (1940-1942) sur les divisions dialectales dans l'ancienne Arabie. La fin des hostilités a ramené l'intérêt sur ces questions : témoins le livre de C. Rabin, *Ancient West Arabian* (1950) et les articles de E. Littmann, «Baqāyā l-lahğāti l-ʿarabiyyati fi l-ʿadabi l-ʿarabi», in *Mağallatu kulliyyati l-ʿādāb*, X (1948) et «Neues zur altnordarabischen Dialektkunde», in *ZDMG* XCIX (1945-1950). D'autre part le livre de A. Bloch, *Vers und Sprache im Altarabischen* a rappelé l'intérêt des questions d'accent et d'ictus, et le Père H. Fleisch, «Études de phonétique arabe», in *Mélanges de l'Université Saint-Joseph*, XXVIII, (1949-1950), p. 229-285, a traité l'ensemble de la phonétique arabe classique.

La phonologie du Cercle linguistique de Prague est restée longtemps sans application en arabe. Les *Grundzüge* de N. S. Troubetzkoy contiennent il est vrai quelques passages relatifs à l'arabe (dont l'un très contestable sur le consonantisme), mais ils sont si brefs que le sujet pouvait être considéré comme intact. Pour ma part, j'ai rédigé trois articles sur cette question : l'un est une «Esquisse d'une phonologie de l'arabe classique», in *BSL* XLIII (1946), l'autre est une «Analyse phonologique du parler arabe d'El-Hâmma de Gabès», in *BSL* XLVII (1951), d'après *Trois textes arabes d'El-Hâmma de Gabès* de W. Marçais, le troisième s'intitule «Réflexions sur la phonologie de l'arabe marocain», in *Hespéris* (1950) : c'est une critique de l'article de Z. S. Harris, «The Phonemes of Moroccan Arabic», in *JAOS* LXXII (1942). On voit qu'au moins pour l'arabe dialectal, presque tout reste à dire, en matière de phonologie.

*
* *

L'exposé qu'on va lire a été conçu sur un plan historique. Il comporte trois parties principales :

a. *La restitution*, dans la mesure du possible, *du système phonique du sémitique*, par la méthode comparative. Les grandes lignes de cette restitution ont été tracées depuis longtemps, mais depuis la parution du *Grundriss der vergleichenden Grammatik der semitischen Sprache* de C. Brockelmann (1908-1913), dernier exposé d'ensemble sur la question, bien des améliorations de détail ont été proposées, dont il y a lieu de tenir compte, car elles modifient plus ou moins la physionomie de l'ensemble du système.

b. *La description du système phonique de l'arabe classique et des dialectes anciens*. Les faits se trouvent chez les grammairiens arabes et dans les traités de *tagwîd*. Les dépouillements essentiels ont déjà été effectués; il y a lieu seulement de continuer à étudier ces textes et à les commenter. L'ensemble du système a déjà été indiqué dans mon *Esquisse d'une phonologie de l'arabe classique*; il suffira de reprendre et de développer ici ces premières indications, en les enrichissant de nombreuses remarques phonétiques dues surtout aux grammairiens arabes, et des notions, malheureusement peu systématiques qu'ils nous ont laissées sur les dialectes anciens de l'Arabie. D'autre part il convient, au point de vue historique, de rechercher comment le système arabe ancien a pu se former à partir du système phonique du sémitique, ce qui pose quelques problèmes difficiles.

c. *La description des systèmes phoniques des différents dialectes modernes de l'arabe*. Ici les faits sont moins bien connus. S'il existe déjà un assez grand nombre de descriptions dialectales, on peut dire néanmoins que la grande masse des dialectes reste inexplorée. De plus toutes les descriptions existantes ne sont pas utilisables pour le phonologue : il faut pour cela qu'elles fournissent de nombreuses paires de mots ne différant que par « un trait pertinent »; dans la pratique, seules

celles qui comportent un lexique abondant répondent à cette condition. D'autre part il n'y a pour ainsi dire pas de phonétique expérimentale de l'arabe, mais seulement quelques travaux isolés : le champ des recherches pourrait être considérablement élargi en ce domaine. Enfin les descriptions dialectales ne portent en général que sur un parler géographiquement très limité : elles sont «ponctuelles»; elles ne portent pour ainsi dire jamais sur des *surfaces linguistiques* : la géographie des dialectes arabes reste à faire (exception faite du *Sprach-atlas* de Bergsträsser, et de mon atlas des *Parlers arabes du Hōrân*) : des recherches étendues de géographie linguistique présenteraient un grand intérêt.

Outre ces trois parties essentielles, le livre comprendra : au début, des *notions générales de phonétique et de phonologie*, à la fin, une *bibliographie raisonnée* et un *index des termes techniques*.

I. PHONÉTIQUE

La phonétique est l'étude des sons concrets du langage parlé, envisagés dans leur mode de production, puis en tant que phénomènes acoustiques, et enfin dans leur audition — tout cela sans référence à la signification des signes vocaux dont ils font partie.

Les grammairiens arabes n'ont eu, semble-t-il, aucun terme qui corresponde à « phonétique »; l'étude des sons de la langue n'est pas pour eux une des grandes divisions de la grammaire, comme c'en est une pour les linguistes européens. Toutefois il existe chez eux un quatrième et dernier chapitre de la grammaire ⁽¹⁾ nommé par Zamaḥṣārī : *al-muštarak* « ce qui est commun au nom, au verbe, et à la particule », dans lequel se trouvent traités — à côté d'autres questions — la plupart des points de phonétique qui les ont intéressés.

Nous allons examiner sommairement : 1^o les organes de la parole ou appareil phonatoire; 2^o le mode de production des sons du langage; 3^o les différents types de sons du langage et leur classement.

*
* *

L'appareil phonatoire.

Pour une description complète des organes de la parole, on se reportera aux ouvrages de phonétique générale indiqués dans la bibliographie à la fin du volume, et spécialement au *Traité de phonétique* de M. Grammont, Paris, 1933, et à Kenneth L. Pike, *Phonetics*, Ann Arbor, 1943. On rappellera seulement ici que l'appareil phonatoire comporte :

1. Les *poumons*.
2. La *trachée* et son extrémité supérieure : le *larynx*; celui-ci contient deux paires de replis membraneux : les *cordes vocales*; l'espace compris entre les cordes vocales et la paroi postérieure du larynx est la *glotte*. Un petit opercule, l'*épiglote*, vient fermer le larynx au moment de la déglutition des aliments.

(1) Les trois autres étant : le nom : *ism*; le verbe : *fi'l*; la particule : *ḥarf*.

3. Le *pharynx* situé entre la racine de la langue et la partie supérieure des parois de l'œsophage.

4. Les *fosses nasales* dont la communication avec le pharynx peut être ouverte ou fermée suivant la position qu'occupe le *voile du palais*, membrane qu'on aperçoit au fond de la bouche et dont l'extrémité inférieure est un petit appendice : la *luette*. Cette membrane peut s'appliquer contre le fond du pharynx pour fermer les fosses nasales.

5. La *bouche* dont les parties les plus importantes sont : le *palais*, la *langue*, les *dents*. Elle est fermée par les *lèvres*. La forme et le volume de la cavité buccale sont commandés par l'écartement des mâchoires, la position et la forme de la langue (qui tend à diviser la cavité buccale en deux résonateurs couplés, de volumes variables), la position et la forme des lèvres. La luette, la pointe de la langue et les lèvres sont susceptibles d'entrer en vibration.

La plupart de ces organes sont connus des grammairiens arabes et désignés par des termes assez précis ⁽¹⁾ :

Le « poumon » est *riṣāḥ*, pl. *riṣūn* et *riṣāt*.

La « trachée » est *qaṣābatu r-riṣāḥ*.

Le « larynx » est *ḥalq* ou *ḥanğarah*; *ḥulqum* semble désigner à la fois le « larynx » et la « trachée »; il en est quelquefois de même pour *ḥalq*.

Les « cordes vocales » et leur fonction ne semblent pas inconnues ⁽²⁾.

L'« épiglote » est *ṭabaqu raṣṣi l-qaṣābah*.

Sont distingués en outre : *ṣaqṣā l-ḥalq* « la partie la plus reculée du larynx », *ṣawsaṭu l-ḥalq* « le larynx moyen », *ṣadnā l-ḥalq* « le larynx antérieur », cette dernière expression semblant désigner le « pharynx » pour lequel ne paraît exister aucun nom particulier. On notera également l'expression *ğāru l-ḥalq* qui semble désigner tout l'appareil phonatoire.

Le « voile du palais » n'a pas de nom spécial, mais la « luette » est *lahāt*.

Les « fosses nasales » s'appellent simplement *ṣanf* ou plus précisément *dāḥilu l-ṣanf* ou encore *manḥir*. Le sens du terme *ḥayṣūm* est controversé.

La « cavité buccale » est *dāḥilu l-fam*.

Le « palais » est *ḥanak*, terme désignant parfois aussi le « menton ». On distingue le « palais antérieur » *niṭṣ* ou *ğāru l-ṣaṣlā*, et le « sommet de la voûte palatale » *al-ḥanaku l-ṣaṣlā*.

La « langue » est *lisān*, mais on précise souvent : *ʾakadah* ou *ʾakaratu l-lisān* : la « racine de la langue »; *ṣaqṣā l-lisān* : la « racine de la langue »; *wasāṭu l-lisān* : la « partie médiane de la langue »; *ḡahru l-lisān* : le « dos

(1) Voir spécialement Bravmann, *Materialen*, 1.

(2) Bravmann, *Materialen*, 3-4.

de la langue»; *ḥafatu l-lisān* : «les bords de la langue»; *ṭarafu l-lisān* : la «pointe de la langue»; on appelle celle-ci *ṣasalah* quand elle se durcit (comme dans la prononciation des sifflantes) et *ḍalq*, *ḍawlaq* quand elle est molle, facilement mobile (comme dans la prononciation des liquides).

Les «dents», sg. *sinn*, pl. *ṣasnān*, se divisent en «incisives médianes» : sg. *tanīyah*, pl. *tanāyā*; «incisives latérales» : sg. *rabāʿīyah*, pl. *rabāʿīyāt*; «canines» : sg. *nāb*, pl. *ṣanyāb*; «molaires» : sg. *ḡirs*, pl. *ṣaḡrās*. Un autre nom des «canines» semble être *ḡāḥikah*.

Les «gencives» s'appellent : sg. *liṭah*, pl. *liṭāt*.

Les «lèvres» s'appellent : sg. *ṣafah*, duel *ṣafatāni*; la «lèvre inférieure» est *aṣ-ṣafatu s-suflā*; la «lèvre supérieure» : *aṣ-ṣafatu l-ulyā*.

*
* * *

Le mode de production des sons du langage.

Pendant l'acte de parole les poumons jouent le rôle d'une soufflerie; l'air expiré forme le courant gazeux qui entretient les oscillations des cordes vocales. Sous l'action de ce courant d'air, les cordes vocales, convenablement tendues par les muscles du larynx, peuvent entrer en vibration (comme l'anche battante de certains tuyaux sonores). Le larynx, les cavités buccales et nasales jouent le rôle de résonateurs vis-à-vis du son ainsi produit : ils le renforcent et le modifient; c'est ce qui a lieu dans l'émission des voyelles et des consonnes sonores. Quand les cordes vocales relâchées ne vibrent pas, le son se réduit à un bruit de souffle plus ou moins modifié par la cavité buccale; c'est ce qui se produit dans l'émission des consonnes sourdes. Il y a dans l'acte de parole, deux éléments nécessaires et suffisants pour la production du son et du bruit :

- a. *L'expiration du souffle* des poumons;
- b. *L'articulation buccale*, étant bien entendu que le couple de résonateurs buccaux peut changer de forme et de volume à volonté.

Deux autres éléments peuvent manquer ou se surajouter aux deux premiers :

- c. *La vibration des cordes vocales*;
- d. *La résonance nasale* (suivant que le voile du palais est relevé ou abaissé).

Qu'ont connu les grammairiens arabes de ce mécanisme fort complexe du son ou du bruit vocal (*ṣawt*)? Ils connaissaient le souffle expiratoire : *naḥas*; ils avaient étudié en détail l'articulation buccale dans ses diverses modalités et en donnent des descriptions fort exactes; le rôle du résona-

teur nasal dans la production de certains sons ne leur avait pas échappé. Mais que savaient-ils des cordes vocales et de leur rôle essentiel dans la production du son? On a cru pendant longtemps qu'ils n'en savaient à peu près rien. C'est M. Bravmann, dans ses *Materialen*, qui a été, je crois, le premier à émettre un avis contraire : p. 3, bas, et p. 4, haut, il déclare : « L'anatomie du larynx, y compris son activité dans la production du son, était connue des phonéticiens (arabes), ou au moins d'un certain cercle parmi eux (par ex. Ibn al-Ġazari, *K. an-Našr*, I, 129); étaient également connues les cordes vocales et leur rôle dans l'articulation du *hamz*, comme l'indique peut-être Ibn Sīnā, p. 9. »

*
* *

Les différents types de sons du langage et leur classement.

Le classement essentiel à établir parmi les sons simples du langage est celui en *consonnes* et en *voyelles*. On peut les définir brièvement de la façon suivante :

a. Ce qui caractérise une *consonne*, c'est la formation d'un *obstacle* à l'intérieur de l'appareil phonatoire et le *franchissement* de cet obstacle par le souffle expiré;

b. Au contraire, ce qui caractérise une *voyelle*, c'est l'*absence d'obstacle* dans l'appareil phonatoire, de sorte que le souffle sonore passe librement.

Pour les grammairiens arabes, chaque son simple du langage s'appelle *ḥarf*, pl. *ḥurūf* (terme qui désigne à proprement parler la « lettre de l'alphabet ») — qu'il s'agisse de consonnes proprement dites ou de *ḥurūfu l-maddi wa-l-līn* servant à marquer des voyelles longues. Leur système d'écriture peut omettre les voyelles brèves, et en tout cas ne les note que par de petits signes auxiliaires placés au-dessus ou au-dessous des consonnes : *ḥarakah*, pl. *ḥarakāt* (« mouvement ») : ce nom de la voyelle brève l'oppose, non pas à la consonne, mais à l'absence de voyelle : *sukūn* (« repos »). Aussi, bien qu'il existe un nom de la « voyelle » : *muṣawwitat*, et un nom de la « consonne » : *šāmitah*, on peut dire que le système d'écriture arabe a un peu obscurci chez les grammairiens arabes l'opposition des consonnes et des voyelles, de sorte qu'ils ne donnent pas à cette opposition l'importance essentielle qu'elle a en réalité;

c. L'énoncé n'est pas seulement formé de voyelles et de consonnes; il se subdivise en unités rythmiques-mélodiques dont l'étude constituera la *prosodie*.

Reprenons maintenant chacune de ces trois subdivisions, pour examiner le détail des faits.

A. CONSONNES

Puisque nous avons posé que ce qui caractérise une *consonne* ⁽¹⁾, c'est la formation d'un *obstacle* dans l'appareil phonatoire et le *franchissement* de cet obstacle par le souffle expiré, il y a lieu d'examiner pour chaque consonne à quel point de l'appareil phonatoire et par le rapprochement de quels organes s'est constitué l'obstacle (*point d'articulation*), quelle est l'importance de l'obstacle créé (*degré de fermeture*), de quels faits particuliers est accompagné son franchissement (*mode d'articulation*), quelle est la durée du maintien de l'obstacle (*quantité*), et enfin quelles sont les *résonances accessoires* qui accompagnent l'émission de la consonne.

Points d'articulation.

On distinguera les rapprochements suivants :

1. Les deux lèvres se rapprochent l'une de l'autre : on a alors des consonnes *labiales*. On distinguera :

a. Des *bilabiales* du type *p, b*, si les deux lèvres s'appliquent l'une contre l'autre;

b. La lèvre inférieure s'appliquant sur les incisives supérieures, on a des consonnes *labiodentales* du type *f, v*.

2. Quand la pointe de la langue vient s'appliquer sur les dents, sur les gencives ou un peu plus en arrière, on a des consonnes *apicales* (du latin *apex* « pointe »), dites aussi *dentales*. Cette catégorie de consonnes peut se subdiviser en apicales dans l'articulation desquelles la pointe de la langue est dirigée *vers le bas*, et en apicales où la pointe de la langue est dirigée *vers le haut* :

a. Si la pointe de la langue est dirigée vers le bas, on a des *apicales plates*, du type des dentales françaises *t, d*; et si elle passe entre les dents des *interdentales*, du type des *th* de l'anglais;

b. Si la pointe de la langue est dirigée vers le haut, on a des *apicales alvéolaires* du type des dentales arabes *t, d*, ou *rétroflexes* du type des dentales hindoues *ṭ, ḍ*.

(1) On distinguera dans une consonne trois moments principaux : a. la mise en place des organes et la constitution de l'obstacle : *implosion*; b. le maintien de l'obstacle pendant un certain temps ou *tendue*; c. la rupture de l'obstacle ou *explosion*.

3. Quand le dos de la langue s'applique plus ou moins étroitement contre le palais, on a des consonnes *dorsales* ou *palatales*. Suivant le point du palais où se place le rapprochement, on distinguera :

a. Si le dos de la langue se rapproche de la partie antérieure du palais, on a des consonnes *prépalatales* du type de *k*, *g* français dans « kilo-gramme », « guitare », du type de *c* (= *tch*), *g* (= *dj*) italiens dans « cenno », « gettare », ou du type de *ch* allemand « ich »; on peut, si la structure du système consonantique y invite, ranger aussi parmi les *prépalatales* les *chuintantes* dont il sera question ci-dessous;

b. Si le dos de la langue se rapproche de la partie postérieure du palais dur, on a des consonnes *postpalatales* du type de *k*, *g* français dans « koala », « gond »;

c. Si la racine de la langue se rapproche du voile du palais, on a des consonnes *vélaires* du type de *ch* allemand dans « nach » ou du type des consonnes arabes *q*, *ḡ* et *ḡ*.

4. Si la langue, au lieu d'être étendue à plat comme dans les *apicales* ou au lieu d'être bombée vers le palais, est creusée en forme de gouttière, on a des consonnes à bruit spécifique, parmi lesquelles on distinguera :

a. Des *sifflantes* du type de *s* sourd et de *z* français dans « sauce » et « zèbre », si les bords de la langue s'appliquent sur le palais très en avant, au niveau des *alvéoles* et des dents;

b. Des *chuintantes* du type de *ch* et *j* français dans « chameau » et « jardin », si les bords de la langue s'appliquent contre le palais plus en arrière, de façon à ménager une cavité antérieure de résonance derrière les dents, cavité qui modifie le bruit spécifique. Si la structure du système consonantique y oblige, on pourra considérer les *chuintantes* comme des *prépalatales*.

5. Il existe des consonnes *apicales* et *sifflantes-chuintantes* caractérisées par une rupture progressive et irrégulière de l'obstacle : celui-ci est d'abord supprimé sur les bords de la langue, découvrant ainsi deux passages latéraux, puis la rupture de l'obstacle s'achève avec un léger retard sur toute la zone de rapprochement. Parfois la rupture de l'obstacle se produit plus tôt d'un côté de la langue que de l'autre. On appelle ces consonnes des *latérales* ou des *latéralisées*, car un bruit spécifique rappelant celui de *l* se combine avec celui de l'apicale ou de la *sifflante-chuintante*. Ce type de consonnes est largement attesté dans les langues indiennes de l'Amérique du Nord et de l'Amérique Centrale, dans les langues du Caucase et dans des langues d'Afrique du Sud. On verra qu'il y en a trace en sémitique et en arabe.

6. Les *labiovélaires* (ou *labiopostpalatales*) ont une zone de rapprochement entre l'arrière-palais (ou le voile) et la langue, et d'autre part un rapprochement des lèvres. On aboutit donc à des consonnes du type *k^w*, *g^w*, etc.

7. Certaines consonnes mettent spécialement en œuvre l'arrière-bouche. On distinguera deux types :

a. Quand le pharynx se rétrécit par construction de ses parois, on a des consonnes *pharyngales* du genre des consonnes arabes *ħ* et *ʕ* ;

b. Quand le larynx ou plus exactement la glotte se ferme — ou au contraire s'ouvre plus ou moins —, on a des consonnes *laryngales* du genre des consonnes arabes *ʔ* et *h*.

Les consonnes *latérales* ou *latérisées*, et surtout les *labiovélaires* ou *labiopostpalatales* dont il a été question ci-dessus sont des consonnes ayant en somme deux points d'articulation : un point d'articulation principal apical, postpalatal ou vélaire, et un second point d'articulation latéral ou labial; la rupture de ces deux obstacles se produit à peu près en même temps. Mais d'autres espèces de consonnes ont aussi deux points d'articulation. On notera en particulier :

8. Les consonnes *mouillées*, dans l'articulation desquelles, en plus de la création de l'obstacle principal, la partie moyenne du dos de la langue s'élève vers le palais dur, donnant à la consonne un timbre, une coloration particulière, semblable à celle de *i* ou de *y*, qui se combine avec ses autres particularités phonétiques. On pensera par exemple aux *l* et *n* mouillés de l'espagnol, aux consonnes « molles » du russe, etc.

9. Les consonnes *emphatiques vélarisées* dans l'articulation desquelles, la partie antérieure de la langue occupant la position apicale ou sifflante, (ou encore « liquide » : voir ci-dessous), la racine de la langue se renfle et se rapproche du voile du palais. C'est à ce type qu'appartiennent les « emphatiques » arabes *q*, *t*, *ḡ*, *ṣ*, *ẓ*, *r*.

10. Les consonnes *claquantes* des langues d'Afrique du Sud ont aussi deux points d'articulation : un point d'articulation antérieur (labial, apical, prépalatal, latéral) et un point d'articulation (ou plus précisément de fermeture) vélaire. Par un mouvement de succion l'air est raréfié entre ces deux fermetures; quand l'obstacle antérieur prend fin il se précipite de l'extérieur dans cet espace intermédiaire privé d'air, juste au moment où l'obstacle vélaire prend fin lui aussi, ce qui produit un bruit spécifique.

11. Enfin il existe des consonnes dans lesquelles le point d'articulation a moins d'importance que la manière dont elles sont articulées : ce sont les *liquides*. Il s'agit en général d'apicales; c'est ainsi que dans le *r*, c'est

la plupart du temps la pointe de la langue, relevée vers les alvéoles qu'entre en vibration pour produire un bruit spécifique; toutefois il en existe une variété, dite *r uvulaire*, où c'est au contraire la luette qui entre en vibration; c'est ainsi encore que dans le *l* la langue est en contact avec le palais sur une étendue plus ou moins grande, laissant libres deux couloirs latéraux par lesquels l'air s'écoule avec un bruit de frottement; la rupture du contact produit elle aussi un bruit spécifique. On peut encore parfois classer parmi les consonnes dont le point d'articulation a moins d'importance que la manière dont elles sont articulées le *h* : il comporte en effet un bruit de souffle dont la localisation laryngienne n'est pas évidente; c'est seulement quand il existe d'autres consonnes laryngales (comme en arabe) qu'on doit lui attribuer cette localisation.

Les grammairiens arabes ont traité en détail de cette question des points d'articulation, qu'ils appellent *maḥāriğ* (sg. *maḥrağ*). Leur classement sera examiné à propos des points d'articulation des consonnes arabes.

Degrés d'aperture.

Suivant l'importance de l'obstacle formé dans l'appareil phonatoire — ou le « degré d'aperture » de celui-ci — on peut classer les consonnes de la façon suivante :

1. Si l'obstacle est maximum et l'aperture nulle, l'appareil phonatoire étant complètement formé, on a des consonnes *occlusives*, telles que *p*, *b*, *t*, *d*, *k*, *g* du français, *q* et *ʔ* de l'arabe. La rupture de l'obstacle peut être brusque : on a alors des *explosives*, comme les consonnes qui viennent d'être citées; mais elle peut aussi être progressive : on a dans ce cas des *mi-occlusives* ou *affriquées* telles que *pf* et *ts* allemands, *ch* (= *tch*) de l'espagnol, *ğ* (= *dj*) de l'arabe. Ces consonnes sont en quelque sorte intermédiaires entre les occlusives proprement dites et la catégorie qui va suivre.

2. Si l'obstacle est important et l'aperture faible, l'appareil phonatoire étant incomplètement fermé, on a des consonnes *fricatives*, dites aussi *spirantes*, caractérisées par le bruit de frottement de l'air au point de rapprochement. Appartiennent à cette catégorie de nombreuses consonnes de différents points d'articulation : par ex. les labiodentales *f* et *v* du français, les interdentes *th* de l'anglais, les sifflantes *s* et *z* du français et de l'arabe, les chuintantes *š* et *ž* des mêmes langues, les prépalatales du type de *ch* allemand dans « ich », les vélaires du type de *ch* allemand dans « noch », ou de *ḥ* et de *ğ* arabe, les pharyngales du type de *ḥ* et *ʕ* arabes.

3. Si l'obstacle est moins important et l'aperture assez grande, on a diverses catégories de consonnes qui présentent la caractéristique commune d'avoir une aperture suffisante pour pouvoir dans certains cas jouer le rôle d'une voyelle, autrement dit être centre de syllabe. C'est ce qu'on a appelé des *sonantes*. Les catégories de consonnes qui possèdent cette caractéristique sont les suivantes :

a. Des consonnes pendant la tenue desquelles la bouche est fermée, mais le voile du palais abaissé, de sorte que le souffle passe largement par le nez : ce sont des consonnes *nasales* du type de *m* et *n* français, *ñ* de l'espagnol, *ng* de l'allemand;

b. Des consonnes d'aperture moyenne, pendant l'articulation desquelles la langue laisse à l'air un passage important; ce sont celles que nous avons appelées ci-dessus des liquides, à savoir *r* et *l*;

c. Des consonnes d'aperture importante, pendant l'articulation desquelles le passage de l'air est plus grand encore, ce qui les apparente aux voyelles de même point d'articulation; ce sont les *semi-voyelles* *w*, *ü* (dans français «lui») et *y*;

d. Il faut souvent ajouter à ces trois catégories une quatrième qui ne se compose que d'une consonne : l'*aspirée* *h*, dans l'articulation de laquelle l'aperture est maxima, l'appareil phonatoire largement ouvert, et le souffle passe largement.

Les grammairiens arabes ont connu une classification des consonnes d'après leur degré d'aperture : ils distinguent des *ḥurūf šadīda* ou occlusives, des *ḥurūf riḥwa* ou spirantes, et des consonnes intermédiaires. On examinera plus loin les détails de leur classification.

Modes d'articulation.

Des consonnes ayant même point d'articulation et même degré d'aperture peuvent être différenciées par les particularités de leur émission. On distinguera :

1. Des consonnes *fortes* dans l'articulation desquelles l'obstacle est renforcé par la tension de la musculature buccale, en même temps que la pression de l'air contre l'obstacle devient plus forte — et des consonnes *douces* pendant l'articulation desquelles les muscles des organes buccaux se relâchent, tandis que la pression de l'air devient plus faible. Il en est ainsi par exemple dans beaucoup de parlers allemands où, au lieu d'avoir comme en français des sonores et des sourdes (voir ci-dessous), on a des sourdes *fortes*, généralement soufflées ou aspirées à cause de la pression de l'air, et des sourdes *douces* non soufflées.

2. Des consonnes *sonores* pendant l'articulation desquelles les cordes vocales vibrent, et des consonnes *sourdes* pendant lesquelles elles ne vibrent pas. Il en est ainsi dans beaucoup de langues et notamment en français où *p, f, t, s, ch, k* sont des sourdes, tandis que *b, v, d, z, j, g* sont les sonores correspondantes.

3. Des consonnes *intenses* ou *pressées* ou *lourdes* pendant l'articulation desquelles, la musculature buccale étant tendue, la pression de l'air a de la peine à vaincre l'obstacle, la tenue de la consonne est assez longue, et son explosion n'est accompagnée d'aucun souffle. Au contraire, quand les muscles des organes buccaux sont peu tendus, la pression de l'air venant des poumons triomphe facilement de l'obstacle, la tenue de la consonne est courte, et son explosion peut s'accompagner d'un souffle : on a alors des consonnes *non pressées* ou *légères*. On trouve une distinction de ce genre entre consonnes pressées et non pressées dans certaines langues du Caucase, dans certains parlers lapons et dans certaines langues noires. On verra plus loin que les descriptions des grammairiens arabes posent la question de savoir si quelque chose de ce genre n'existait pas en arabe ancien.

4. Des consonnes *aspirées* dont l'explosion est accompagnée d'un souffle, et des consonnes *non aspirées* dépourvues de ce souffle. Il en est ainsi par exemple en sanscrit, où l'on a des occlusives sonores et sourdes aspirées en face d'occlusives sourdes et sonores non aspirées.

5. Des consonnes *glottalisées* ou *récurives*, ou encore *éjectives* pendant l'articulation desquelles la glotte se ferme et expulse par une énergique remontée l'air rassemblée au-dessus d'elle, et des consonnes *non glottalisées* ou *infraglottales* produites normalement par l'air venant des poumons.

6. Des consonnes après l'implosion desquelles la glotte se ferme et s'abaisse, en raréfiant l'air dans l'espace compris entre la bouche et la glotte fermée; puis l'occlusion buccale se relâche et l'air se précipite de l'extérieur dans l'espace buccal, mais il en est aussitôt chassé par l'expiration normale qui se produit quand la glotte s'ouvre à son tour : ce sont des consonnes *injectives*, en face desquelles existent d'autres consonnes dont l'occlusion buccale se rompt violemment et qui sont des consonnes *explosives*.

Les grammairiens arabes ont étudié parmi ce qu'ils appellent *ṣifāt al-ḥurūf* «les qualités des consonnes» certains faits qui rentrent dans ce que nous appelons les modes d'articulation : ainsi la distinction entre consonnes *mağhūrah* et consonnes *mahmūsah* dont il sera question plus loin.

Quantité.

La durée d'une consonne, sa « tenue », autrement dit le temps pendant lequel l'obstacle (qui constitue l'essence de la consonne) est maintenu, est variable dans d'assez grandes proportions : on peut parler de consonnes *longues* et de consonnes *brèves*, comme on parle de voyelles longues et de voyelles brèves. Est-il possible d'aller plus loin et comme l'a fait M. Grammont, *Traité de phonétique*, p. 52, de distinguer *phonétiquement* les consonnes longues des consonnes *géménées*, c'est-à-dire des groupes de deux consonnes identiques? Pour ma part, j'en doute : la distinction ne me semble possible que du point de vue phonologique et par le moyen de la commutation. Nous reprendrons donc cette question en traitant des notions générales de phonologie.

Quoi qu'il en soit les grammairiens arabes ont appelé les consonnes longues des consonnes *mušaddadah* ou « renforcées », terme un peu vague, mais on verra plus loin que des faits nombreux et le témoignage des grammairiens attestent qu'il s'agit non pas de vraies longues, mais de *géménées* valant deux consonnes identiques.

Résonances accessoires.

Elles sont obtenues par l'adjonction au double résonateur buccal d'un résonateur annexe. Ce résonateur supplémentaire est presque toujours la cavité nasale qui, par l'abaissement du voile du palais, entre en communication avec le pharynx; cette adjonction donne au son émis une résonance particulière, dite *résonance nasale* ou *nasalité consonantique*.

D'habitude la cavité buccale est fermée en un point quelconque : on a affaire à des occlusives *nasalisées* : il peut y en avoir autant que de points d'articulation possibles; on peut donc rencontrer des *labiales nasalisées* (type de *m* français), des *apicales nasalisées* (type de *n* français), des *prépalatales nasalisées* (type du *ñ* espagnol), des *postpalatales nasalisées* (type du *ng* allemand), etc. Seules les séries sifflantes et pharyngales-laryngales semblent en général dépourvues de nasales.

La nasalité semble avoir porté chez les grammairiens arabes le nom de *gunnah*, qui désigne aussi un nasillement prolongé, un chant à bouche fermée (voir plus loin).

Phénomènes combinatoires.

Il nous faut enfin dire quelques mots des phénomènes qui peuvent se produire entre consonnes contiguës ou voisines. Les principaux de ces phénomènes sont : l'*assimilation*, la *dissimilation*, et la *métathèse*.

L'*assimilation* est le phénomène par lequel deux consonnes contiguës

ou voisines tendent à devenir identiques ou à acquérir des caractères communs, par ex. *-dt-* > *-tt-*. Si les deux consonnes sont contiguës, on parlera d'assimilation par *contact*; si elles sont seulement voisines, on parlera d'assimilation à *distance*; si la seconde consonne devient identique à celle qui la précède, ce sera une assimilation *progressive*; si c'est au contraire la première des deux consonnes qui devient identique à celle qui la suit, ce sera une assimilation *régressive*; si les deux consonnes deviennent parfaitement semblables on dira que l'assimilation est *totale*; si elle n'est que *partielle*, autrement dit si les deux consonnes deviennent seulement presque semblables, on parle souvent d'*accommodation* : par ex. *-nb-* > *-mb-*. Enfin si chacune des deux consonnes agit sur l'autre pour aboutir à un résultat qui n'est identique ni à l'une ni à l'autre, mais intermédiaire entre les deux, on dira que c'est une assimilation *réci-proque*.

On peut rencontrer aussi des *accommodations de consonne à voyelle* : le timbre de la voyelle réagissant sur le timbre de la consonne, l'articulation de celle-ci peut être modifiée plus ou moins considérablement. On citera comme exemples la palatalisation en *c*, *c* de latin *c* devant les voyelles antérieures *e*, *i* dans les diverses langues romanes, qui retrouve un parallèle dans les parlers bédouins de l'Arabie du Nord, et l'emphasisation du *r* en arabe classique par les voyelles *u* et *a*.

La *dissimilation consonantique* est le phénomène inverse, par lequel deux consonnes identiques ou présentant des traits communs tendent à se différencier quand elles sont contiguës ou voisines. Comme pour l'assimilation on parlera de dissimilation *en contact* (dite aussi *différenciation*) ou à *distance*; de dissimilation *progressive* ou *régressive*; de dissimilation *partielle* ou *totale*. On citera par exemple la dissimilation à distance en *l* du premier des deux *r* de lat. *peregrinum* passant à français *pèlerin*.

La *métathèse consonantique* est le phonème par lequel deux consonnes échangent leurs places respectives à l'intérieur d'un mot. Par exemple lat. *scintilla* passe à *stincilla* qui aboutit au français *étincelle*. La métathèse peut elle aussi se produire *en contact* ou à *distance*.

B. VOYELLES

Comme on l'a vu ci-dessus, ce qui caractérise les voyelles, c'est l'absence d'obstacle dans l'appareil phonatoire, de sorte que le souffle sonore ⁽¹⁾ *passé librement*. Les voyelles peuvent être classées d'après la position des organes au moment de leur émission (*points d'articulation*),

(1) Il n'y a pas de voyelle sourde : toutes les voyelles sont accompagnées de vibrations des cordes vocales, donc *sonores*.

suivant la plus ou moins grande ouverture de l'appareil phonatoire (*degré d'aperture*), et d'après les *résonances accessoires* qui accompagnent leur émission. Tous ces facteurs conditionnent leur timbre.

Points d'articulation.

Il faut tenir compte de deux facteurs principaux : la position de la *langue* dans la bouche, et la forme que prennent les *lèvres*.

La langue peut être massée à l'avant de la bouche, en dessous du palais antérieur : il se produit alors des voyelles *prépalatales* ou *antérieures*; elle peut se masser à l'arrière de la bouche, au-dessous du palais postérieur, pour produire des voyelles *postpalatales* ou *postérieures*; enfin elle peut occuper une position intermédiaire, produisant des voyelles *médiopalatales*, dites aussi *médianes*, ou *centrales*.

Les lèvres peuvent former une ouverture arrondie plus ou moins grande, pour produire des voyelles *arrondies*, ou au contraire une fente horizontale plus ou moins allongée, pour produire des voyelles *étirées*.

Ces deux facteurs se combinent pour fournir les types de voyelles suivants :

- Voyelles *antérieures étirées* : type de *i, e* (é français);
- Voyelles *antérieures arrondies* : type de *ü, ö* (*u, eu* français);
- Voyelles *centrales étirées* }
- Voyelles *centrales arrondies* } différentes voyelles de type *a*;
- Voyelles *postérieures étirées* : type de *ı* sans point du turc;
- Voyelles *postérieures arrondies* : *o, ou* (*ou* français).

Dans la pratique il n'y a guère de langue qui utilise ces six types de localisation. Certaines langues comme le turc en emploient quatre (et cela semble un maximum), d'autres trois comme le français, d'autres moins encore.

Les grammairiens arabes ne semblent pas avoir étudié les points d'articulation de leurs voyelles.

Degrés d'aperture.

L'appareil phonatoire peut être plus ou moins ouvert au moment de la réalisation d'une voyelle. On distinguera donc des voyelles plus *fermées* et des voyelles plus *ouvertes* : c'est ainsi que le français distingue généralement un *o* ouvert : celui de «pomme» et un *o* fermé : celui de «paume»; beaucoup de Français distinguent de même un *e* ouvert, le *ai* de «épais», et un *e* fermé : celui de «épée».

Certaines langues, comme le français, ont quatre degrés d'aperture : ainsi dans les voyelles antérieures : *a, e, i*, et dans les voyelles postérieures *a, o, u*. D'autres langues, comme le grec moderne et le latin

classique, ont trois degrés d'aperture. Quelques-unes — et c'est le cas de l'arabe — n'en ont que deux.

On notera que les voyelles de type *a* constituent toujours le degré d'aperture *maxima*, tandis que les voyelles de type *i*, *u* constituent le degré d'aperture *minima*. Les voyelles de types *e*, *o* forment le degré ou les degrés d'aperture *moyenne*, quand ces degrés existent.

Les voyelles d'aperture minima, quel que soit leur timbre, sont susceptibles par une légère réduction de leur aperture, qui amène la production d'un bruit caractéristique des consonnes, de se transformer en semi-voyelles : *u* en *w*, *ü* (*u* français), en *iw*, *i* en *y*.

Les grammairiens arabes ne paraissent pas avoir étudié les degrés d'aperture de leurs voyelles.

Résonances accessoires.

Comme pour les consonnes, elles sont obtenues par l'adjonction au double résonateur buccal d'un résonateur annexe. Ce résonateur supplémentaire est presque toujours la cavité nasale qui, par l'abaissement du voile du palais, entre en communication avec le pharynx; cette adjonction donne au timbre de la voyelle une nuance particulière, dite *nasalité vocalique*.

Dans certaines langues, toutes les voyelles sont susceptibles d'être nasalisées; dans d'autres langues, les degrés d'aperture moyens ou inférieurs peuvent manquer dans les voyelles nasalisées, de sorte que celles-ci sont moins nombreuses que les voyelles non nasalisées ou *orales* correspondantes. C'est ainsi qu'en français, à onze voyelles orales s'opposent seulement quatre voyelles nasales, celles qu'on écrit généralement *an*, *ain*, *on*, *un*, et qu'on note phonétiquement au moyen du tilde placé au-dessus du signe de la voyelle orale correspondante : ainsi les voyelles nasales françaises qui viennent d'être citées seront notées phonétiquement : *ã*, *ẽ*, *õ*, *ũ*.

L'arabe classique n'avait pas de voyelles nasales : les grammairiens arabes n'ont donc pas parlé de la nasalité vocalique. Dans les dialectes arabes les voyelles nasales sont également très rares.

Quantité.

La durée des voyelles ne sera pas examinée ici, mais à propos de la prosodie, p. 149.

Phénomènes combinatoires.

Sous l'influence des consonnes ou des autres voyelles voisines, une voyelle peut subir diverses altérations. Comme pour les consonnes on peut parler pour les voyelles d'assimilation, de dissimilation et de métathèse.

Les phénomènes d'assimilation de voyelles aux consonnes qui les

entourent sont des faits courants dans beaucoup de langues. On verra qu'en arabe les consonnes emphatiques rendent postérieure la voyelle *a* et tendent à ouvrir les voyelles fermées *i* et *u*; les consonnes pharyngales et laryngales rapprochent de *a* la plupart des voyelles; au contraire les consonnes labiales ont tendance à les arrondir. Il s'agit en somme de faits d'accommodation, régressifs ou progressifs suivant la place de la consonne par rapport à la voyelle influencée.

Les phénomènes d'assimilation de voyelle à voyelle, qu'on peut aussi appeler phénomènes d'*harmonie vocalique* quand elles se trouvent dans deux syllabes différentes séparées par une ou plusieurs consonnes, et phénomènes de *réduction de diphtongue* ou de contraction quand les deux voyelles se trouvent dans la même syllabe, sont également des faits courants. Il y a des langues comme le turc où l'harmonie vocalique règne en maîtresse : le vocalisme de la syllabe initiale d'un mot conditionne le vocalisme de tout le mot. La réduction des diphtongues est aussi un fait fréquent : nous aurons à nous en occuper dans le domaine de l'arabe.

Les phénomènes de dissimilation de voyelle à voyelle sont abondamment attestés dans presque toutes les langues : le français en fournit de nombreux exemples : « secousse » de latin *succusa*, « devin » de lat. vulg. *divīnu*, « éperon » de lat. vulg. *sporone* (germ. *sporo*), « août » d'un ancien *augustu*, provenant lui-même de lat. vulg. *augustu*, etc. (voir Grammont, *Traité de phonétique*, p. 269-330). On rencontre en arabe des faits de cet ordre.

Les phénomènes de métathèse de voyelles sont assez rares; par contre les métathèses de consonne et de voyelle ne sont pas exceptionnelles et nous aurons à nous demander si en arabe il n'y a pas quelque chose de ce genre dans ce qu'on a appelé le « ressaut ».

La *quantité* des voyelles sera traitée dans la prosodie.

C. PROSODIE

On a dit ci-dessus que tout ce qui concerne le rythme et le dessin mélodique de la parole relève de la « prosodie ». Il faut maintenant être plus précis : on dira quelques mots des *unités prosodiques*, de la *quantité*, de l'*intonation* et de l'*accentuation*.

On est généralement d'accord pour constater que la principale unité prosodique est la *syllabe*, mais les difficultés commencent quand il s'agit de définir la syllabe, et surtout de la délimiter. D'après F. de Saussure, *Cours de linguistique générale*, p. 79-98, la syllabe est basée sur l'aperture de l'appareil phonatoire : elle comprend tous les sons compris entre un mouvement d'ouverture et un mouvement de fermeture : elle commence par un son explosif ou d'aperture croissante, se continue par un son largement ouvert, généralement une voyelle, et se termine par un son implusif ou d'aperture décroissante. Au contraire, d'après M. Grammont, *Traité de phonétique*, p. 100-104 (dont la théorie a été reprise et

développée par P. Fouché, *Études de phonétique générale*, p. 3-14; A. Sommerfelt, « Sur l'importance générale de la syllabe », in *TCLP*, IV, 1931, 156-160), la syllabe est définie par la *tension* ou *effort musculaire laryngien* et *buccal* : elle commence en général par une tension croissante correspondant à une consonne (sauf le cas où une voyelle forme le début de la syllabe) et cette tension ne cesse de croître jusqu'à l'explosion de la consonne; la voyelle qui suit est au contraire de tension décroissante — comme toutes les voyelles, semble-t-il; la consonne suivant la voyelle est de tension décroissante ou croissante selon qu'elle fait ou non partie de la syllabe. Autrement dit toutes les fois qu'on passe d'une tension décroissante à une tension croissante, il y a une *limite* de syllabe au point où la tension change de sens. Si l'on admet cette définition, on aura là un procédé qui permettra dans tous les cas de découper un mot en syllabe, et qui rendra compte de certaines coupes de syllabes, inhabituelles pour nous : c'est ainsi qu'une consonne intervocalique n'appartient pas nécessairement à la syllabe suivante, comme on l'enseigne parfois : Sommerfelt cite l'exemple norvégien *âp-âvør* « vers le haut », où le *p* à tension décroissante fait partie de la première syllabe; on pourrait citer beaucoup d'exemples de ce genre en allemand. De même un groupe de consonnes ou une consonne géminée intervocalique ne se répartit pas toujours entre les deux syllabes : il peut appartenir tout entier à l'une des deux : Sommerfelt cite les exemples norvégiens *be-stemmå* « déterminer » avec un groupe croissant appartenant tout entier à la seconde syllabe, et au contraire *nest-efør* « le plus près du premier », avec un groupe décroissant appartenant tout entier à la première syllabe. Il peut même exister des coupes de syllabe tombant entre une voyelle et une consonne (ou un groupe de consonnes) finissant le mot : on se reportera aux schémas 124 et 126 de M. Grammont, *Traité de phonétique*, 102-103, d'après lesquels il coupe *sa-bl* et *â-cr* les mots français « sable » et « âcre ».

Suivant le point où tombera la coupe, on dira qu'une syllabe est *ouverte* si elle se termine par une voyelle : par exemple les deux syllabes de français « râteau » sont ouvertes; si au contraire la syllabe se termine par une consonne, on dira qu'elle est *fermée*; par ex. en français les deux syllabes du nom « Victor » sont fermées; si elle se termine par deux consonnes, on dira parfois qu'elle est *doublement fermée*. En tout cas l'importance de la distinction entre syllabes ouvertes et syllabes fermées est grande et l'on en verra des applications remarquables en arabe.

La *quantité* ou la *durée* des syllabes doit être étudiée de près; on distingue généralement des syllabes *brèves* et des syllabes *longues*; sans tenir compte de la durée de la consonne ou des consonnes qui commencent la syllabe, on dit qu'une syllabe est brève quand elle se termine par une voyelle brève (donc une syllabe brève est nécessairement ouverte) : par ex. les trois syllabes de l'arabe *qatala* « il a tué » sont brèves. Au contraire on dit qu'une syllabe est longue quand elle se

termine par une voyelle longue ou par une ou plusieurs consonnes (donc une syllabe fermée est nécessairement longue); par ex. dans l'arabe *qatalnā* « nous avons tué », la seconde syllabe *-tal-* et la troisième *-nā* sont longues.

Cette division des voyelles et des syllabes en longues et en brèves seulement est dépourvue de bases phonétiques ⁽¹⁾ : en effet la phonétique expérimentale, permettant dans quelques cas privilégiés des mesures précises de durée, montre qu'il est impossible de répartir voyelles et syllabes en deux catégories seulement d'après leur durée : on trouve en effet des durées très variées, s'échelonnant en ce qui concerne les voyelles depuis 1 ou 2 centièmes de seconde, jusqu'à 20 et plus; la notation phonétique de l'arabe dialectal par M. W. Marçais, qui distingue quatre degrés de longueur des voyelles : ultra-brèves, brèves, moyennes et longues, représente nettement un progrès, mais elle est bien loin de noter toutes les durées possibles : c'est sur d'autres bases que doit se faire le classement des voyelles et des syllabes d'après leur durée. Ce problème sera à reprendre du point de vue phonologique.

Il existe des langues où la *hauteur musicale* des différentes syllabes joue un rôle considérable, chaque syllabe ayant une hauteur relative bien déterminée, contribuant à la signification. C'est ce qu'on appelle des *langues à tons*, à *intonation* ou à *registres*; on en trouve des exemples frappants en Extrême-Orient (chinois, annamite, etc.), en Afrique noire, en Amérique : voir Kenneth L. Pike, *Tone Languages*, Ann Arbor, 1948.

On distinguera soigneusement des tons ou de l'intonation l'*accentuation* : celle-ci consiste dans la *mise en relief* d'une syllabe de chaque mot, soit par sa hauteur musicale plus aiguë, soit par son intensité plus forte, soit par sa durée plus grande, soit par la réunion de deux ou trois de ces traits sur une même syllabe. Cette syllabe sera dite *tonique* ou *accentuée*.

A côté de la prosodie du mot, il y a une *prosodie de la phrase* qui étudie les coupes de syllabes dans la phrase considérée comme un tout, son rythme quantitatif, son intonation, son accentuation et ses repos ou *pauses*. Nous aurons aussi à nous en occuper en ce qui concerne l'arabe.

Les grammairiens arabes nous seront d'un faible secours pour la prosodie : ils ne se sont pas intéressés aux syllabes et aux coupes de syllabes; s'ils ont noté soigneusement la quantité des voyelles et si le rythme de la poésie est basé sur cette quantité, il ne semble pas y avoir d'intonation du mot, et l'intonation de la phrase n'est indiquée par rien. Ni l'accent de mot, ni l'accent de phrase n'ont été notés : seules les pauses et leur action sur ce qui les précède immédiatement ont été sérieusement étudiées.

⁽¹⁾ Voir l'ouvrage de M^{lle} Durand, *Voyelles longues et voyelles brèves*, Paris 1946, bien plus catégorique encore.

II. PHONOLOGIE

Je ne donnerai ici que quelques définitions et postulats de la phonologie générale, renvoyant pour tous les détails aux *Grundzüge der Phonetik* de N. S. Troubetzkoy (TCLP VII, Prague, 1939), dont j'ai donné une traduction française sous le titre *Principes de phonologie*, Paris, Klincksieck, 1949.

Définition 1 :

La phonologie est une méthode de classement des particularités phoniques du langage humain par rapport aux fonctions que ces particularités remplissent dans le langage.

On voit d'après cette définition que la phonologie opère sur les mêmes faits que la phonétique : c'est à celle-ci de découvrir et de décrire les faits phoniques du langage en tant que phénomènes articulatoires et acoustiques; c'est à la phonologie d'étudier le rôle de ces faits dans le langage, et de les classer.

POSTULAT 1 : *Le langage étant un système de signaux vocaux utilisés pour se comprendre à l'intérieur de groupes humains, ce qui contribue à la signification de ces signaux est ce qu'il y a en eux d'essentiel.*

Définition 2 :

On appellera «pertinent pour la signification» ou plus simplement «pertinent» tout ce qui a de l'importance pour la signification.

Définition 3 :

En particulier on appellera «trait pertinent» toute particularité phonique minima susceptible par sa présence, son absence, sa place, ou son remplacement par une autre particularité phonique minima, de différencier à elle seule des significations intellectuelles,

Le dernier mot de cette définition : «intellectuelles», vise à écarter les traits phoniques affectifs ou expressifs, qui ne contribuent pas au rôle

principal du langage humain; son rôle «représentatif»: voir K. Bühler, *Sprachtheorie*, p. 28-30; Troubetzkoy, *Grundzüge*, trad. p. 16-17.

On peut donner comme exemple de «trait pertinent» la sonorité des consonnes en français s'opposant à leur absence de sonorité: c'est elle qui distingue, à l'initiale, «bord» de «port», et à l'intérieur du mot «ladin» de «latin» — ou encore la localisation antérieure des voyelles fermées s'opposant en arabe à leur localisation postérieure: c'est ce qui distingue dans la langue classique *birr*- «piété filiale» de *burr*- «froment».

Définition 4 :

On appellera «phonème» une classe de sons élémentaires (c'est-à-dire non analysables par le procédé de la commutation), incapables par leurs oppositions entre eux de différencier des significations intellectuelles, et ayant le même ou tous les mêmes traits pertinents. Ce ou ces traits pertinents constituent le «contenu» du phonème: il n'est autre que leur somme.

Par exemple, dans un parler arabe comme celui d'El-Hamma de Gabès (W. Marçais et Jelloûli Fares, «Trois textes arabes d'El-Hamma de Gabès», in *Journal Asiatique*, 1931-1933), il y a quatre voyelles d'aperture maxima: *a* moyen, *â* postérieur, *ɑ* antérieur et *ɑ̃* très antérieur; aucune d'elles n'est analysable par la commutation; aucune d'elles n'est capable par son opposition avec l'une des trois autres de différencier des significations intellectuelles; toutes les quatre ont un seul et même trait pertinent: d'avoir une *aperture maxima*. D'après la définition ci-dessus, ces quatre voyelles constituent le phonème vocalique *a*, dont le contenu est «aperture maxima».

J'emprunterai l'exemple suivant, portant sur les consonnes, à N. S. Troubetzkoy, *Grundzüge*, trad. p. 41: l'allemand a toute une série de sons que l'écriture note uniformément par *g*: «Il y a des *g* sonores, demi-sonores et tout à fait sourds (même dans les parties du domaine linguistique allemand où les moyennes sont en général sonores), des *g* vélaires arrondis (par ex. dans *gut* «bon», *Glut* «ardeur, chaleur»), des *g* palataux à arrondissement étroit (par ex. dans *Güte* «biens», *Glück* «bonheur»), des *g* vélaires non arrondis (par ex. dans *ganz* «tout entier», *Wage* «balance», *tragen* «porter»), des *g* fortement palatalisés et non arrondis (par ex. dans *Gift* «poison», *Gier* «avidité, gloutonnerie»), des *g* moyennement palatalisés (par ex. dans *gelb* «jaune», *liege* «(je) me trouve»). Tous ces sons phonétiquement différents, étant inanalysables, et incapables par leurs oppositions entre eux de différencier des significations intellectuelles, ayant en outre les mêmes traits pertinents: le rapprochement *palatalo-dorsal*, la tension *moyenne* des muscles, et le dénouement *non soufflé* du rapprochement — constitueront un phonème unique *g* dont le contenu sera, en allemand, formé des trois traits pertinents qui viennent d'être énumérés.

Définition 5 :

On appellera « réalisations » d'un phonème, les différents sons dont le phonème en question représente la classe.

D'après cette définition, *a*, *â*, *ɑ*, *ʌ* sont les réalisations du phonème arabe *a*, et les différents types de *g* indiqués ci-dessus pour l'allemand sont les réalisations du phonème allemand *g*.

Définition 6 :

Les différentes réalisations d'un phonème seront dites des variantes les unes des autres. Si deux réalisations d'un même phonème peuvent apparaître dans le même entourage phonique, on les appellera des variantes facultatives (individuelles, dialectales, stylistiques) l'une de l'autre; si au contraire les deux réalisations ne peuvent apparaître dans le même entourage phonique, on les appellera des variantes combinatoires l'une de l'autre, leur différence paraissant due à la nature de l'entourage.

Les deux exemples donnés ci-dessus sont des exemples de variantes combinatoires : l'apparition des différentes réalisations du *a* d'El-Hamma de Gabès est étroitement conditionnée par la nature de l'entourage consonantique; de même celle des différentes réalisations du phonème *g* en allemand est étroitement conditionnée par la nature des voyelles voisines.

Les exemples de variantes facultatives sont plus variés; on admet souvent qu'il n'y a pas de variantes facultatives vraies, autrement dit que dans un entourage phonique donné, dans un même parler et dans un même style de parole il ne peut y avoir qu'une seule réalisation d'un phonème donné. En réalité c'est là un postulat qui suppose que le langage est une institution parfaitement conséquente et rigoureusement agencée dans toutes ses parties, ce qui n'est peut-être pas toujours le cas. Mais cependant la plupart des variantes facultatives peuvent être interprétées, soit comme des faits *individuels* dus à des particularités personnelles d'articulation, soit comme des traits *dialectaux* empruntés par certaines personnes à leur province d'origine, et importés par elles dans la langue commune qu'elles parlent d'ordinaire, soit comme des traits de *style*, telle prononciation paraissant plus distinguée et telle autre plus vulgaire. D'ailleurs ces trois types de variantes facultatives ne s'excluent nullement : je connais une personne originaire du Nord de la France qui a gardé plusieurs traits du patois wallon qu'elle a souvent entendu parler dans sa jeunesse, mais ces traits, en même temps que dialectaux, sont pour elle stylistiques et ont un certain cachet de vulgarité : par exemple l'ancien *l* mouillé était représenté dans le patois en question par un

l simple : aussi pour elle prononcer *file* et *orelle* au lieu de *fille* et *oreille* est à la fois dialectal et vulgaire; elle n'emploiera ces prononciations que pour imiter le patois, ou dans un parti pris de vulgarité. Il doit souvent en être ainsi.

La détermination des phonèmes d'une langue donnée se heurte souvent à deux types de difficultés : un *groupe de sons*, phonétiquement complexe, n'est-il pas parfois à considérer comme un *phonème unique*? Un *son unique*, phonétiquement simple, n'est-il pas parfois à considérer comme un *groupe de phonèmes*? La solution de ces deux problèmes doit être évidemment cherchée par des procédés phonologiques et non phonétiques. Commençons par le problème de l'analyse éventuelle d'un groupe de sons :

Un groupe de sons, phonétiquement complexe, ne doit être considéré comme la réalisation d'un phonème unique que s'il satisfait à la condition suivante :

Un phonème unique ne doit pas être analysable par le procédé de la commutation. Autrement dit, dans un mot où figure le groupe phonique en question, on ne doit pas pouvoir remplacer chaque élément de ce groupe par un autre élément phonique de la langue ou par zéro, de façon à obtenir un autre mot de la langue envisagée, ou au moins une séquence possible de phonèmes. Cette condition a été définie par A. Martinet dans son article «Un ou deux phonèmes?», in *Acta Linguistica*, I, p. 94-103. Dans beaucoup de cas elle permet de trancher la question d'une façon décisive : dans les parlers arabes qui prononcent le *ġim* comme *dž*, autrement dit d'une façon qui pourrait faire penser à un groupe de phonèmes, cette interprétation est exclue par le fait que le second élément *ž*, ou bien ne figure pas dans le parler, ou bien n'y figure que comme variante de *dž*; de plus en arabe classique *dž* apparaît dans des positions où un groupe de deux consonnes ne peut figurer, par exemple entre consonne et voyelle, ou voyelle et consonne (la langue classique n'admettant pas les groupes de trois consonnes) : il ne fait donc aucun doute que *dž* est un phonème unique en arabe. Mais parfois les faits ne sont pas si clairs : la commutation, impossible dans certaines positions, peut être possible dans d'autres; A. Martinet, dans l'article cité ci-dessus, donne quelques exemples de ce genre : le premier élément de l'anglais *dž* n'est commutable ni à l'initiale ni à la finale du mot, mais il l'est à l'intérieur; dans l'allemand *ts* la commutation des deux éléments, impossible à l'initiale, est possible à l'intérieur du mot entre voyelles et en finale, etc. On fait appel alors à la symétrie du système phonique, mais un certain doute subsiste toujours.

A l'inverse, dans quels cas un son unique, phonétiquement simple, doit-il être considéré comme la réalisation d'un groupe de phonèmes? Comme l'a remarqué Troubetzkoy, *Grundzüge*, trad. p. 63, le problème se présente surtout quand un des éléments du groupe est, soit une

consonne de grande aperture, à savoir une sonante, susceptible d'être prononcée plus ouverte encore, c'est-à-dire de devenir une voyelle, soit une voyelle de faible aperture, de courte durée et de faible intensité, susceptible d'être «étouffée». On peut poser la règle suivante : *si entre un son unique et un groupe de sons répondant à la description ci-dessus, il existe un rapport de variante combinatoire ou facultative, et si le groupe de sons doit être considéré comme une réalisation d'un groupe de phonèmes, le son unique doit lui aussi être considéré comme une réalisation de ce même groupe de phonèmes* (Troubetzkoy, *ibid.*, p. 63-64).

Un exemple emprunté à l'arabe va faire immédiatement comprendre de quoi il s'agit : dans beaucoup de parlers le groupe *-ye-* (dont l'un des éléments est justement une sonante et l'autre une voyelle de faible aperture) est souvent en rapport de variante facultative avec *-i-* : le groupe apparaît en prononciation lente, tandis que la voyelle apparaît seule en prononciation normale ou rapide. Toutes les fois que la morphologie l'exigera, on pourra considérer le *-i-* comme une réalisation du groupe *-ye-*. Le cas se produit souvent : la première page des *Textes arabes de Takrouna* de M. W. Marçais en fournit deux : *ašâîr* «signes», l. 3, pl. de *išâra* et dont par conséquent la forme en prononciation lente doit être *ašâyêr*; l'autre exemple est *hâîf* «craignant», l. 13, part. actif de *hâf* et dont par conséquent la forme en prononciation lente doit être *hâyêf*; par contre la même page nous fournit, l. 7, un exemple de la conservation du groupe immédiatement avant une pause : *škâyêr* «sacs», pl. de même type que *ašâîr*. On voit que l'interprétation de *-i-* dans ces exemples comme une réalisation du groupe *-ye-* ne peut faire aucun doute.

*
* * *

Les rapports des phonèmes entre eux, autrement dit les oppositions qu'ils forment deux à deux, méritent un examen spécial en vue de les classer d'une façon rationnelle. On suivra en gros Troubetzkoy, *Grundzüge*, trad., p. 68-93, en adoptant toutefois un autre ordre que celui qu'il a choisi, et en appliquant d'une façon conséquente les méthodes de la logique symbolique (voir notamment M. Boll, *Manuel de logique scientifique*, Paris, 1948). C'est ainsi qu'on classera les oppositions : a. d'après le rapport existant entre les deux termes de l'opposition; b. d'après leurs rapports avec l'ensemble des oppositions phoniques de la langue en question; c. d'après l'étendue de leur pouvoir différenciatif.

a. *Classement des oppositions d'après le rapport existant entre les deux termes.*

Ce procédé de classement est le plus simple et celui qui se présente d'abord à l'esprit. C'est pourquoi je l'examine en premier, tandis que Troubetzkoy ne l'avait étudié qu'en second lieu.

Les phonèmes, on l'a vu ci-dessus, peuvent être considérés comme des sommes, comme des *ensembles* de traits pertinents, et c'est par ce biais que la logique symbolique peut être employée pour étudier leurs relations. Or si on laisse de côté la relation d'*identité*, il peut exister entre deux ensembles A et B trois relations fondamentales :

- A inclus dans B (ou relation d'*inclusion*);
- A empiète sur B (ou relation d'*empiètement*);
- A inclus dans non-B (ou relation d'*extériorité*).

Si nous appliquons ces types de relations aux phonèmes, nous voyons d'abord que deux phonèmes en relation d'*inclusion* forment ce que Troubetzkoy appelle une opposition *privative*, le second terme étant le premier plus une *marque*, c'est-à-dire possédant *en plus* un ou plusieurs traits pertinents. Par exemple dans une langue où l'opposition entre consonne sourde et consonne sonore est supprimée en fin de mot, les sourdes apparaissant seules en cette position (comme en russe ou en turc) — et où les sourdes sont beaucoup plus fréquentes que les sonores, on est en droit de considérer les sonores comme *marquées* et les *sourdes* comme *non marquées*; un *p*, notamment, sera *labial* et *occlusif* (si l'occlusion est pertinente), tandis que *b* aura les traits : *labial*, *occlusif* et *sonore*; on voit que tous les traits pertinents de *p* se retrouvent dans ceux de *b*, qui en a un de plus; il n'est donc pas excessif de dire que *p* est inclus dans *b*. Un autre bon exemple serait fourni par les emphatiques arabes; chacune a un trait pertinent de plus que la non-emphatique correspondante, à savoir l'emphase; on dira donc légitimement que *t* est inclus dans *ṭ*.

Ce que Troubetzkoy a appelé « opposition graduelle » : *Grundzüge*, trad., p. 77, rentre aussi dans les relations d'inclusion ou oppositions privatives. En effet si le phonème A, terme minimum d'une opposition graduelle, a un trait pertinent *a* susceptible de degré, le phonème B, terme moyen de la même opposition, aura le même trait à un degré supérieur *ma* et le phonème C, terme maximum, aura aussi le même trait, mais à un degré encore supérieur $(m + n)a$; les trois termes peuvent donc être écrits : $A + a$, $A + ma$, $A + (m + n)a$; on voit donc que ces termes sont en relation d'inclusion et forment entre eux des oppositions privatives. Par exemple dans une langue où l'on a 3 voyelles antérieures *i*, *e*, *ä*, chacune plus ouverte que la précédente, on est en droit de dire que *i* est inclus dans *e* et dans *ä*, et que *e* est inclus dans *ä*, autrement dit que les oppositions $i \sim e$, $i \sim ä$ et $e \sim ä$ sont privatives. On pourra donc poser la définition suivante :

Définition 7 :

Quand tous les traits pertinents d'un des termes d'une opposition se retrouvent dans l'autre terme associés à un ou plusieurs autres traits pertinents particuliers à ce dernier, on dira que les deux termes sont en

relation d'inclusion ou en opposition privative. Le premier terme, celui dont tous les traits pertinents se retrouvent dans le second, sera dit « terme non marqué », et le second « terme marqué » ; les traits pertinents particuliers à ce dernier seront appelés la « marque ».

Malgré la précision de cette définition, on éprouve parfois des difficultés à dire si une opposition est privative, et quel est dans ce cas le terme marqué. On en verra un bon exemple en arabe dans l'opposition des *mağhūra* et des *mahmūsa*. Dans les cas de ce genre, la difficulté réside essentiellement dans la définition des traits pertinents : on en viendra souvent à bout en étudiant les *neutralisations* et en faisant des *statistiques* (la loi de Zipf corrigée par Troubetzkoy pose en principe que les termes non marqués sont beaucoup plus fréquents que les termes marqués : un rapport de 2 à 1 est normal).

Définition 8 :

Quand les deux phonèmes envisagés ont en commun quelques traits pertinents, alors que d'autres traits pertinents sont particuliers à chacun des deux phonèmes, on dira qu'il s'agit d'une relation d'empiètement, ce que Troubetzkoy appelle une opposition équipollente.

Les traits pertinents que les deux phonèmes ont en commun constituent leur *intersection*, tandis que les traits particuliers à chacun des deux phonèmes forment leur *prolongation* (pour reprendre les termes usuels de la logique symbolique). Par exemple en français le *b* (*bilabial, doux-sonore*) et le *m* (*bilabial, nasal*) sont en relation d'empiètement ou en opposition équipollente. De même en arabe *d* (*apical, mağhūra*) et *z* (*sifflant, mağhūra*). L'intersection de *b* et *m* français est leur caractère bilabial, celle de *d* et de *z* arabes est le fait que ce sont des *mağhūra*. On dira donc à bon droit que *b* et *m* français, *d* et *z* arabes empiètent l'un sur l'autre et sont équipollents.

Définition 9 :

Quand les deux phonèmes envisagés n'ont aucun trait pertinent commun, on dira qu'ils sont extérieurs l'un à l'autre, ou en relation d'extériorité.

Fait curieux, Troubetzkoy, dans ses *Grundzüge*, ne semble pas avoir distingué ce type d'opposition des oppositions équipollentes. Il y a cependant une grande différence entre eux. Tels sont par exemple en français *p* et *j*, en allemand *b* et *ch*, en arabe *f* et *ğ* : ils n'ont aucun trait pertinent commun (car le fait que ce sont des consonnes n'est pas en général pertinent) et l'on doit les considérer comme extérieurs l'un à l'autre. Par conséquent ils n'ont ni intersection, ni prolongation, et l'on ne peut rien dire de leur opposition : elle est *hétérogène*.

Ces trois types de relation : d'inclusion ou privative, d'empiètement ou équipollente, d'extériorité ou hétérogène, épuisent entièrement, si l'on y ajoute la relation d'identité, les relations possibles entre deux phonèmes : il est impossible d'en concevoir d'autres.

b. *Classement des oppositions d'après leurs rapports avec l'ensemble des oppositions phoniques de la langue en question.*

La distinction faite par Troubetzkoy, *Grundzüge*, trad., p. 70, entre oppositions *bilatérales* (dont la « base de comparaison », l'élément phonique commun aux deux termes, ne se retrouve pas ailleurs dans le système) et oppositions *multilatérales* (dont l'élément commun aux deux termes se retrouve ailleurs dans le système), est à reconsidérer. Déjà A. Martinet, *BSL*, fasc. 2, p. 27, a indiqué qu'il ne lui paraissait pas possible de considérer comme bilatérales certaines oppositions classées comme telles par Troubetzkoy, par exemple. L'opposition $d \sim n$ en français : le caractère sonore de n n'étant pas pertinent, il n'y a dans ce cas d'opposition bilatérale qu'entre l'*archiphonème* (voir plus loin, p.) de l'opposition $d \sim t$ d'une part et le phonème n d'autre part. Dès lors il n'y a pas non plus, ni en français, ni en allemand, de chaîne d'oppositions bilatérales $t \sim d$, $d \sim n$. Un raisonnement analogue montrerait qu'il n'y a pas en allemand de chaîne d'oppositions bilatérales dans les bilabiales (à cause de m), ni dans les labiodentales (à cause de pf), ni dans les sifflantes (à cause de ts), ni dans les palatalo-dorsales (à cause de ch et de ng).

Si la théorie des chaînes d'oppositions bilatérales, dont Troubetzkoy avait fait une des deux bases de ses représentations des systèmes phonologiques ne peut être conservée telle quelle, elle renferme néanmoins un fondement exact. Classifier des objets concrets d'après leurs ressemblances, d'après les traits caractéristiques qu'ils ont en commun est la première démarche qui se présente à l'esprit. Ici encore la logique symbolique nous fournit des procédés de classement simples et clairs, avec ses notions d'« intersection » et de « prolongation ». Ces deux notions ne sont d'ailleurs pas limitées dans leur application aux relations d'empiètement ou oppositions équipollentes : il est facile de les étendre aux relations d'inclusion ou oppositions privatives : dans ces oppositions le terme non marqué ou inclus dans l'autre se confond avec l'intersection, tandis que la marque, autrement dit les traits que le second terme a en plus du premier, se confond avec la prolongation. Cela permettra de poser les définitions suivantes :

Définition 10 :

Quand dans plusieurs oppositions l'élément commun aux deux termes est le même, autrement dit quand leurs intersections sont identiques, on dira qu'on a affaire à une chaîne d'oppositions homogènes.

On retrouve ici les chaînes d'oppositions de Troubetzkoy : dans une chaîne comme $t \sim d \sim n$, le trait pertinent commun aux différents termes, leur intersection, c'est leur localisation apicalo-dentale; dans une chaîne comme $ch \sim k \sim g \sim ng$ en allemand, l'intersection des différents termes, c'est leur localisation palatalo-dorsale; rien n'empêche d'ailleurs d'étendre cette notion de « chaîne d'oppositions » : en allemand $ch \sim s \sim f$ forment une chaîne dont les termes ont en commun le trait pertinent d'être des spirantes; $m \sim n \sim ng$ forment également une chaîne dont les éléments ont le trait pertinent commun d'être des nasales.

Définition 11 :

Quand dans plusieurs oppositions les éléments non-communs aux deux termes de chacune d'elles sont les mêmes, autrement dit quand leurs prolongations sont identiques, on dira qu'on a affaire à une série d'oppositions proportionnelles.

On retrouve ici inchangée une des plus importantes parmi les classes d'oppositions qu'a reconnues Troubetzkoy, et une de celles qui déterminent le mieux la structure des systèmes phonologiques. Par ex. en français les oppositions $p \sim b$, $f \sim v$, $t \sim d$, $s \sim z$, etc., sont proportionnelles, car les premiers termes sont des fortes sourdes, tandis que les seconds termes sont des douces sonores : par conséquent les éléments non-communs aux deux termes sont identiques dans chaque opposition. De même, dans beaucoup de langues, les oppositions $i \sim u$ et $e \sim o$ sont proportionnelles, car le premier terme de chacune est antérieur et le second postérieur. Les oppositions proportionnelles apportent aux systèmes phonologiques un élément essentiel de symétrie : plus un système contient d'oppositions proportionnelles, plus il est symétrique.

c. *Classement des oppositions d'après l'étendue de leur pouvoir différenciatif.*

Il n'y a ici qu'à reprendre les définitions données par Troubetzkoy lui-même, *Grundzüge*, trad., p. 80 :

Définition 12 :

Toute opposition phonologique dont les deux termes peuvent apparaître dans toutes les positions possibles sera dite une opposition constante.

Comme le fait très justement remarquer Troubetzkoy, *ibid.*, p. 81 : « Les oppositions phonologiques constantes sont nettement perçues... et les termes de ces oppositions sont considérés comme des

individualités phoniques différentes». Par ex. en français les phonèmes *p* et *f* forment une opposition constante, car ils restent distincts en toute position.

Définition 13 :

Toute opposition phonologique dont les deux termes ne restent pas distincts en toute position sera dite neutralisable. La position où les deux termes ne sont pas distingués sera appelée position de neutralisation. Le représentant des deux termes en cette position recevra le nom d'archiphonème de l'opposition. Il contient en principe tous les traits pertinents communs aux deux termes.

La neutralisation de certaines oppositions phonologiques est un fait très important : dans une opposition neutralisable les deux termes sont sentis comme étroitement apparentés, puisqu'ils se confondent dans certains cas. Par ex., dans beaucoup de langues, les consonnes sonores deviennent sourdes en fin de mot : l'opposition des consonnes sourdes et des consonnes sonores est donc *neutralisée* en cette position, qui est par conséquent une *position de neutralisation*; la consonne sourde *y* représente l'*archiphonème* de l'opposition. Empruntons à l'arabe un autre exemple : dans le parler d'El-Hamma de Gabès connu par les «Textes» de W. Marçais et Jelloûli Farès (*Journal asiatique*, 1931, 1932, 1933) les phonèmes vocaliques *a* et *i* sont généralement bien distincts dans les syllabes posttoniques fermées, par ex. *naggaz* «il a sauté sur» ~ *naggiz* «saute sur», *mgaddim* «avançant» ~ *mgaddam* «avancé»; toutefois leur opposition est neutralisée devant les consonnes pharyngales et la laryngale *h* : *ṭalla* «il a fait monter» comme *ṭalla* «fais monter», *fâra* «il a combattu» comme *fâra* «combats», *nabbah* «il a averti» comme *nabbah* «avertis» : on voit que la voyelle *a* y représente l'*archiphonème* de l'opposition.

On n'entrera pas ici dans les détails concernant la nature du représentant de l'*archiphonème* dans les différents cas possibles, non plus que dans ceux concernant les différents types de neutralisation, celle-ci étant amenée soit par l'environnement (c'est-à-dire par les phonèmes voisins), soit par la place dans le mot des phonèmes en question : à l'initiale, en finale, en syllabe inaccentuée, etc. On se reportera pour ces détails à Troubetzkoy, *Grundzüge*, trad., p. 80-87 et p. 246-261. Il importe seulement de signaler ici que les neutralisations amenées par la place dans le mot des phonèmes en question sont les plus importantes et celles qui renseignent le mieux sur la nature de l'opposition neutralisée.

Quelles sont les oppositions neutralisables? Troubetzkoy pensait que seules l'étaient les oppositions bilatérales. En réalité on ne voit pas pourquoi il en serait ainsi : le fait que les traits pertinents communs aux deux termes ne se retrouvent pas réunis ailleurs ne semble jouer aucun

rôle dans les possibilités de neutralisation. L'essentiel est qu'il y ait un élément commun aux deux termes, autrement dit qu'ils soient en relation d'empiètement ou d'inclusion : il ne semble pas en effet y avoir de neutralisation possible s'ils sont extérieurs l'un à l'autre.

Passons maintenant à une autre notion importante :

Définition 14 :

Toute série d'oppositions privatives proportionnelles sera appelée une corrélation. Chaque opposition de la série sera dite une paire corrélatrice. La marque commune à toutes les oppositions de la série sera dite la marque de corrélation. — On citera comme exemples la corrélation de mouillure en russe, la corrélation d'emphase en arabe, etc.

La notion de corrélation est une des plus importantes de la phonologie. Les corrélations fournissent les lignes essentielles de la structure des systèmes phonologiques. Elles sont susceptibles de former des faisceaux :

Définition 15 :

Quand deux ou plusieurs corrélations apparentées par leurs marques ont des termes communs, on dira qu'elles constituent un faisceau.

C'est ainsi par exemple qu'en grec ancien, dans les occlusives, la corrélation de sonorité et la corrélation d'aspiration forment un faisceau dont le terme commun est l'occlusive sourde non-aspirée. De même en guèze (éthiopien classique) la corrélation de sonorité des consonnes et la corrélation de glottalisation emphatique forment un faisceau dont le terme commun est la consonne sourde non-glottalisée.

On peut diviser les faisceaux en faisceaux *ouverts* dans lesquels les termes extrêmes sont en relation d'empiètement ou équipollente, et en faisceaux *fermés* dans lesquels toutes les relations sont privatives ou d'inclusion, la fermeture étant assurée par un terme à double marque. C'est ainsi que, dans une étape ultérieure de l'évolution du grec, quand les occlusives sourdes aspirées sont devenues des spirantes sourdes et les occlusives sonores des spirantes sonores, le faisceau d'abord ouvert (occlusives sourdes aspirées et occlusives sonores étant en relation équipollente) est devenu fermé, les spirantes sonores doublement marquées assurant cette fermeture. Cela se produit fréquemment quand le faisceau comporte 4 termes : on verra que dans les parlers de sédentaires libano-syro-palestiniens, les séries dentales et sifflantes forment un faisceau à 4 termes dans lequel le terme non-marqué est la sourde simple, et le terme doublement marqué fermant le faisceau est la sonore emphatique.

Toutefois on notera qu'à côté des corrélations ou séries d'oppositions

proportionnelles privatives, il y a lieu de faire une place aux séries d'oppositions proportionnelles équipollentes. Elles aussi conditionnent la structure du système — moins peut-être que les corrélations, mais néanmoins d'une façon notable. Je ne crois pas qu'on puisse décrire le système consonantique du français sans mettre au premier plan la série d'oppositions proportionnelles équipollentes entre les fortes sourdes et les douces sonores, car cette série englobant 6 paires de consonnes ($p \sim b$, $f \sim v$, $t \sim d$, $s \sim z$, $\text{ʃ} \sim \text{ʒ}$, $k \sim g$), soit 12 sur 18, est la plus importante du consonantisme français. De même il est impossible de décrire le système consonantique de l'arabe sans donner la première place aux oppositions *maǧhūra* \sim *mahmūsa* : tout indique qu'elles sont équipollentes, mais elles sont proportionnelles et englobent 9 paires de consonnes, soit 18 sur 28 : elles forment une série qui est la principale du système consonantique arabe. Les séries d'oppositions proportionnelles peuvent aussi former entre elles des faisceaux.

On voit par tout ce qui précède que la reconnaissance et l'établissement des *systèmes* phoniques est la tâche principale de la phonologie. C'est pour avoir négligé l'étude des relations que les phonèmes ont entre eux dans chaque langue, et pour avoir renoncé à établir les systèmes que la « phonemics » américaine est désespérément vide, et donne l'impression d'un simple catalogue de phonèmes.

* * *

Les distinctions fondamentales posées en phonétique entre *consonnes*, *voyelles* et *unités prosodiques* sont évidemment valables aussi en phonologie, puisque celle-ci n'est qu'une méthode de classement des particularités phoniques. On devra donc étudier dans chaque langue le *système consonantique*, le *système vocalique* et le *système prosodique*.

A. LES SYSTÈMES CONSONANTIQUES

Quand on a à étudier le système consonantique d'une langue, on doit aussitôt après avoir dressé la liste de ses phonèmes consonantiques et avoir établi les traits pertinents de chacun d'eux, examiner toutes les symétries apparentes dans cette liste : on établira les chaînes d'oppositions homogènes, puis les séries d'oppositions proportionnelles, les corrélations, enfin les faisceaux. On essaiera de donner une représentation graphique du système, soit en plan, soit dans l'espace : la représentation dans l'espace devra être préférée toutes les fois qu'on a affaire à des faisceaux fermés.

a. Parmi les chaînes d'oppositions homogènes, on donnera une attention toute particulière aux *classes de localisation* : on discernera dans l'ensemble des phonèmes les *labiales* (se subdivisant parfois en *bilabiales* et en *labiodentales*), les *apicales* ou *dentales* (à subdiviser parfois en *interdentales* et en *alvéolaires*, ou bien en *plates* et en *rétroflexes*), les *dorsales* (à subdiviser souvent en *prépalatales* et en *postpalatales*), les *vélaires*, etc. On examinera tout particulièrement la question de savoir s'il y a lieu de poser une série *sifflante*, et une série *prépalatale-chuintante*. Cela peut n'être pas nécessaire : par ex. en banène (langue du Cameroun) les *labiales* et les *dorsales* comportent une occlusive non nasale, une spirante non nasale, une occlusive semi-nasalisée et une nasale, tandis que la série *apicale* comporte seulement le premier et les deux derniers de ces termes : il lui manque une spirante non nasale; comme d'autre part il existe dans cette langue une seule *sifflante*, il ne peut pas être question de poser une série sifflante : elle doit être évidemment considérée comme la spirante non nasale de la série apicale; de même en sanscrit les trois sifflantes-chuintantes *s*, *ṣ* et *ç* se laissent classer sans difficulté respectivement dans les séries apicale plate, apicale rétroflexe et prépalatale. Par contre M. H. Watkins, « A Grammar of Chichewa », in *Language Dissertation*, n° 24, 1937, p. 12, dans son tableau des consonnes de cette langue de l'Afrique centrale anglaise, classe ensemble dans une série « dento-alveolar » les apicales et les sifflantes; c'est évidemment une erreur : il obtient une série de 14 phonèmes, beaucoup trop longue si on la compare aux autres séries de localisation de cette langue : il faut sans aucun doute la scinder en une série apicale de 6 phonèmes, et en une série sifflante de 8 phonèmes où les affriquées jouent le rôle des occlusives dans les autres séries et où manquent seulement l'affriquée aspirée et une nasale sifflante. Ce cas est très caractéristique, et se présente dans beaucoup de langues : quand on a des affriquées : labio-dentales, sifflantes ou prépalatales, il y a des chances qu'elles soient à considérer comme des occlusives, et il y a alors souvent lieu de poser les séries de localisation correspondantes. — Enfin les sifflantes ou les chuintantes peuvent être hors système : c'est ainsi que le groenlandais méridional ou esquimau décrit par M. Swadesh (dans H. Hoijer, *Linguistic Structure of Native America*) a deux sifflantes sourdes *s* et *ṣ* qui ne se laissent commodément ranger dans aucune classe de localisation ⁽¹⁾. C'est d'ailleurs le cas de bien d'autres phonèmes, dans différentes langues : il est très fréquent par exemple que *l* et *r*, *w* et *ɣ*, ainsi que *h*, soient en dehors des classes de localisation.

Cette répartition des phonèmes consonantiques en classes ou séries de localisation pourrait-elle être avantageusement remplacée par une autre?

(1) Troubetzkoy, *Principes*, p. 156, pensait que ces deux consonnes constituaient une classe de localisation sifflante.

R. Jakobson l'a tenté dans sa communication au 3^e Congrès des Sciences phonétiques à Gand, en 1938 : « Observations sur le classement phonologique des consonnes », p. 34-41 des *Proceedings* du Congrès. Il propose de remplacer l'unique trait pertinent que constitue la localisation d'une consonne par une somme de traits pertinents dont chacun fait paire avec un autre trait pertinent attesté dans le système : il y aurait en effet des consonnes *antérieures* (les labiales et les apicales) et des consonnes *postérieures* (les palatales et les vélaires), des consonnes *aiguës* (les palatales et les apicales) et des consonnes *graves* (les vélaires et les labiales), des consonnes *stridentes* (les labiodentales, les sifflantes, les chuintantes et les uvulaires) et des consonnes *mutes* (les bilabiales, les apicales et les dorsales). Cette analyse est ingénieuse et intéressante, mais facilite-t-elle la description des systèmes consonantiques? On peut en douter : le seul fait de remplacer un trait pertinent unique par plusieurs traits est déjà une cause de complications. D'autre part cette analyse suppose au moins 6 traits pertinents; or beaucoup de langues ont 6 classes de localisation : dans la plupart des cas on n'aura donc même pas l'avantage d'avoir réduit le nombre de traits pertinents. Aussi je m'en tiendrai dans cet ouvrage à l'analyse des consonnes en classes de localisation.

On fera une place à part dans l'étude des classes de localisation à ce que Troubetzkoy, *Principes*, p. 144, a appelé « les séries de travail accessoire ». Il s'agit de phonèmes qui ont en quelque sorte une double localisation, l'une principale, l'autre secondaire qui communique au son résultant un timbre particulier. En général les séries de ce genre sont en relation privative avec d'autres séries n'ayant que la localisation principale, et forment une *corrélation consonantique de timbre*. Les exemples de séries consonantiques de travail accessoire sont bien connues : on citera notamment la corrélation de *mouillure* qui oppose à des consonnes normales d'autres consonnes *palatalisées* ou *mouillées*, de coloration *i* ou *y*; la corrélation de *vélarisation emphatique* dont l'arabe et le berbère fournissent de bons exemples : à des consonnes normales s'opposent des consonnes présentant, outre leur point d'articulation principal, un rapprochement entre la racine de la langue et le voile du palais qui donne à la consonne un timbre particulier. On peut encore citer : la corrélation *labiale* ou d'*arrondissement* comportant un travail accessoire des lèvres, et la corrélation de *claquement* attestée dans de nombreuses langues noires (Troubetzkoy, *Principes*, p. 150-155).

b. D'autres chaînes d'oppositions homogènes répartissent les consonnes d'après leur degré d'aperture : occlusives, spirantes ou sonantes, pourvu toutefois que ces degrés d'aperture soient pertinents : il peut en effet arriver par exemple que les spirantes soient de simples variantes combinatoires des occlusives après voyelles, comme c'est partiellement le cas en hébreu biblique. Cette éventualité écartée, on peut avoir entre ces différents degrés d'aperture, s'ils se retrouvent dans

diverses classes de localisation, des corrélations ou des séries d'oppositions proportionnelles, suivant que les relations entre les degrés d'aperture peuvent être conçus comme privatifs ou comme équipollents.

c. D'autres chaînes d'oppositions homogènes répartissent encore les consonnes d'après leurs modes d'articulation : consonnes fortes et consonnes douces, consonnes sonores et consonnes sourdes, consonnes pressées (ou intenses, ou lourdes) et consonnes non pressées (ou légères), consonnes aspirées et non aspirées, consonnes glottalisées (ou récursives ou éjectives) et consonnes non glottalisées (ou infraglottales), consonnes injectives et consonnes explosives, etc., pourvu naturellement que ces modes d'articulation soient pertinents : c'est ainsi que dans beaucoup de langues l'opposition des sourdes et des sonores (qui nous semble la plus pertinente qui soit) n'est pas pertinente, ces deux types de consonnes étant dans un rapport de variantes combinatoires. Ces différents modes d'articulation, s'ils se retrouvent dans diverses classes d'articulation, formeront entre eux des corrélations ou des séries

.....

TABLE DES MATIÈRES

Avertissement de l'éditeur	1
Système de translittération	4
Introduction	5
I. NOTIONS GÉNÉRALES	9
II. LE CONSONANTISME	13
I. <i>Généralités</i>	13
1. Phonétique générale	13
2. Le consonantisme du sémitique	15
3. Le consonantisme de l'arabe ancien	17
4. Les systèmes consonantiques des différents dialectes arabes	25
II. <i>Les labiales</i>	27
III. <i>Les dentales</i>	31
A. Les occlusives orales	31
B. La nasale <i>n</i>	38
C. Les spirantes interdentes	40
D. Les spirantes sifflantes	46
IV. <i>Les liquides</i>	48
A. La consonne roulée <i>r</i>	48
B. La latérale <i>l</i>	50
C. La latérale <i>ʕ</i>	54
V. <i>Les prépalatales</i>	56
A. L'affriquée <i>ǧ</i>	57
B. La chuintante <i>ʃ</i>	62
C. La semi-voyelle <i>y</i>	64
VI. <i>Les postpalatales</i>	64
A. L'occlusive postpalatale sourde <i>k</i>	64
B. L'occlusive vélaire emphatique <i>q</i>	67
VII. <i>Les spirantes vélares</i>	71
VIII. <i>Les spirantes pharyngales</i>	73
IX. <i>La spirante laryngale h</i>	74
X. <i>L'occlusive glottale</i>	76
XI. <i>Les semi-voyelles</i>	85

III. LE VOCALISME	89
I. <i>Généralités</i>	89
1. Phonétique générale	89
2. Le vocalisme du sémitique	91
3. Le vocalisme de l'arabe ancien	91
4. Les systèmes vocaliques des différents dialectes arabes.	92
II. <i>Les voyelles longues</i>	93
A. Notation	93
B. Quantité	94
C. Timbres	96
D. Valeur phonologique	102
III. <i>Les diphtongues</i>	102
IV. <i>Les voyelles brèves</i>	105
A. Notation	105
B. Quantité	106
C. Timbres	110
V. <i>Voyelles ultra-brèves et nouvelles voyelles</i>	112
IV. SYLLABE, ACCENT ET RYTHME	117
I. <i>La syllabe</i>	117
1. Phonétique générale	117
2. La syllabe en arabe ancien	118
3. La syllabe dans les dialectes modernes	118
II. <i>L'accent</i>	119
1. Phonétique générale	119
2. L'accent en arabe ancien	119
3. La syllabe dans les dialectes modernes	120
III. <i>Le rythme</i>	121
1. Définition	121
2. Le rythme de l'arabe ancien	121
3. Le rythme des dialectes arabes modernes	121
4. La pause en arabe ancien et dans les dialectes	122
BIBLIOGRAPHIE	123
1. Auteurs arabes	123
2. Auteurs européens ayant traité de la phonétique de l'arabe ancien	123
3. Auteurs européens ayant traité de la phonétique des dialectes arabes modernes	124

NOTIONS GÉNÉRALES DE PHONÉTIQUE ET DE PHONOLOGIE

Introduction	127
I. PHONÉTIQUE	133
L'appareil phonatoire	133
Le mode de production des sons du langage.	135
Les différents types de sons du langage et leur classement.	136
A. <i>Consonnes</i>	137
Points d'articulation	137
Degrés d'aperture	140
Modes d'articulation	141
Quantité	143
Résonances accessoires	143
Phénomènes combinatoires	143
B. <i>Voyelles</i>	144
Points d'articulation	145
Degrés d'aperture	145
Résonances accessoires	146
Quantité	146
Phénomènes combinatoires	146
C. <i>Prosodie</i>	147
II. PHONOLOGIE	150
A. <i>Les systèmes consonantiques</i>	161
Table des matières	165

IMPRIMERIE NATIONALE.

J. 800744